PQ 1983
.F6 M4
1820
Copy 1

LIBRARY OF CONGRESS
1800

ŒUVRES
DE FLORIAN.
MÉLANGES.

ADRIEN ÉGRON, IMPRIMEUR
DE S. A. R. MONSEIGNEUR DUC D'ANGOULÊME.

MÉLANGES
DE POÉSIE
ET DE LITTÉRATURE.
PAR FLORIAN.

On peut donner du lustre à leurs inventions :
On le peut, je l'essaie ; un plus savant le fasse.
LA FONT. II, 1.

PARIS,
CHEZ ANT. AUG. RENOUARD,
rue Saint-André-des-Arcs, n°. 55.
M. DCCC. XX.

PQ1983
.F6M4
1820

387270
'29

562

ÉLOGE
DE LOUIS DOUZE,
ROI DE FRANCE,
SURNOMMÉ PÈRE DU PEUPLE.

Nec magis sine illo nos esse felices quàm ille sine nobis potuit.

PLINE, PANÉG. DE TRAJAN.

AVANT-PROPOS.

CET ouvrage fut envoyé au concours de l'académie française en 1785. Le prix ne fut point donné. L'académie, en m'honorant d'une mention, blâma la forme que j'avais adoptée. Je respectai d'autant plus cet arrêt, que mes juges avaient daigné quelquefois être plus indulgens pour moi. Cette indulgence m'avait encouragé, leur sévérité m'éclairait; toutes deux étaient des bienfaits.

Ce qu'il y avait de plus malheureux pour moi, c'est que ce n'était pas faute de réflexions que j'avais choisi cette forme que l'on me reprochait. J'avais lu bien attentivement toutes les histoires de Louis XII; et je m'étais dit après les avoir lues : « Quatre choses doivent « faire le fonds de l'éloge de Louis XII : sa clé- « mence envers ceux qui avaient été ses en- « nemis; sa législation, qui rendit la France « heureuse malgré les revers qu'il éprouva; sa « bravoure et ses talens guerriers, qui étaient « le premier mérite de son siècle; et l'amour « extrême qu'il sut inspirer à son peuple. Mais, « en admirant, en adorant ses qualités, je ne « dois point passer sous silence ses fautes en « politique, comme le traité de Blois, la li- « gue de Cambrai, etc., qui firent de son « règne une longue chaîne d'infortunes; ni « les erreurs de sa jeunesse, comme sa révolte « contre Charles VIII, et son divorce avec sa « première épouse, qui tachèrent presque « toute sa vie. Il faut donc louer ses vertus « sans déguiser ses défauts, et me montrer à « la fois historien et panégyriste. »

Une fois ce plan bien ou mal conçu, je crus ne pouvoir mieux faire louer sa clémence que par La Trimouille qui l'avait éprouvée; sa législation, que par son garde des sceaux Poncher; sa valeur, que par Bayard; et j'osai conduire son peuple jusques à son lit de mort, pour donner une image forte et touchante de l'amour si tendre et si vrai que ce peuple portait à son roi. Quant aux fautes de mon héros, je voulus, pour les affaiblir, en mettre l'aveu dans sa propre bouche; je voulus qu'il s'en accusât lui-même, afin qu'on les excusât davantage; et je pensai que le moyen de rendre ses erreurs pardonnables, était qu'il ne voulût pas se les pardonner.

Je me suis trompé sans doute; j'ai mal loué Louis XII : mais enfin j'ai parlé de lui, et son nom seul doit rendre mon ouvrage intéressant pour tout lecteur sensible et français.

ÉLOGE

DE LOUIS DOUZE,

PÈRE DU PEUPLE.

Louis XII, après dix-sept ans de règne, au moment où son hymen avec Marie d'Angleterre lui donnait un allié puissant, et déconcertait les mesures de ses ennemis, Louis XII fut atteint de la maladie dont il mourut. Il n'avait que cinquante-trois ans ; mais ses campagnes, et surtout le chagrin, l'avaient plus vieilli que son âge. Né avec un cœur tendre, que le malheur n'avait pas endurci, veuf d'Anne de Bretagne qu'il avait adorée, il s'enflamma trop aisément pour une épouse jeune et belle. Cet amour lui coûta la vie, et à la France sa félicité.

Les prières, les larmes de tout un peuple, ne purent sauver Louis. Il sentit approcher sa dernière heure, et voulut encore qu'elle fût utile. Il fit appeler le jeune François, son gendre et son successeur ; et ne retenant avec lui que le brave La Trimouille, le garde des sceaux Poncher, et Bayard le *chevalier sans*

reproche, Louis XII dit ces paroles à l'héritier de son trône :

Mon fils, vous allez régner à ma place : je n'ai qu'un désir et qu'un espoir, c'est que vous régniez mieux que moi. La flatterie, qui poursuit les rois jusque dans le tombeau, pourrait vous déguiser mes fautes; je veux moi-même vous les révéler : et si l'aveu que j'en vais faire, si les piéges où je suis tombé, les imprudences que j'ai commises, les maux que je me suis attirés, peuvent vous en éviter de semblables, je ne me plaindrai point d'avoir souffert pour vous instruire, et d'avoir acheté de mon infortune le bonheur dont vous ferez jouir les Français.... Les Français! je sens qu'à ce nom je retrouve un peu de force, et que le plaisir de parler d'un peuple que j'ai tant aimé, va soutenir ma voix défaillante.

A ces mots, le jeune Valois, Poncher, La Trimouille, Bayard, laissent éclater leurs sanglots. Séchez vos pleurs, leur dit le monarque; les momens sont chers, ne les perdons pas. Je vais mourir, mais mon peuple reste; c'est de lui et non pas de moi qu'il faut s'occuper.

J'étais moins jeune que vous ne l'êtes, mon fils, quand Charles VIII me laissa le trône; j'avais déjà trente-six ans. Cet âge devait être

celui de la prudence : mais j'avais mal employé ma jeunesse, et qui ne réfléchit pas de bonne heure vieillit presque toujours sans fruit. Privé de mon père dès le berceau, mis sous la tutelle d'une mère que j'aimais tendrement, mais que je craignais peu, je ne répondis pas aux soins qu'elle prit de mon éducation. Je n'eus de goût, je ne montrai d'ardeur que pour les exercices du corps : je méprisai les lettres, qui m'ont depuis consolé. Je crus que le premier mérite d'un prince du sang français était d'être un bon chevalier; et j'oubliai que le premier devoir d'un homme né pour commander à d'autres hommes, c'est d'être plus instruit que ceux qu'il doit conduire.

Voilà, mon fils, voilà la source des erreurs de ma jeunesse, et peut-être des fautes de ma vie. Mon éloignement pour l'étude rendit mes passions plus fougueuses ; je m'y livrai avec transport. Je n'avais point d'amis ; j'étais prince : mes flatteurs achevèrent de m'égarer. Je me déclarai hautement contre madame de Beaujeu, la fille et la sœur de mes maîtres, à qui Louis XI avait donné la régence, et qui la méritait par ses qualités. En vain le prudent Louis XI m'avait fait jurer solennellement de ne pas troubler ses dernières dispositions pour

la minorité de son fils ; je fus parjure à Louis XI ; je tentai de soulever Paris ; j'excitai Maximilien à rompre la paix; je pris moi-même les armes contre mon roi ; et tandis que je ne pouvais gouverner mon imprudente jeunesse, j'allumai la guerre civile, en prétendant gouverner la France.

J'en fus puni. Pris à la bataille de Saint-Aubin par ce même La Trimouille que vous voyez ici présent, et qui depuis m'a si bien servi, j'expiai par une longue et dure captivité le crime de m'être armé contre mon souverain. Je n'obtins ma liberté que pour faire un plus grand sacrifice. J'adorais Anne de Bretagne, j'en etais aimé : il fallut consentir, il fallut contribuer moi-même à son hymen avec Charles VIII. Ainsi (et puissent tous les princes de la terre avoir sans cesse mon exemple devant les yeux!) pour avoir été rebelle, pour avoir oublié mon devoir, je fus vaincu, captif, et forcé de livrer ma maîtresse à mon rival.

La mort de Charles VIII me laissa le trône; et cette époque.... est celle de votre gloire, interrompit La Trimouille avec transport. Après n'avoir été qu'un prince ordinaire, vous fûtes le meilleur des rois. Le ciel, qui vous donna les mêmes vertus qu'à Titus, prit

plaisir à multiplier vos traits de ressemblance avec ce modèle des souverains. La jeunesse de Titus, nourrie et corrompue à la cour de Néron, ne promettait pas les doux fruits que porta sa maturité; la vôtre, élevée à la cour de Louis XI, ne vous annonçait pas tel que nous vous avons vu. Titus, vaillant, sensible, économe; Titus, les délices du genre humain, ne put cependant éviter les fléaux qui désolèrent l'Italie. Vous, aussi brave que Titus, aussi tendre, aussi avare d'impôts, vous, le père du peuple français, vous n'avez pu détourner les malheurs arrivés sous votre règne. Titus ne perdit qu'un seul jour; mais je doute qu'il en ait vu briller un plus beau que celui où l'on vous présenta la liste des officiers dont il fallait renouveler les provisions. La plupart avaient été vos ennemis, quelques-uns vos persécuteurs : vous marquâtes leur nom d'une croix, et ils tremblèrent tous. Ils crurent voir le sceau de votre vengeance : moi-même, qui avais combattu contre vous, moi qui vous avais pris les armes à la main, et qui avais causé tous vos malheurs, j'attendais en silence mon arrêt : *Ne craignez rien*, nous dites-vous en souriant, *cette croix, symbole du pardon que Dieu accorda aux hommes, vous annonce le pardon que vous accorde mon cœur. Et quant à*

vous, La Trimouille, qui servîtes si bien votre maître contre moi, vous me servirez de même contre ceux qui voudraient troubler l'État : soyons amis ; un roi de France ne venge point les querelles d'un duc d'Orléans.

Ah ! sire, ces paroles retentissent encore au fond de mon cœur; toute la France les répéta; elles le seront d'âge en âge; et nos derniers neveux ne les entendront jamais sans attendrissement. Ils se rappelleront encore que le fougueux prince d'Orange, après avoir été votre ami, cessa tout à coup de vous aimer; et qu'assiégé dans Novarre avec vous, il osa vous offenser au point de nous faire craindre un duel entre vous deux. Vous n'étiez que prince alors; à peine fûtes-vous roi, que, contre votre principe, vous vengeâtes l'injure du duc d'Orléans : vous la vengeâtes en rendant au prince d'Orange sa souveraineté, dont Louis XI avait dépouillé son père. Ce fut en vain que votre parlement de Dauphiné voulut faire valoir vos anciens titres sur Orange : c'est le seul jugement peut-être que vous ayez rendu avec partialité ; sans examiner vos droits, vous vous condamnâtes.

Non content de pardonner à ceux dont vous aviez à vous plaindre, vous pardonnâtes à ceux mêmes qui auraient pu se plaindre de

vous : effort plus pénible et plus beau dans un roi! Madame de Beaujeu et sa famille ont été comblées de vos bienfaits (1) : votre vieille haine pour elle devint pour vous une raison de ne lui rien refuser. Ainsi vous sûtes tourner au profit de votre vertu les erreurs de votre jeunesse; et tout ce qui aurait pu tacher l'histoire de votre vie devint pour vous une occasion de gloire.

Ah! s'écria Louis, ces traits ordinaires de justice ne réparent point à mes yeux l'action qui ternit les premiers instans de mon règne. Je fus clément pour mes ennemis, et cruel pour ma première épouse. Je pleure encore sur le sort de cette fille de Louis XI, de cette malheureuse Jeanne, à qui le ciel donna tant

(1) Monsieur et Madame de Beaujeu n'avaient qu'une fille unique, Suzanne de Bourbon; et le duché de Bourbon, les comtés de Clermont et de la Marche, devaient revenir à la couronne, en cas qu'ils n'eussent point d'enfans mâles; c'était une des conditions de leur contrat de mariage. Louis dérogea à cette clause, et conserva à Suzanne cet immense héritage, en la mariant à Charles de Bourbon Montpensier, son cousin germain. C'est pour avoir voulu révoquer ce don que François premier s'attira tant de malheurs.

de vertus pour la consoler des attraits que lui refusa la nature. A peine uni avec elle, je l'accablai de mes froideurs. Sa douleur, sa patience, son amour même, n'en furent point affaiblis. Loin de se plaindre, elle cachait ses affronts, elle excusait toutes mes fautes ; et, n'employant que pour moi seul le crédit qu'elle avait sur le roi son frère, elle parvint à lui faire oublier ma révolte, et à ouvrir ma prison. Mon ingratitude ne la rebuta jamais. Au moindre succès je m'éloignais d'elle ; au moindre revers elle revenait à moi. Plus heureuse de me servir que si je l'avais servie, elle me combla toujours de bienfaits et eut toujours avec moi l'air de la reconnaissance. Hélas ! pour prix de tant d'amour, je demandai notre divorce. En rassemblant tous les griefs que j'avais contre mon épouse, je ne pus lui faire d'autre reproche que de manquer de beauté. J'osai, j'osai m'en prévaloir, et soutenir devant mes juges que, forcé par Louis XI de devenir l'époux de sa fille, je ne l'avais été que de nom. Qu'il le jure, répondit la modeste Jeanne, je m'en remets à son serment (1). Amis, je fis cet affreux serment ; je

(1) Les commissaires poussèrent l'indécence jusqu'à demander la visite et le témoignage des sages femmes

trahis la vérité. Les nœuds de notre hymen furent brisés, et Jeanne ne se plaignit pas.

---

pour certifier si le mariage avait été consommé. Jeanne rejeta cette proposition avec l'indignation et la hauteur qui lui convenaient. Elle pria les commissaires d'interroger le roi lui-même, et de prononcer la sentence sur ses réponses. Louis XII ne se soumit qu'avec beaucoup de répugnance à cet interrogatoire; mais enfin il s'y soumit, et jura n'avoir jamais connu la reine, quoiqu'il fût certain et prouvé qu'ils n'avaient eu le plus souvent qu'une même table et un même lit : le mariage fut déclaré nul. Toutes les réponses de Jeanne à ses juges, avant qu'elle s'en remît au serment du roi, sont nobles et touchantes : les voici mot à mot : « Messeigneurs, je suis femme, ne « me connois en procès, et sur toutes autres affaires « me déplaît l'affaire du présent : je vous prie me « supporter, si je dis ou réponds chose qui ne soit « convenable. Je sais que je ne suis ni belle ni si bien « faite que la plupart des femmes; mais je n'eusse « pourtant jamais pensé que de cette manière eût pu « venir aucun procès entre monseigneur le roi et « moi; je ne le soutiens qu'à grand regret, pour la « décharge de ma conscience, et sans cela, ne le ferois « pour tous les biens et honneurs du monde : et je « supplie monseigneur le roi, dont je désire faire le « plaisir, ma conscience gardée, de n'être mécontent « de moi. » (Procès manuscrit du divorce.)

Retirée loin de la cour, elle alla finir dans les larmes et dans la piété des jours que j'avais remplis d'amertume. J'épousai mon ancienne amante, et Jeanne mourut en me pardonnant. Mais ni mon peuple ni mon cœur ne me pardonnèrent comme elle : dans toute la France il s'éleva de justes murmures, et mon bonheur fut troublé par le remords dévorant.

Sire, lui dit alors le garde des sceaux, votre sensibilité vous exagère vos torts. Jeanne fut vertueuse sans doute, et nous devons tous des larmes à ses malheurs : mais Jeanne elle-même n'avait pas l'espoir de vous donner un héritier; et il était important, pour le repos du royaume, que Louis XII devînt père. Un intérêt plus grand encore semblait prescrire ce divorce. La veuve de Charles VIII, Anne de Bretagne, rentrait, à la mort de son époux, en possession de ce beau duché. Un second hymen avec tout autre prince que vous donnait la Bretagne à vos ennemis, et rendait à jamais impossible sa réunion à la couronne. Tous les bons citoyens se souvenaient que la France avait été sur le point de périr, parce qu'Éléonore de Guienne, après avoir été notre reine, alla donner ses provinces à un souverain d'Angleterre, et lui fournit ainsi le prétexte et les moyens d'ébranler le trône de

nos rois. Sire, cet exemple devait faire trembler. Le bien de l'État, raison sans réplique, exigeait que Louis XII s'unît à la veuve de Charles VIII. Le parjure qui brisa vos premiers nœuds fut un crime sans doute : mais ce crime ne fut que pour vous seul, il devint un bienfait pour vos sujets, à qui vous épargnâtes des guerres civiles ; et lorsque votre cœur vous le reproche, la patrie vous en absout.

Le peuple murmura, dites-vous : dites aussi comment vous punîtes ces murmures. Vous diminuâtes les impôts (1); vous refusâtes les subsides que les États, assemblés à Tours, avaient eux-mêmes réglés pour le sacre de nos rois; et, non content de ces bienfaits, vous prîtes l'engagement, que vous avez tenu depuis, de réduire vos revenus à la somme volontairement offerte par ces mêmes États à Charles VIII. Vous fîtes plus, et la France vous est redevable du plus beau, du plus utile des règlemens. Avant vous, les gens de guerre, aussi redoutables aux citoyens qu'aux ennemis, pillaient, désolaient les campagnes, se payaient par leurs propres mains, et comptaient au rang de leurs pri-

(1) Édit de 1499.

viléges la rapine et le brigandage : vous, le plus vaillant de nos rois, vous, dont l'enfance et la jeunesse furent nourries dans les camps, à peine fûtes-vous sur le trône, que vous ne songeâtes qu'à protéger les laboureurs contre les soldats. Vous ne vous bornâtes point à de simples ordres, qui n'ont d'effet qu'un moment, et sont bientôt oubliés et des sujets et du maître; vous rendites stable à jamais le bien que vous faisiez à la France. Vos premiers édits assignèrent des fonds permanens destinés à payer vos troupes. Certaines désormais de recevoir leur salaire à l'instant où il était dû, elles n'eurent plus de prétexte pour rançonner vos sujets. Votre cœur trouvait encore ces règlemens insuffisans; et je me plais à rappeler devant votre successeur toutes les précautions que vous suggéra votre tendresse pour vos peuples. Vous enjoignîtes à vos gens d'armes de prendre toujours leurs quartiers dans des villes murées; vous leur défendîtes d'approcher des villages, de s'écarter jamais dans les campagnes, et vous rendîtes leurs chefs responsables des désordres qui seraient commis. Par ces moyens si simples, si faciles, le laboureur, jadis dépouillé par ceux qu'il payait pour le défendre, recueillit en paix ses moissons. Il bénit le nom d'un roi qui

veillait sur sa chaumière. Il vous donna de bon cœur le tribut qu'autrefois il fallait lui arracher; et les larmes amères que faisaient couler les impôts furent changées en des larmes de reconnaissance et de joie. Vos guerriers eux-mêmes y gagnèrent. Forcés de remplir tous les devoirs de défenseurs de la patrie, ils oublièrent à la fin cette indigne rapine qui déshonorait leur bravoure : grâce à vous, ils atteignirent à toute la hauteur de leur noble emploi; et la valeur, qui jusque-là avait été leur seule vertu, devint la compagne d'une vertu plus belle, l'humanité.

Ici Louis XII voulut interrompre le garde des sceaux et l'empêcher de poursuivre; mais Poncher continuant d'une voix ferme : Sire, lui dit-il, je ne vous ai jamais flatté pendant votre vie, souffrez aujourd'hui mes louanges pour apprendre à ce jeune prince à mériter d'être loué. Souffrez que je lui prouve, par votre exemple, que la source de toutes les vertus dans un roi n'est autre chose que l'amour de son peuple. C'est cet amour qui fit naître en vous une qualité peu brillante, mais peut-être la plus nécessaire au bonheur public; je veux parler de cette sage économie qui, au milieu des guerres les plus désastreuses, vous sauva toujours du malheur d'aug-

menter les impôts. Vainement vos ennemis, et quelques-uns de vos courtisans, cherchèrent à jeter du ridicule sur une vertu qui faisait la félicité de vos peuples; vainement ils poussèrent l'insolence jusqu'à jouer sur le théâtre ce qu'ils appelaient votre avarice : vous, plus occupé de rendre heureux ceux qui vous raillaient que de punir leur raillerie, vous répondîtes avec douceur : *Laissons-les se divertir; ils peuvent nous apprendre des vérités utiles. D'ailleurs j'aime beaucoup mieux faire rire mes courtisans de mon avarice que de faire pleurer mon peuple de ma prodigalité.*

Cette même économie qui fermait toujours vos trésors aux demandes de la cupidité, les ouvrait avec joie pour tous les établissemens utiles. Vous ne ménageâtes rien pour procurer à vos sujets une justice plus facile et plus prompte, et vous attaquâtes le mal dans sa source, en réduisant le nombre de ces sangsues publiques dont la vue seule vous causait un mouvement de colère. Le grand conseil obtint par vous une forme meilleure et plus stable. En confirmant aux tribunaux le droit d'élire leurs membres, vous prîtes toutes les mesures que la sagesse humaine peut inventer, pour que le choix des électeurs tombât toujours sur le plus digne. Non-seulement

vous exigeâtes des vertus dans ceux qui devaient punir les vices, mais vous ordonnâtes que tous vos baillis, tous vos sénéchaux fussent gradués; et pour vous assurer davantage de leurs qualités et de leurs lumières, vous voulûtes que vos magistats répondissent les uns des autres. Souvenez-vous de cette ordonnance, qui n'a pu être conçue que par un roi dévoré de l'amour de l'ordre; de cet édit qui enjoint à vos présidens *de s'assembler tous les quinze jours, ou au plus tard tous les mois, pour informer sur la conduite de ceux des conseillers qui ne rempliraient pas leurs fonctions avec le zèle, avec l'honneur, avec la gravité qu'elles exigent.* Vous vous faisiez rendre compte de ces assemblées; et jugeant vous-même ceux commis par vous pour juger les autres, vous connaissiez dans quelles mains vous aviez remis votre balance et votre glaive, et sur qui vous vous reposiez de la plus noble fonction des rois. Ainsi, corrigeant les abus qui dégradaient la magistrature, vous lui rendites en un moment sa véritable dignité; et vous fîtes le premier comprendre à votre fière noblesse que tout l'honneur n'est pas dans l'art de tuer les hommes, et qu'elle pouvait, sans déroger, défendre la veuve et l'orphelin.

Avant vous, deux grandes provinces, la Normandie et la Provence, n'avaient de juges que pendant quelques semaines ; et ces tribunaux momentanés manquaient souvent de lumières, et presque toujours de temps. Vous leur donnâtes des parlemens fixes : et avant de les ériger, vous prîtes soin de consulter les Etats des deux provinces ; car, même pour rendre plus heureux vos peuples, vous avez toujours respecté leurs priviléges. Crainte salutaire, qui retarde quelquefois le bien, mais qui rend le mal impossible. Enfin vous avez couronné tant d'utiles établissemens par cet édit mémorable où vous ordonnez *de suivre toujours la loi, malgré les ordres contraires à la loi que l'importunité pourrait arracher au monarque* (1). Maxime admirable, et si digne du bon roi qui, en réprimant les gens de guerre, en éclairant les magistrats, en établissant les tribunaux, assura pour jamais à des millions d'hommes les deux premiers biens de la vie, la justice et le repos.

Plût à Dieu, s'écria le roi, que j'eusse chéri davantage ce repos, sans lequel il n'est point de bonheur ! Plût à Dieu que, renonçant à des provinces qui m'appartenaient sans doute,

(1) Edit de 1499.

mais qui étaient trop loin de moi, je me fusse contenté du vaste royaume que le ciel m'avait donné! La France devait me suffire. Tant qu'elle renfermait un seul malheureux, il était plus pressant de le soulager que d'aller conquérir d'autres pays. L'exemple de Charles VII aurait dû m'instruire. Ses succès en Italie, sa marche triomphale jusqu'à Naples, sa victoire de Fornoue, ne lui produisirent d'autre fruit que la perte de son armée, l'épuisement de ses finances, et le renom d'un brave imprudent. J'avais condamné son erreur; et moi, plus âgé que lui, moi qui sentais que la vraie gloire consiste à rendre ses peuples heureux, j'abandonnai cette gloire si belle pour aller chercher les combats. Je préférai la conquête incertaine du Milanez et du royaume de Naples à la conquête sûre et facile des cœurs de tous mes sujets. Je ne voulus pas pour cette entreprise établir de nouveaux impôts; mais j'introduisis la vénalité dans les charges de finance, et je rendis possible, par cet abus, une vénalité plus importante. Ah! mon fils, ne m'imite pas. Respecte du moins la magistrature : ne souffre pas qu'on l'avilisse en la mettant à prix d'argent; et souviens-toi que, pour interpréter

les lois, un sens droit et un cœur sensible sont plus nécessaires que des richesses.

Cette vénalité des charges répugnait à mon cœur et à ma raison; mais j'eus la faiblesse de céder au besoin des ressources, au désir violent de conquérir mon héritage, à l'ascendant qu'avait sur moi ce digne ami, ce sage ministre qui m'aimait avant que je fusse roi, et qui aima mon peuple pour me plaire. D'Amboise, toi que j'ai tant pleuré, toi dont la France chérira toujours la mémoire, tu m'as fait commettre des fautes; tu signas le traité de Blois qui assurait à l'empereur la plus belle moitié du royaume; tu te laissas tromper souvent, et tu fus un moment enivré de l'espoir de porter la tiare : mais c'était ton amour pour moi qui seul causait tes erreurs. Tu désiras d'être pape parce que le pape pouvait m'être utile; et si tu oublias quelquefois la prudence, jamais tu n'oublias ni l'honneur, ni l'amitié. Va, contente-toi de ce partage; laisse à d'autres ministres, dont la mémoire est détestée, le triste avantage d'avoir trompé tant de princes, et d'avoir subjugué le leur : tu ne trompas personne; tu chéris ton roi, et rendis mes sujets heureux. Qu'importe que l'on t'admire moins, si l'on t'a béni davantage?

D'Amboise fut ébloui comme moi de la conquête du Milanez : nous ne rougîmes pas tous deux, car nos cœurs régnaient ensemble, nous ne rougîmes pas d'allier mon nom à celui de César Borgia, de cet exécrable fils du plus exécrable des hommes. Regarde, Valois, regarde jusqu'où peut aller l'aveuglement des conquêtes ! moi, plus chevalier que roi, moi qui aurais préféré de mourir plutôt que de manquer à l'honneur, je reçus dans ma cour, je comblai de bienfaits le fils d'Alexandre VI ; mes Français, mes braves Français marchèrent sous ses drapeaux ; et Louis XII fut l'allié de ce pape qui souilla la chaire de saint Pierre par des crimes inconnus jusqu'à lui, dont les moindres forfaits furent des assassinats, dont l'empoisonnement fit les délices ; qui laissa loin derrière lui les monstres de l'ancienne Rome, et qui prouva sans doute mieux que les saints mêmes la divinité de notre religion, puisque les hommes sont restés Chrétiens sous un tel chef de l'Église.

Le juste ciel me punit de cette coupable alliance : vainement je m'emparai du Milanez ; vainement le traître Ludovic, réduit à fuir devant moi, me fut livré par ces mêmes Suisses qui depuis..... ils étaient fidèles alors. Je sentis que ma conquête allait m'é-

chapper; et j'achevai ma ruine en voulant la prévenir, en partageant le royaume de Naples avec ce roi d'Aragon, ce Ferdinand, nommé *le catholique* par ses flatteurs, et *le perfide* par ses alliés; ce roi dont la politique comptait pour rien les sermens, dont l'unique règle fut son intérêt, et qui se vanta bassement de m'avoir trompé dix fois, quand ma crédule amitié ne lui reprochait que deux parjures (1). Tel fut l'ami que j'allai choisir pour lui donner la moitié de ce beau royaume de Naples, toujours conquis et toujours perdu par les Français. Les trahisons, les perfidies de Ferdinand, soutenues par les talens de Gonzalve, le grand capitaine, m'eurent bientôt enlevé la moitié que je m'étais réservée; et tandis que César Borgia employait mes troupes à déposséder les voisins de Rome, à réduire par mes armes ceux qui étaient à l'abri de ses poisons, le pontife son père vendait mes intérêts à l'Espagne, soulevait contre moi les

(1) Quand l'ambassadeur de Ferdinand lui rapporta que Louis XII se plaignait d'avoir été trompé deux fois par lui, Ferdinand répondit : « Il en a bien « menti, l'ivrogne, je l'ai trompé plus de dix. » C'est sans doute pour punir Ferdinand de ses perfidies que l'histoire a conservé ce mot grossier.

Suisses, et excitait à m'attaquer et Venise et l'empereur. Ainsi, également trompé par mes ennemis et par mes alliés, seul, en butte aux perfidies de Ferdinand, du pape, de son fils, et de tous les princes d'Italie, que j'avais ou secourus ou soumis, je vis détruire mes armées, et perdis toutes mes conquêtes. Juste châtiment de mon alliance avec des monstres; car je n'ai jamais douté, mon fils, que le ciel n'ait voulu m'en punir : le ciel était irrité sans doute, puisque nous fûmes toujours défaits, et que Bayard combattait pour nous.

Oui, sire, s'écria le bon chevalier, nous fûmes battus à Seminara, à Cérignole, au Garillan : d'Aubigny, Nemours, la Palisse, Louis d'Ars et moi, nous n'avons pu résister à Gonzalve; et l'art funeste des mines, inventé par Pierre Navarre, nous enleva les châteaux de Naples : mais nous fûmes toujours vainqueurs quand vous nous avez commandés. Rappelez-vous, sire, votre descente en Italie (1) quand vous vîntes venger nos affronts; les Génois forcés dans leurs montagnes escarpées, les rebelles dissipés en un moment, Gênes prise, et notre vaillant roi faisant son entrée triomphale à la tête de son armée. Je

(1) Année 1507.

vous vois encore, sire, affecter dans vos regards une sévérité qui n'était pas dans votre cœur. Ce peuple tant de fois coupable, ce peuple qui s'était porté contre les Français à des horreurs qui font frémir la nature (1), attendait son arrêt en tremblant; il n'osait espérer de grâce, il savait qu'il n'en méritait point : mais c'était Louis qui venait de vaincre, Louis allait pardonner. Gênes fut sauvée; et ce peuple rebelle et féroce éprouva dans le même jour le courage et la clémence de mon roi.

Des ennemis plus redoutables, les Vénitiens, furent bientôt défaits à leur tour. Agnadel, nom célèbre à jamais par les exploits de

(1) Les Génois révoltés allèrent investir une petite forteresse appelée le Castellaccio, où Renaud de Noailles commandait avec vingt soldats seulement. Il obtint la liberté d'en sortir avec les honneurs de la guerre; mais les Génois, violant la capitulation, fendirent le ventre aux uns, leur arrachèrent le cœur et les entrailles, se lavèrent les mains dans leur sang, taillèrent en morceaux les autres, et firent mourir les femmes « qui là étaient, de tant cruelle et étrange mort, que l'horreur du fait défend d'en dire la manière. » Ce sont les termes de la chronique; et voilà le peuple à qui Louis XII pardonna.

mon maître! Agnadel, c'est dans tes plaines que Louis fut à la fois et général et cavalier! C'est là que ses conseils éclairèrent La Trimouille, et que sa valeur effaça tout ce que nous étions de braves dans son armée. En vain, sire, vos ennemis, plus nombreux que nous, maîtres des hauteurs, et retranchés derrière un ravin, avaient pour eux l'avantage du poste, et se voyaient commandés par Petiliane et l'Alviane, les deux plus grands généraux d'Italie. Nous, nous avions notre roi, et ce roi était un héros. Malgré le feu redoublé de l'artillerie, qui emportait des rangs entiers de vos Suisses, vous courûtes à ce ravin, vous le franchîtes à la tête de vos Gascons; et vous élançant, l'épée à la main, à travers le carnage et le feu, vous précipitant partout où le péril était le plus grand, attaquant tout ce qui résistait, et employant à la fois pour vaincre et votre tête et votre bras, vous fîtes fuir les ennemis et fîtes pâlir vos sujets. Oui, sire, rappelez-vous que, tremblans pour vos jours, et pouvant à peine vous suivre au milieu des lances vénitiennes, nous vous suppliâmes de moins exposer votre personne sacrée : *Ce n'est rien,* nous dîtes-vous; *ceux qui ont peur, n'ont qu'à se mettre à couvert derrière moi.* O mon maître! ô mon héros! j'aimais la gloire

sans doute; mais combien je l'aimai davantage quand je vous en vis couvert! O valeur, que tu es belle, surtout dans un roi! Car, qu'un soldat comme Bayard, qui n'a de bien que son épée, cherche le trépas ou l'estime, il remplit son devoir et son sort. Mais que vous, roi de la France, amant d'une épouse qui vous adore, père d'une fille chérie, maître de passer vos jours dans les tendres soins, dans les douces jouissances d'un époux, d'un père, d'un monarque heureux; que vous, à la fleur de l'âge, vous quittiez vos États, votre palais, tout ce qui vous est cher, pour aller coucher sur la terre, pour aller donner à vos guerriers l'exemple de la tempérance, et pour les devancer tous quand il faut affronter la mort, voilà, voilà le comble de l'héroïsme, et c'est avec respect et justice que Bayard vous cède la palme de la valeur.

En disant ces mots, Bayard met un genou à terre, et baise la main du roi. Bon chevalier, lui dit le monarque, grâce au ciel, je fus toujours insensible aux flatteries de mes courtisans; mais quand Bayard loue mon courage, je ne puis me défendre d'un mouvement d'orgueil. Oui, mon brave ami, mon compagnon d'armes, mon cœur éprouve une douce joie quand tu dis qu'il ressemble au tien. Mais

cesse d'exagérer le mérite de cette valeur héréditaire aux princes français; elle leur fut souvent funeste. Le brave Jean perdit la France, l'intrépide saint Louis pensa la perdre; tous deux acquirent de la gloire dans les combats, mais leurs exploits leur valurent des fers. Combien en coûta-t-il pour les briser! Puisse mon successeur, aussi vaillant que ces deux héros, se souvenir de tout le sang qu'ils ont fait verser, et des provinces qu'il fallut donner pour leur rançon! Triste condition des rois, dont les moindres défauts font le malheur de tout un peuple, et dont les vertus mêmes sont quelquefois funestes! J'ai arrosé de mes pleurs les lauriers cueillis à Agnadel: je détruisais moi-même le seul peuple d'Italie qui devait être mon allié. Quelques légères injures des Vénitiens me firent oublier que mon intérêt et le leur nous prescrivaient de rester unis. Le désir de rabaisser l'orgueil de ces fiers républicains m'empêcha de sentir qu'ils étaient la seule digue que je pouvais opposer à Maximilien, de tout temps mon ennemi; au perfide Ferdinand, l'usurpateur de mes États de Naples; et à ce fameux pape, Jules II, ce guerrier, père des fidèles, qui fit un casque de la tiare, et passa au fil de l'épée les Chrétiens qu'il devait bénir. Combien la

colère aveugle les rois! je choisis mes plus cruels ennemis pour me liguer avec eux dans Cambrai, pour accabler de concert le seul peuple qui pouvait me défendre. Mes plus grands, mes plus heureux exploits furent contre ce peuple : je défis les Vénitiens; et, bientôt trompé par le pape, trahi par Ferdinand, attaqué par les Suisses, que mes alliés firent soulever, tout le fruit de cette fameuse ligue de Cambrai fut d'avoir à combattre tous ceux pour qui j'avais combattu. Et toi, dont le souvenir m'arrache encore des larmes, toi, l'honneur de ma maison, le héros, l'espoir des Français, jeune grand homme, qui n'eus besoin que de peu d'années pour acquérir autant de gloire que les plus vieux et les plus illustres généraux, ô Gaston de Foix, que n'ai-je pu payer de tous mes États d'Italie tes jours moissonnés à Ravenne! Que n'ai-je pu du moins combattre à tes côtés, et te défendre, ou mourir! Bologne, Bresse, Ravenne, théâtres de tes triomphes, ne se nommeront jamais sans attendrir les cœurs français, et sans arracher de tous les autres des éloges et des respects.

Malgré les victoires de Gaston, malgré tes exploits, Bayard, nous perdîmes sans retour et Naples et le Milanez; je vis enlever la Na-

varre à un prince de mon sang ; les Suisses vinrent assiéger Dijon ; et sans ta valeur, La Trimouille, sans ta sagesse et tes talens, les ennemis pénétraient jusques au cœur de la France : tandis que tu défendais la Bourgogne, l'Espagnol attaquait mes frontières, et l'Anglais me prenait mes villes et Bayard. Tout était perdu, tout l'était par ma faute, pour avoir rompu avec les Vénitiens, pour m'être joint à mes ennemis, pour avoir ménagé le pape, et cédé aux faibles terreurs d'Anne de Bretagne, mon épouse, dont la piété mal éclairée voyait toujours le successeur de saint Pierre dans un pape allié des Turcs, et me forçait à des égards envers un pontife qui détruisait mes armées, et mettait mon royaume en interdit. Je ne sentais que trop l'empire de mon épouse, et je sentais qu'elle en abusait ; mais je l'aimais, et j'en étais aimé : mon cœur fut toujours la cause de toutes les fautes de mon esprit.

J'étais sur le point de tout réparer ; mon hymen avec la sœur de Henri VIII, mon alliance avec l'Angleterre, allaient me venger à la fois de Ferdinand, de Maximilien et du pape : la mort arrête mes projets. C'est à vous, mon fils, à les suivre, ou plutôt à en concevoir de meilleurs. Croyez un roi qui vous

aime, qui chérit surtout votre peuple, et qui va, dans un instant, répondre à Dieu de tous les malheurs qu'il a causés. C'est au lit de la mort que l'on voit mieux le néant des conquêtes ; croyez donc ce que vous dit un roi mourant.

Je vous laisse le plus beau royaume de l'Europe ; votre peuple, brave, fidèle, industrieux, est doué, par-dessus tous les peuples, d'un amour pour ses rois qui lui rend tout facile. Je n'ai jamais oublié, et tous mes successeurs doivent s'en souvenir, qu'après mes premiers revers en Italie je demandai des secours à mon peuple ; il m'offrit plus d'argent que je n'en voulais. Ma victoire sur Gênes rendit cet argent inutile ; je priai mon peuple de me le garder (1) : et voilà comment il faut traiter avec lui. Chez toutes les nations du

(1) En 1507, Louis XII, ayant calculé que ses revenus et ses épargnes ne lui suffiraient pas pour l'expédition d'Italie, demanda à ses principales villes des secours extraordinaires, et ne se pressa pas de les lever. Il fut vainqueur des Génois plus tôt qu'il ne l'avait espéré, et il écrivit à ses peuples, en leur annonçant ses succès, « qu'ils n'avaient qu'à garder « leur argent, qu'il profiterait mieux dans leurs mains « que dans ses coffres. » (Histoire de Louis XII.)

monde, ce sont les biens qui paient les impôts; en France, ce sont les cœurs. Aimez donc ce peuple sensible, qui souffrira tout sans murmure, s'il est sûr d'être chéri. J'en suis un exemple, mon fils : je leur ai fait passer six fois les Alpes ; ils se sont vus, sous mon règne, battus en Italie, attaqués en Gascogne, en Languedoc, en Picardie, en Bourgogne, en Franche-Comté; mes fautes de politique ont fait verser des flots de leur sang et ont épuisé leurs trésors : ils m'ont tout pardonné, parce qu'ils savaient bien que je pleurais le premier de leurs maux. O nation aimable et fidèle, dont le premier besoin est d'aimer tes rois! Eh! quelle serait leur erreur d'aller chercher ailleurs d'autres sujets! où en trouveraient-ils qui te valussent ?

Mon fils, contentez-vous donc de la France; votre partage est assez beau; mettez votre gloire à la rendre heureuse, et non pas à l'agrandir : ou, si une noble émulation vous anime, tournez-la du côté des arts. Eux seuls vous manquent, et voici le siècle où ils semblent s'élever à leur plus haute perfection.

Les navigateurs du Portugal ont déjà découvert un passage aux Indes; ceux de l'Espagne sont à la recherche d'un monde nouveau. L'Italie, de tout temps féconde en grands

hommes, rassemble dans son sein des chefs-d'œuvre de tous les genres. La cour de Léon X, du successeur de Jules mon ennemi, devient l'asile des beaux-arts; la peinture, la sculpture, la noble et simple architecture des anciens, la poésie et les belles-lettres qui consolent dans l'infortune, qui rendent doux et modéré dans la prospérité, tout fleurit en Italie. Voilà ce qu'il faut aller conquérir, et non pas le Milanez. Oublie de faibles Etats, plus à charge qu'utiles à un monarque éloigné. Abandonne des sujets perfides, qui détestent le joug français, et qui ont oublié l'art de vaincre pour perfectionner l'art de trahir. Tes terres valent mieux que les leurs; tes sujets sont plus braves et plus fidèles. Il ne manque aux Français que des lumières pour être le premier des peuples. C'est le seul avantage que l'Italie ait sur nous. J'ai vu dans nos guerres du Milanez, quand nous étions vainqueurs de nos ennemis, observateurs religieux des traités, protecteurs des faibles et l'effroi des méchans, j'ai vu la cour d'Alexandre VI, où chaque jour était marqué par des empoisonnemens, traiter les Français de barbares : et cet orgueil n'était fondé que sur les beaux-arts qu'elle avait de plus que nous. Va donc les enlever à l'Italie; transporte-les dans notre

France : ton peuple, spirituel autant que sensible, surpassera bientôt ses maîtres. Paris deviendra, je l'espère, l'asile de tous les arts, le temple de tous les talens, le centre de la politesse, et l'école du monde entier. O heureux temps, dont je jouis en espérance, où, laissant à la faible Italie les États que j'ai tant souhaités, nous aurons conquis ce qui fait sa gloire, et où le siècle d'un roi de mon sang effacera le siècle des Médicis!

Voilà mes vœux, mon cher fils : c'est à toi de les remplir, ou du moins de tout préparer pour leur entier accomplissement Mais que l'amour même des arts, si préférable à l'amour des conquêtes, ne te fasse pas oublier ton peuple. Demeure dans l'ignorance plutôt que d'acheter la lumière en accablant la France d'impôts. Le bonheur du peuple, voilà le premier devoir, la plus pressante occupation d'un roi. Penses-y toujours, mon fils, et penses-y d'autant plus, que tes courtisans ne t'en parleront jamais.

Louis, en disant ces paroles, tend la main au jeune François. Celui-ci se jette dans ses bras, et fondant en larmes, en pressant le roi mourant contre son cœur, et demandant à Dieu, avec des sanglots, de prolonger les jours de celui qu'il veut prendre pour mo-

dèle. La Trimouille, Poncher, Bayard, tombent à genoux autour du lit, élèvent leurs bras vers le ciel, et joignent leurs prières et leurs larmes à celles du jeune Valois, quand tout à coup on entend retentir le palais de cris plaintifs, de gémissemens, de mille voix confondues avec des sanglots. Louis, étonné, prête une oreille attentive; et ce triste bruit va toujours croissant, jusqu'à ce qu'enfin les portes de son appartement s'ouvrent avec fracas, et un flot de peuple se précipite et tombe à genoux devant Louis.

Pardonnez, s'écrient-ils, ô le meilleur des rois, pardonnez si nous avons forcé vos gardes, si nous avons brisé vos portes. Nous n'espérons plus que le ciel vous rende à nos vœux, à nos larmes, et nous voulons vous voir encore, nous voulons contempler notre père, et ne pas perdre un seul des instans que nous allons tant regretter. Ah! laissez-nous, laissez-nous jouir du reste de notre bonheur, laissez-nous regarder et entendre encore le bon roi qui nous aima si bien.

En disant ces mots tous se pressent autour du lit, tous se prosternent et poussent de longs gémissemens. Quelques uns relèvent leur tête et essuient les larmes qui remplissent leurs yeux pour mieux considérer Louis,

pour mieux saisir sur son visage la moindre lueur d'espérance. Mais la pâleur de Louis ne leur laisse plus d'espoir; leurs larmes coulent avec plus d'abondance, et leur tête retombe sur leur poitrine. D'autres baisent les meubles qui lui ont servi, les vêtemens qu'il a portés, les voiles qui couvrent son lit. Tous rappellent ses bienfaits : Il m'a rendu mes biens, disait l'un; Il a garanti mes champs du pillage, disait l'autre; Il m'a sauvé la vie à Aguadel, s'écriait en sanglotant un vieux soldat. Je suis Génois, interrompait un archer couvert de blessures; j'étais parmi les révoltés, il me donna ma grâce, et nourrit mes enfans. Et moi, disait un vieillard, je fus plus coupable que vous (1), je suis Standonck, nom trop

(1) Ce Standonck, qui fut recteur de l'université, mourut en 1504; ainsi il ne pouvait être à la mort de Louis XII, arrivée en 1514 : mais on s'est cru permis de faire cet anachronisme pour pouvoir placer dans l'éloge de Louis XII un des plus beaux traits de clémence de ce bon roi. L'anecdote du peuple forçant les portes de son palais, et environnant son lit en pleurant, n'est pas dans l'histoire; mais on n'a qu'à relire quelle fut la désolation de la France lorsque Louis XII fut malade en 1505, on verra qu'on n'a rien exagéré, qu'on a transporté seulement

célèbre par mes fureurs contre Louis. Je fis révolter l'université, j'outrageai Louis dans mes discours, je fis des libelles contre lui; le parlement me bannit à perpétuité, et Louis fit abolir l'arrêt. Il me punit de mes injures en écrivant lui-même mon éloge; il se vengea de mes insultes en me rétablissant dans mes honneurs. Alors tous criaient à la fois : Dieu tout-puissant, prenez nos jours, et conservez à nos enfans notre bon roi!

Ce spectacle, ces larmes, ces cris, achèvent d'épuiser les forces du mourant Louis. Il se soulève avec peine; il veut parler, il ne peut que pleurer. Il regarde ce peuple en souriant à travers ses larmes; son âme, prête à s'échapper, s'arrête pour jouir encore de l'amour de ses sujets. Mais il sent que le moment approche; et, faisant un dernier effort, il saisit la main de François Ier, et lui dit d'une voix éteinte : Regardez, mon fils, regardez, et jugez s'il est doux d'être roi d'un tel peuple. Hélas! je ne demande à Dieu, je ne demande à

---

cette époque à celle de la mort du roi, en y ajoutant une situation dramatique : on a pensé qu'aucune invention n'était mensonge quand il fallait exprimer l'amour du plus sensible des peuples pour le plus aimé des rois.

vous qu'une grâce, c'est que vous leur fassiez oublier Louis XII, en les rendant plus heureux qu'ils ne l'ont été sous mon règne. Le moyen en sera facile, mon fils; aimez-les comme vous voyez qu'ils savent aimer. Tout l'art de régner sur des Français consiste dans un seul mot : aimez-les. En disant ces paroles il expire, et tout le peuple jette un cri lamentable. A ce cri succède un silence morne et profond. Chacun se relève, regarde long-temps le visage pâle du bon roi; et sortant du palais, les yeux baissés et noyés de larmes, ils vont crier dans les rues et dans les places publiques : *Le bon roi Louis XII, le père du peuple, est mort!*

FIN.

VOLTAIRE

ET LE SERF DU MONT JURA,

Pièce couronnée par l'Académie française en 1782.

AVANT-PROPOS

NÉCESSAIRE.

En 1779, le roi, par un édit mémorable, affranchit tous les serfs de ses domaines. Cet édit, monument de justice et de bienfaisance, a fait adorer le nom de Louis XVI, et le fera bénir des générations futures. L'académie française se hâta de donner pour sujet du prix de poésie l'abolition de la servitude dans les domaines du roi. Aucun des ouvrages envoyés au concours ne remplit les vues de l'académie : le prix fut remis deux fois ; et l'on finit par laisser aux candidats la liberté de prendre un autre sujet.

Jeune alors, plus occupé du service que de la poésie, je n'avais jamais fait de vers, ni conçu seulement l'idée d'envoyer une pièce au concours. Fâché pourtant de voir changer un si beau sujet, pénétré de respect et d'amour pour la bonté de mon roi,

je voulus essayer de le célébrer ; et, prenant ma sensibilité pour de la verve, je me mis à écrire.

J'étais plein de M. de Voltaire : il avait comblé de bontés mon enfance. Avant de savoir qu'il était le plus grand des écrivains, j'avais su qu'il était le plus aimable des hommes, et mon attachement pour lui était plus ancien que mon admiration. Dans mes fréquens voyages à Ferney, je l'avais vu bâtir une ville, où il rendait heureux par ses bienfaits trois mille citoyens qu'il y avait attirés. Je l'avais entendu parler avec horreur de la mainmorte, et gémir sur le sort de douze mille habitans du mont Jura, soumis à cette loi atroce. Le nom de M. de Voltaire s'unissait de lui-même, dans mon esprit, avec le mot d'humanité ; et je croyais impossible de parler de l'un sans parler de l'autre.

Je voulus donc que mes premiers vers fussent à la gloire de mon roi, à la louange d'un grand homme dont je chérissais la mémoire, et à l'utilité des malheureux mainmortables.

Je fis l'ouvrage qu'on va lire. Il est très imparfait sans doute : il devait l'être, je n'avais aucun usage de la poésie ; mais mon cœur me tint lieu de talent, et ma pièce fut couronnée.

Avant de la lire, il est nécessaire, pour l'intelligence de l'ouvrage, de connaître quelques articles

tirés de la coutume de Franche-Comté, titre *des Mainmortes*.

Le serf mainmortable ne cultive jamais pour lui; jamais la terre qu'il laboure ne peut être son patrimoine. Tout ce qu'il acquiert, tous les immeubles qu'il possède dans la contrée ne lui appartiennent pas davantage; il n'en a que l'usufruit. A sa mort, le seigneur s'en empare; et les enfans en sont frustrés, si ces enfans n'ont pas toujours habité la maison de leur père, si la fille du serf ne prouve pas que la première nuit de ses noces elle a couché dans la maison de son père, et non pas dans celle de son mari.

Tout Français, tout étranger qui a le malheur d'habiter un an et un jour dans une terre mainmortable devient serf, et communique cette tache à toute sa postérité.

Le mariage d'un homme libre avec une serve rend serfs l'époux et ses enfans, s'il partage la maison de sa femme pendant un an et un jour. Il n'y a qu'un seul moyen de soustraire sa famille à la servitude : on arrache le serf mourant de la maison d'esclavage; on le porte sur une terre libre, pour qu'il y rende le dernier soupir; et la liberté des enfans est le prix de ce trajet, qui avance l'agonie du père de famille. Encore de graves auteurs disputent-ils cette liberté aux enfans. (Traité de la Mainmorte, page 48.)

C'est d'après ce dernier article que j'ai conçu mon ouvrage. Que n'ai-je pu y mettre assez de talent pour le rendre utile ! que n'ai-je pu attendrir toutes les âmes sensibles en faveur de douze mille infortunés, toujours soumis à cette horrible loi, dans huit paroisses mainmortables du chapitre de saint Claude ! Jusqu'à présent tous les efforts que l'on a faits pour eux ont été vains, et l'exemple du roi est demeuré inutile. Le joug qui accable ces malheureux est aussi dur, aussi pesant qu'il l'était dans nos siècles de barbarie. Rien n'a changé pour ces infortunés, qui doivent se regarder comme abandonnés de la Providence, puisque, sous le meilleur des rois, sous un prélat selon le cœur du pauvre, ils n'ont pas encore entrevu l'espoir de sortir un jour de l'esclavage.

VOLTAIRE

ET

LE SERF DU MONT JURA.

Au pied de ces monts sourcilleux,
Remparts de l'antique Italie,
Qui jusqu'à la voûte des cieux
Portent leur cime enorgueillie,
Est un vallon riant, asile de la paix.
Là, sur les bords d'un lac tranquille,
Le laboureur sillonne une terre fertile
Qui lui prodigue ses bienfaits.
L'heureuse liberté règne dans cet asile.
Elle ajoute à ces dons des biens encor plus grands;
Et de rocs escarpés une chaîne terrible
Garantit ce séjour paisible
Des aquilons et des tyrans.

Près de cette terre chérie
Voltaire avait cherché le prix de ses travaux;
Rassasié de gloire, il voulait du repos.
Lassé d'avoir encore à combattre l'envie,
Après soixante ans de combats.
Il venait consacrer les restes de sa vie
Au plaisir triste et doux de faire des ingrats.
Il élevait une ville nouvelle
Ouverte aux malheureux dont il est le soutien.

Ils accourent en foule où sa voix les appelle;
Dans les murs qu'il bâtit tout pauvre est citoyen :
L'infortuné qui se présente
Est sûr de trouver des bienfaits.
Voltaire va chercher la famille indigente
Qu'un incendie, un orage, un procès
Vient de réduire à l'affreuse misère :
Séchez vos pleurs, dit-il, je vous rendrai vos champs ;
Venez m'apporter vos enfans,
Venez m'aimer, je serai votre père.
Ces malheureux, étonnés, attendris,
Tombent aux pieds de ce dieu tutélaire;
Ils baisent cette main si chère
Par qui tous leurs maux sont finis.
La mère à son berceau court enlever son fils,
Et le pose en pleurant aux genoux de Voltaire :
Voilà, dit-elle, mon seul bien;
Soyez et son maître et le mien.
Trop jeune, hélas! pour sentir sa misère,
Il ne sait pas encor bénir son bienfaiteur,
Mais il l'apprendra de sa mère.
Le grand homme à l'enfant sourit avec douceur;
Donner est un besoin pour son âme attendrie.
Et les seuls plaisirs de son cœur
Peuvent délasser son génie.

Bientôt de nombreux habitans
Vivent heureux par lui dans sa naissante ville.
Si la discorde vient troubler ce doux asile,
Voltaire juge ses enfans :

Kelinger P. 45.

Il parle, et sa douce éloquence
Apaise les ressentimens.
L'art de toucher les cœurs fut toujours sa science.
Il leur enseigne la vertu;
Il sait la faire aimer de ce peuple sauvage,
Et descend jusqu'à leur langage
Pour en être mieux entendu.

Un jour, assis dans la campagne,
Voltaire contemplait avec des yeux charmés
Ces champs, jadis déserts, en cités transformés,
Lorsque du haut de la montagne
Il voit venir à lui, d'un pas précipité,
Des femmes, des enfans, pâles, baignés de larmes.
Au milieu d'eux était porté
Un vieillard expirant, objet de leurs alarmes :
Leurs bras étaient son lit. Le vieillard malheureux
Tournant sur eux sa mourante paupière :
Arrêtez, leur dit-il; j'ai touché cette terre,
Je suis libre; il suffit : recevez mes adieux.
En prononçant ces mots il est près de Voltaire,
Qui veut en vain le secourir :
Non, non, dit le vieillard, daignez plutôt m'entendre;
Et si mes maux touchent votre âme tendre,
Secourez mes enfans, et laissez-moi mourir.

La Suisse est mon pays. Je quittai ma patrie
A l'âge où de l'amour naît le premier désir,
Où le cœur a besoin de peine ou de plaisir
Pour pouvoir supporter la vie :

Vers la Franche-Comté je dirigeai mes pas.
Parmi ces monts glacés, au milieu des frimas
Qui des tristes sapins font courber le feuillage,
Dans ces lieux où l'hiver étale son horreur,
Je devins amoureux; et ce désert sauvage
Fut alors à mes yeux le séjour du bonheur.
Dès ce moment j'oubliai ma patrie.
Uni bientôt à l'objet de mes vœux,
Auprès d'une épouse chérie
Chaque jour fut un jour heureux.
Les fils que vous voyez ont resserré mes nœuds :
Je cultivais le champ dont ce doux hyménée
M'avait rendu le possesseur;
Et lorsque, fatigué d'une longue journée,
Je regagnais le soir la maison fortunée
Où j'allais embrasser tout ce qu'aimait mon cœur,
Alors je sentais dans moi-même
Que le travail ajoute à la félicité,
Et qu'il ne faut pour le bonheur suprême
Que la tendresse et la santé.
Hélas! j'ai tout perdu : mon épouse adorée
A fini ses jours dans mes bras.
Grâce au ciel, ma douleur m'a conduit au trépas,
Et je vais retrouver celle que j'ai pleurée.
Mais, ô comble de mes malheurs!
Soixante ans de travaux restent sans récompense !
En vain j'assurai l'existence
De ces dignes enfans qui me baignent de pleurs;
Le cruel envoyé d'un despote invisible
Est venu m'annoncer que ma maison, mes champs,

Mes biens et mes troupeaux, moi-même et mes enfans,
Appartenaient à son maître inflexible.
Les habitans, dit-il, de ces tristes climats,
Esclaves au berceau, meurent dans l'esclavage.
Si leurs fils un moment quittent leur héritage,
La loi nous l'abandonne au jour de leur trépas.
Vainement le ciel vous fit naître
Chez un peuple guerrier vainqueur de nos aïeux :
Vous êtes devenu l'esclave de mon maître
En respirant l'air de ces lieux.
Du produit de votre héritage
Vendu pour enrichir ces stériles guérets,
Vous avez cru payer le nom français,
Et vous avez acheté l'esclavage.
Il est un seul moyen d'échapper à nos lois :
Allez mourir sur une terre
Où de la liberté l'on connaisse les droits ;
Vous délivrez alors votre famille entière
En assurant sa pauvreté,
Et vous lui laisserez à votre heure dernière
L'indigence et la liberté.
Quelle fut ma surprise à cet arrêt sinistre !
Mes maux pour un moment furent tous suspendus ;
Et fixant l'avide ministre,
J'eus peine à retrouver mes esprits éperdus :
Cruel, lui dis-je alors d'une voix affaiblie,
J'ignorais tes horribles lois,
Et je pensais dans ta patrie
N'avoir de maîtres que tes rois.
O vous, mes chers enfans, secourez ma faiblesse,

Portez-moi dans vos bras, hâtez-vous, le temps presse,
Je sens que mes jours vont finir.
Dieu juste, accordez-moi quelques instans de vie,
Et qu'avant mon dernier soupir
Je touche à l'heureuse patrie
Où les pères peuvent mourir!
Mes vœux sont exaucés, j'échappe à l'esclavage.
O vous qui de vos pleurs mouillez mes cheveux blancs,
Prenez pitié de mes enfans,
Je meurs à vos genoux, c'est leur seul héritage.
Ainsi parla le vieillard malheureux.
Son récit fit pleurer Voltaire :
Enfans, dit-il, reprenez votre père,
Portez dans ma maison ce fardeau précieux,
Et ne craignez plus la misère.
Vous, mon ami, que le chagrin cruel
A plus vieilli que les années,
Calmez ce désespoir mortel;
De plus heureuses destinées
Vont enfin commencer pour vous et pour vos fils.
Ah! vivez pour jouir des bienfaits de Louis,
De ce roi si jeune et si sage,
Qui du bonheur public fait ses plus chers désirs,
Et, dans le printemps de son âge,
Cherche les malheureux, et non pas les plaisirs.
Il abolit dans ses vastes domaines
Ce triste nom de SERF détesté pour jamais;
Il veut que ses Français ne connaissent de chaînes
Que leur amour et ses bienfaits.
Il voit avec horreur la maxime cruelle
D'opprimer ses sujets pour n'en redouter rien;

Son cœur est son conseil, et ce guide fidèle
Lui dit que l'on n'est roi que pour faire du bien.
Vos maîtres suivront ce modèle :
Ministres du Seigneur, leurs devoirs sont plus saints;
Le premier de leurs vœux fut d'aimer les humains.
Louis le leur enseigne; et cet exemple auguste
Vous fera rentrer dans vos droits.
Tels sont les doux effets de la vertu des rois :
Nul n'ose être méchant quand le monarque est juste.
Le vieillard, consolé par ces tendres discours,
Consentit à souffrir la vie,
Pour voir briller ces heureux jours.
Vain espoir! sa triste patrie
Resta seule soumise à ce joug odieux.
Ce peuple encore esclave attend sa délivrance,
Et, sous un jeune roi bienfaiteur de la France,
S'étonne d'être malheureux.

ENVOI

A MADAME DUVIVIER,

Nièce de M. DE VOLTAIRE.

O vous, pendant trente ans la compagne et l'amie
Du grand homme que j'ai chanté,
Vous qui l'aimiez pour sa bonté
Tandis que l'univers l'aimait pour son génie,
Recevez ce tribut de respect, de douleur,
Offert aux mânes de Voltaire :
Dire que vous lui fûtes chère,
N'est-ce pas faire encor l'éloge de son cœur?

CONTES EN VERS.

LE CHEVAL D'ESPAGNE.

A M. DE SAINT-LAMBERT.

On court bien loin pour chercher le bonheur;
A sa poursuite en vain l'on se tourmente:
C'est près de nous, dans notre propre cœur,
Que le plaça la nature prudente.
O Saint-Lambert! qui le sait mieux que toi?
Toi qui vécus dans les camps, à la ville,
Près de Voltaire, à la cour d'un grand roi,
Tu quittas tout pour un champêtre asile.
Là, méditant sous des ombrages frais,
Tu sais goûter ces biens, ces plaisirs vrais,
Que tu chantas sur le luth de Virgile:
Là, loin d'un monde ennuyeux et pervers,
Tes jours sont purs, ton sommeil est tranquille;
Et la nature, autour de toi fertile,
Te fait jouir de ses trésors divers,
Pour te payer tes soins et tes beaux vers.
Voilà, voilà le bonheur véritable.
En attendant que j'en puisse jouir,
Je veux au moins prouver dans une fable
Que ces vrais biens s'attrapent sans courir.

Certain coursier né dans l'Andalousie
Fut élevé chez un riche fermier;
Jamais cheval de prince et de guerrier
Ni même ceux qui vivaient d'ambroisie,
N'eurent un sort plus fortuné, plus doux.
Tous dans la ferme aimaient notre andalous,
Tous pour le voir allaient à l'écurie
Vingt fois le jour; et ce coursier chéri
D'un vœu commun fut nommé Favori.
Favori donc avait de la litière
Jusqu'aux jarrets, et dans son râtelier
Le meilleur foin qui fût dans le grenier.
Soir et matin les fils de la fermière,
Encore enfans, ménageaient de leur pain
Pour l'andalous; et lorsque dans leur main
Le beau cheval avait daigné le prendre,
C'étaient des cris, des transports de plaisir;
Tous lui donnaient le baiser le plus tendre:
Dans la prairie ils le menaient courir;
Et le plus grand de la petite troupe,
Aidé par tous, arrivait sur sa croupe
Là, satisfait, et d'un air triomphant,
Des pieds, des mains, il pressait sa monture;
Et Favori modérait son allure,
Craignant toujours de jeter bas l'enfant.
De Favori ce fut là tout l'ouvrage
Pendant long-temps : mais quand il vint à l'âge
De trente mois, la femme du fermier
Le prit pour elle; et notre cavalière,
En un fauteuil sise sur le coursier,

La bride en main, dans l'autre la croupière,
Les pieds posés sur un même étrier,
Allait, trottait au marché faire emplette,
Chez ses voisins acquitter une dette,
Ou visiter son père déjà vieux.
A son retour, notre bonne Sanchette
Accommodait Favori de son mieux,
Et lui doublait l'avoine et les caresses.
Plus on grandit, plus on devient vaurien.
Ce Favori que l'on traitait si bien,
Ce cher objet de si douces tendresses,
Fut un ingrat; et, quand il eut quatre ans,
Il s'indigna dans le fond de son âme
D'être toujours monté par une femme :
Est-ce donc là, disait-il dans ses dents,
Le noble emploi d'un coursier d'Ibérie?
Avec des bœufs j'habite l'écurie
D'une fermière, et frémis de courroux
Quand on me voit, comme un ânon docile,
Au petit trot cheminer vers la ville,
Ayant pour charge une femme et des choux.
Non, je ne puis souffrir cette infamie,
Je suis né fier; et, dussé-je périr,
Je prétends bien dans peu m'en affranchir.
Orgueil! orgueil! c'est par toi qu'on oublie
Vertus, devoirs; par toi tout a péri :
Tu perdis l'homme, et perdis Favori.
Un beau matin que la bonne Sanchette,
Selon l'usage, allait toute seulette
Vendre au marché les fruits de son jardin,

Elle eut besoin, je ne sais pourquoi faire,
De s'arrêter un moment en chemin.
D'un saut léger elle est bientôt à terre;
Mais le bridon échappe de sa main;
Et Favori s'en aperçoit à peine,
Qu'au même instant, s'élançant dans la plaine,
Il casse bride, et disperse dans l'air
Et charge et selle, et harnois et croupière,
Des quatre pieds fait voler la poussière,
Et disparaît aussi prompt que l'éclair.
Las! que devint notre bonne Sanchette!
Dans sa surprise elle resta muette,
Suivit long-temps des yeux le beau coursier,
Et puis pleura, puis retourna chez elle,
Et raconta cette affreuse nouvelle.
Tout fut en deuil chez le triste fermier:
De Favori tous regrettent la perte;
Enfans, valets, vont à la découverte
Dans les hameaux, dans chaque bourg voisin:
L'avez-vous vu des coursiers le modèle,
Le plus aimé, le plus beau? C'est en vain,
De Favori nul ne sait de nouvelle;
Il est perdu, Sanchette soupira,
Et dit tout bas: Peut-être il reviendra.
En attendant, Favori ventre à terre
Galope et fuit sans perdre un seul moment.
Il aperçoit bientôt un régiment
De cavaliers qui marchait à la guerre;
Hommes, chevaux, par leur air belliqueux,
Par leur fierté, leur armure brillante,

Dans tous les cœurs répandent l'épouvante,
Ou le désir de combattre auprès d'eux.
A cet aspect notre coursier s'arrête;
Il sent dresser tous ses crins ondoyans.
Et, l'œil en feu, les naseaux tout fumans,
Fixe, immobile, écoute la trompette:
Puis tout à coup, frappant la terre et l'air,
Il bondit, vole à travers la prairie,
Arrive auprès de la cavalerie,
S'ébroue, hennit, et, jetant un œil fier
Sur ces guerriers, enfans de la victoire,
Il semble dire : Et j'aime aussi la gloire.

Le colonel, qui voit ce beau coursier,
Veut s'en saisir; il vient avec adresse
Auprès de lui, le flatte, le caresse,
Et par un frein en fait son prisonnier.
A l'instant même une peau de panthère
Aux griffes d'or tombantes jusqu'à terre
Couvre le dos du superbe animal;
Un plumet rouge orne sa tête altière,
Et cent rubans tressés dans sa crinière
Lui donnent l'air coquet et martial.
Sur Favori le colonel s'élance,
Presse les flancs du coursier généreux;
Et Favori, dans son impatience,
Mordant son frein, fier du poids glorieux,
Vole à travers les escadrons poudreux.

Voilà, voilà, disait-il en lui-même,
Le noble emploi pour lequel je suis né!
Vivre en repos, c'est vivre infortuné;

Gloire et périls sont le bonheur suprême.
Sous ce harnois que je dois être beau!
Je voudrais bien, dans le cristal de l'eau,
Me voir passer, voir ma mine guerrière.
Pour être heureux, ma foi, vive la guerre!
Comme il parlait, le chef du régiment
Reçoit l'avis qu'une troupe ennemie
Doit dans la nuit l'attaquer brusquement.
Tout aussitôt une garde choisie
Est disposée autour du logement :
Le colonel la commande lui-même;
Et Favori, dont la joie est extrême
De voir qu'on est menacé d'un danger,
Passe la nuit sans dormir ni manger.
Qu'importe? il est soutenu par le zèle.
Point d'ennemis, voilà son seul chagrin.
Mais tout à coup arrive le matin
Un officier qui porte la nouvelle
Que la bataille est pour le lendemain.
Le colonel veut être de la fête.
L'armée est loin; mais jamais rien n'arrête
Lorsque la gloire est au bout du chemin :
On part, on veut arriver pour l'aurore.
Toujours à jeun, Favori néanmoins
Ne se plaint pas, mais il saute un peu moins.
Le jour se passe, il faut marcher encore
Toute la nuit; et Favori rendu
Fait un soupir; mais l'amour de la gloire,
Et le désir de vivre dans l'histoire,
Et l'éperon, réveillent sa vertu.

Il marche, il va, se soutenant à peine,
Quand, vers minuit, d'une forêt prochaine,
Un gros parti fond sur le régiment.
On veut se battre : hélas ! c'est vainement ;
Nos cavaliers, harassés de la route,
Sont enfoncés, tués, mis en déroute ;
Et, dans le choc, Favori tout sanglant,
Couvert de coups, deux balles dans le flanc,
Parmi les morts resté sur la poussière,
Ne voyait plus qu'un reste de lumière :
Ah ! disait-il, je le mérite bien ;
J'ai fait un crime, il faut que je l'expie :
Je fus ingrat, il m'en coûte la vie ;
C'était trop juste : et ce n'est pas le bien
Que Favori dans ce moment regrette ;
Ce n'est que vous, ô ma chère Sanchette !
Disant ces mots il perd tout sentiment ;
Et l'ennemi, vainqueur dans ce moment,
Bien résolu de n'épargner personne,
Le glaive au poing poursuivant les fuyards,
Pille, massacre, et bientôt abandonne
Ce champ couvert de cadavres épars.

Le lendemain de cet affreux carnage,
Certain meunier, dans la plaine passant,
Vit Favori sur la terre gisant ;
Il respirait : le meunier le soulage,
Clopin, clopant, le mène à son village,
Prend soin de lui, le panse, le nourrit,
Pour abréger, en un mot, le guérit.
Mais, prétendant se payer de sa peine,

Il veut user de son convalescent;
Chargé de sacs, sous le poids gémissant,
Dix fois le jour il le mène et ramène
Dans les marchés, au village, au moulin,
Le suit de près un bâton à la main;
Et ce bâton, fait d'une double épine,
De Favori vient chatouiller l'échine,
Pour peu qu'il bronche, ou s'amuse en chemin.
Ce fut alors qu'il regretta Sanchette.
Mais la frayeur rend sa douleur muette;
Brisé de coups il n'ose pas gémir :
L'excès des maux l'abrutit et l'accable;
Et, se croyant pour toujours misérable,
Il ne demande au ciel que de mourir.
Notre coursier, dégoûté de la vie,
Vivait toujours, sans trop savoir pourquoi;
Quand un matin un écuyer du roi,
Qui parcourait toute l'Andalousie
Pour remonter la royale écurie,
Vit Favori de plusieurs sacs chargé,
Par le bâton au moulin dirigé,
Et conservant sous ce triste équipage
Ce coup-d'œil noble et cet air de grandeur
D'un roi vaincu cédant à son malheur,
Ou d'un héros réduit en esclavage.
Bon connaisseur était cet écuyer;
De Favori s'approchant davantage,
Il l'examine, et demande au meunier
Combien il veut de ce jeune coursier :
L'accord se fait; aussitôt on délivre

De son fardeau notre bel animal;
Son nouveau maître à l'instant s'en fait suivre,
Et le conduit vers le palais royal.
Oh! pour le coup, se disait à lui-même
Notre héros, la fortune est pour moi :
Plus de chagrin, je suis cheval du roi.
Cheval du roi, c'est le bonheur suprême :
Je n'aurai plus qu'à manger et dormir,
De temps en temps à la chasse courir,
Sans me lasser, et, gras comme un chanoine,
A mon retour choisir l'orge ou l'avoine
Que mes valets viendront vanner, je croi,
Avec grand soin pour le cheval du roi.
Ainsi parlant, il entre à l'écurie.
Tout lui promet le bonheur qu'il attend :
De peur du froid sur son corps l'on étend
Un drap marqué des armes d'Ibérie;
On le caresse, et sa crèche est remplie
D'orge et de son; il est pansé, lavé,
Deux fois le jour; le soir, sur le pavé
Litière fraîche; et cette douce vie
Lui rend bientôt son éclat, sa beauté,
Son poil luisant, sa croupe rebondie,
Et son œil vif, et même sa gaîté.
Il fut heureux pendant une quinzaine.
Il possédait tous les biens à souhait;
Mais un seul point lui faisait de la peine,
C'est que le roi jamais ne le montait.
Nul écuyer n'aurait eu cette audace;
Et leur respect pour monsieur Favori

Fait qu'avec soin il est choyé, nourri,
Mais que toujours il reste en même place.
Tant de respect lui devient ennuyeux ;
Ce long repos, à sa santé contraire,
Le rend malade, et triste et soucieux,
En peu de temps change son caractère :
Ce qu'il aimait lui devient odieux ;
Plus d'appétit, rien qui puisse lui plaire ;
Un froid dégoût s'empare de son cœur ;
Plus de désir, partant plus de bonheur.
Ah ! disait-il, que tout ceci m'éclaire !
Gloire, grandeur, vous qui m'avez séduit,
Vous n'êtes rien qu'une erreur mensongère,
Un feu follet qui brille et qui s'enfuit :
Si le bonheur habite sur la terre,
Il vous évite autant que la misère ;
Il va cherchant la médiocrité,
C'est là qu'il loge ; et sa sœur et son frère
Sont le travail et la douce gaîté.
Ils sont chez vous, ô ma bonne Sanchette !
Plus que jamais Favori vous regrette.
Notre cheval ainsi philosophant
Est fort surpris de voir qu'on lui prépare
Selle et bridon du travail le plus rare :
Le fils du roi, le jeune et noble infant,
Ce même jour doit faire son entrée ;
Et Favori, qui sera son coursier,
Porte un harnois digne du cavalier.
D'or et d'azur sa housse est diaprée,
De beaux saphirs sa bride est entourée,

Et d'argent pur est fait chaque étrier.
Notre héros, dans ce bel équipage,
De tant d'honneurs n'a pas l'esprit tourné :
Il commençait à devenir fort sage.
L'infant sur lui doucement promené,
Suivi des siens, entouré de la foule,
Vers son palais à grand'peine s'écoule,
Quand Favori, qui ne songeait à rien,
Voit une femme, et tout à coup s'arrête,
Dresse l'oreille en relevant la tête,
Et reconnaît.... vous le devinez bien ?...
Qui donc?.. Sanchette... O moment plein de charmes!
Il court vers elle, il hennit de plaisir ;
De ses deux yeux tombent de grosses larmes,
Larmes d'amour et de vrai repentir.
Tout comme lui la sensible Sanchette
Pleure de joie ; et notre jeune infant,
Surpris, touché, veut qu'au même moment
De Favori l'histoire lui soit faite.
Sanchette alors raconte en peu de mots
Que Favori fut élevé chez elle ;
Puis elle dit, non sans quelques sanglots,
Quand et comment il devint infidèle.
De ce récit le prince est attendri :
Tenez, dit-il, je vous rends Favori,
Il est à vous avec son équipage ;
Montez dessus, retournez au village :
A pied j'irai jusqu'au palais royal,
Sans que ma fête en soit moins honorée ;
Car j'ai bien mieux signalé mon entrée

Par un bienfait que par un beau cheval.
Il dit, descend, et ne veut rien entendre.
Sanchette alors monta, sans plus attendre,
Sur Favori, qui, content désormais,
Gagna la ferme, et n'en sortit jamais.

LE TOURTEREAU.

CONTE.

Lorsque j'ai dit que le bonheur suprême
Est d'habiter un champêtre séjour,
D'y vivre en sage, en paix avec soi-même,
C'est à dessein que j'oubliai l'amour.
L'amour lui seul peut charmer notre vie,
Ou la flétrir : triste choix ! j'en conviens ;
Des maux qu'il fait ma mémoire est remplie,
De ses plaisirs fort peu je me souviens.
Je vous connais, mesdames les coquettes,
Et je me tiens loin des lieux où vous êtes ;
Et vous aussi, dont l'ingénuité
Trompe si bien notre crédulité ;
Et vous surtout, prudes graves, austères,
Dont la constance et les tendres colères
Tourmentent plus que l'infidélité :
Je vous connais, et, sans fiel, sans satire,
Sous d'autres noms, je veux ici traduire
Vos grands secrets que j'ai su pénétrer,

Vos mauvais tours qui m'ont tant fait pleurer,
Et dont je veux faire un conte pour rire.

Un tourtereau, qui du nid paternel
Faisait encor sa retraite chérie,
Se vit ravir par un milan cruel
Les deux auteurs de sa naissante vie.
Seul, sans parens, à quel triste destin
Le pauvre oiseau ne doit-il pas s'attendre!
On ne sent pas dans un âge si tendre
Tout le malheur de rester orphelin.
Après deux jours, pressé par la famine,
Il sort du nid. D'abord c'est en tremblant
Qu'il met un pied sur la branche voisine;
La branche plie, et l'oiseau chancelant
Perd l'équilibre, et, tombant et volant
Arrive à terre et tristement chemine.
A chaque oiseau qui passe auprès de lui
Notre orphelin croit voir des tourterelles,
Leur tend le bec en agitant ses ailes,
Et, par ses cris implorant leur appui,
Il leur disait : Soulagez ma misère;
C'est moi, c'est moi; n'êtes-vous pas ma mère?
Chez les oiseaux, hélas! comme chez nous,
Chacun pour soi : c'est la grande science.
Notre orphelin en fait l'expérience.
Nul ne répond à ses accens si doux :
Il reste seul; mais, grâce à la nature,
Il sut trouver lui-même sa pâture,

Il apprit l'art de supporter ses maux :
C'est le malheur qui forme les héros.
L'été s'écoule, et déjà la verdure
Jaunit et meurt ; l'hiver se fait sentir.
Le tourtereau souffrit de la froidure,
Car ici-bas nous sommes pour souffrir :
Mais tous les maux qu'en un mois l'on endure
Sont effacés par un jour de plaisir ;
Et l'important c'est de ne pas mourir.
Le jeune oiseau voit le printemps renaître,
L'air s'épurer, les fleurs s'épanouir :
Autour de lui tout prend un nouvel être ;
Les rossignols, les oiseaux d'alentour,
Font retentir l'écho de leur ramage ;
Et les ramiers agitent le feuillage.
Témoin discret des plaisirs de l'amour,
Le tourtereau regarde, observe, admire ;
Il s'inquiète, il sent un vide affreux :
Eh quoi ! dit-il, je me croyais heureux,
Et malgré moi cependant je soupire !
Ah ! ces oiseaux sont plus heureux que moi :
Le tendre hymen les retient sous sa loi ;
Ils ont chacun leur épouse chérie :
Je suis tout seul, c'est pourquoi je m'ennuie.
Mais dès demain je vais faire comme eux,
Je vais chercher et trouver une amie,
Car on n'est bien qu'en étant deux à deux.
Plein du projet de séduire une belle,
Il va lissant les plumes de son aile,
Dans les ruisseaux on le voit se mirant,

Se rengorger, et tout bas admirant
Son bec de pourpre et son joli corsage,
Et son collier dont l'ébène foncé
Tranche si bien sur son cou nuancé,
Et son œil vif, tendre à la fois et sage :
Tout lui promet un triomphe éclatant.
Certain de plaire, il part au même instant.
Ainsi partit de la rive troyenne
Le beau Pâris allant séduire Hélène.
Notre héros a bientôt mis à fin
Son grand projet. Non loin de sa retraite
Il aperçoit une jeune alouette,
Belle, brillante, à l'œil vif, à l'air fin,
Qui dans un pré courait dessus l'herbette
Sans que ses pieds fissent plier le brin.
A l'aborder aussitôt il s'apprête,
Et par ces mots ouvre le tête-à-tête :
Gentil objet, je suis un étranger
Qui, jugeant bien qu'il nous est nécessaire
Pour être heureux et d'aimer et de plaire,
Dans ce dessein s'est mis à voyager.
Je sens qu'aimer est bien en ma puissance,
Je l'ai senti d'abord en vous voyant :
Plaire est un point qui de moi ne dépend,
Je n'en demande, hélas ! que l'espérance.
Lors il se tait. A ce doux compliment,
Les yeux baissés, répondit l'alouette,
Sans se fâcher, et presque tendrement,
Comme répond une habile coquette
Qui, sans l'aimer, veut garder un amant.

Notre héros est admis à sa suite :
Mais tout à coup l'alouette dans l'air
S'élève, plane, et puis, comme un éclair,
Va, vient, descend, monte, se précipite.
Le tourtereau veut la suivre, il la perd ;
Il la retrouve, et la reperd encore :
Ah ! par pitié, dit-il en haletant,
Arrêtez-vous, cher objet que j'adore,
Je n'en puis plus ; ce n'est pas en courant
Qu'on fait l'amour : je ne m'y connais guère,
Mais le bonheur et le tendre mystère
Ne doivent pas nous quitter d'un moment ;
Et le bonheur va toujours doucement.
Cela se peut, lui répond l'alouette,
Mais nous avons chacun notre plaisir ;
Me regarder, chanter, plaire et courir,
Tel est l'emploi pour lequel je suis faite :
Je le remplis, et c'est là mon bonheur.
Elle parlait, quand aux yeux de la belle
Brille un miroir qu'un perfide oiseleur
Faisait tourner au bout d'une ficelle.
Pour s'y mirer l'alouette descend.
Le tourtereau tout effrayé lui crie
De prendre garde au filet qui l'attend :
Mais c'est en vain, et, dans le même instant,
Le filet part, et prend notre étourdie.
Son tendre amant venait la secourir ;
Il évita la machine mortelle,
Non sans laisser des plumes de son aile ;
Et, ne pouvant que la plaindre et s'enfuir,

Sur une branche il alla réfléchir.
Me voilà veuf avant d'être en ménage!
Se disait-il; je serais bien peu sage
De retourner encore m'essouffler
En poursuivant les folles alouettes.
Pour vivre heureux, vivons loin des coquettes;
Ces oiseaux-là ne savent que voler.
Je veux chercher une épouse solide,
Point trop jolie, et partant moins perfide,
Qui ne saura rien que me rendre heureux.
L'esprit est bon; mais le repos vaut mieux.
Il dit, et part. A ses yeux se présente
Dans un blé vert une caille pesante
Que l'embonpoint fait marcher lentement.
Son air naïf et sa mine innocente
Charment l'oiseau qui descend promptement,
S'abat près d'elle, et fait son compliment.
Ah! vous m'aimez? vraiment j'en suis ravie,
Lui dit la caille; eh bien! restez ici,
Nous passerons ensemble notre vie,
Tous deux contens, car je vous aime aussi.
Disant ces mots, elle en donne la preuve.
Quel naturel! s'écriait notre oiseau;
Comme elle est simple! et que mon sort est beau
De posséder cette âme toute neuve!
A ce propos la caille n'entend rien,
Lui répond mal, mais le caresse bien;
Et son époux n'en veut pas davantage.
La paix, l'amour régnaient dans le ménage,
Quand vers le soir notre heureux tourtereau

Voit arriver d'abord un cailleteau,
Puis deux, puis trois, et puis un roi de cailles.
D'un air surpris il les regarde tous,
Court à sa femme, et lui dit d'un ton doux :
Ces messieurs-là sont à nos fiançailles
Comme parens? — Non, ce sont mes époux. —
Comment!—Sans doute.—Ils sont sept!—Le huitième,
Ce sera vous, s'il vous plaît, désormais ;
Tous sont heureux, tous sont traités de même ;
Par ce moyen je les maintiens en paix :
C'est fatigant, mais je me sacrifie.
— Et moi je pars, et je reprends ma foi ;
Tout votre bien n'était pas trop pour moi ;
Je n'en veux point la huitième partie.
Lors il s'envole, et, plein de son dépit,
Au fond d'un bois il va passer la nuit.
On dort bien mal quand on est en colère.
Le tourtereau s'éveille avant le jour :
Je fus, dit-il, malheureux en amour ;
Mais c'est ma faute, et je prétends mieux faire
Dorénavant; je veux voir, réfléchir,
Examiner avant que de choisir,
Et m'assurer surtout avec adresse
Des bonnes mœurs de ma chère maîtresse.
Si l'on m'attrape il faudra qu'on soit fin.
Bien résolu de suivre ce dessein,
En philosophe il parcourt le bocage,
Se livre peu, mais, toujours écoutant,
Fait son profit de tout ce qu'il entend.
Bientôt il sait que dans le voisinage

Est une prude encor dans le bel âge,
Et possédant honnêtement d'appas;
Elle passait pour être un peu revêche :
C'était tout simple, elle était pigrièche.
Le tourtereau ne s'en alarme pas :
Il va la voir. La première visite
Fut un peu froide, ensuite on s'adoucit,
Puis on s'aima, bientôt on se le dit :
Plus tôt qu'une autre une prude est séduite.
La pigrièche adore son amant;
Aucun rival ne partage sa flamme,
Il règne seul. Mais la jalouse dame
De son époux fait bientôt le tourment.
Elle l'accuse, elle gronde sans cesse,
Le suit, l'épie, et, toujours en fureur,
A coups de bec lui marquant sa tendresse,
Elle le bat pour s'attacher son cœur :
Puis elle pleure, et veut qu'il rende hommage
Exactement à ses tendres appas,
Disant toujours qu'elle fait peu de cas
De ces plaisirs, mais qu'il faut en ménage,
Par ce moyen honnête autant que doux,
Tous les matins s'assurer son époux,
Et le forcer à n'être point volage.
Le tourtereau, lassé de l'esclavage,
Battu, plumé, maigre à faire pitié,
Saisit l'instant où sa chère moitié
A ses côtés dort la tête sous l'aile:
A petit bruit il se lève en tremblant,
Sort de son nid, et va toujours volant

Sans autre but que de s'éloigner d'elle.
En peu de temps il fit bien du chemin ;
Il voulait fuir jusqu'au bout de la terre.
Dans un désert s'abattant à la fin,
Il se cacha sous un roc solitaire.
Me voilà bien, dit-il, je n'en sors plus ;
Ici du moins la caille et l'alouette
N'approcheront jamais de ma retraite,
Je serai loin de la dame aux vertus ;
Je vivrai seul, puisqu'il est impossible
De rencontrer une épouse sensible,
Douce, modeste, et dont on soit aimé
Sans compagnon, ou sans être assommé :
Je mériterais une telle maîtresse ;
Jusqu'au tombeau j'aurais su la chérir :
Un tourtereau qui donne sa tendresse
Ne change plus, il aime mieux mourir ;
Mais il n'est point d'oiseau de mon espèce.
Vous vous trompez, lui répond doucement
Une gentille et blanche tourterelle ;
Tout comme vous je suis tendre et fidèle.
Peut-être aussi mérité-je un amant :
Je n'en ai point, tenons-nous compagnie.
L'oiseau l'observe, et, la trouvant jolie,
Il s'en approche, il parle ; on lui répond :
La tourterelle a son esprit, son ton,
Son humeur douce et sa grâce ingénue.
Ils étaient nés pour se plaire tous deux ;
La sympathie agit bientôt sur eux.
Déjà chacun sent dans son âme émue

Un feu secret; et, dès ce même jour,
Le tendre hymen vint couronner l'amour.
Cette union dura toute leur vie :
Toujours s'aimant avec la même ardeur,
Rien n'altéra leur paisible bonheur;
Et notre oiseau, près de sa bonne amie,
Convint enfin qu'on peut trouver un cœur.

LA POULE DE CAUX.

CONTE.

Plusieurs Français ont la triste manie
D'aller toujours rabaissant leur patrie,
Pour exalter les coutumes, les mœurs
D'autres pays qui ne sont pas meilleurs.
Je l'avoûrai, cette extrême injustice
Plus d'une fois excita mon courroux :
Non que mon cœur, par un autre caprice,
N'ait d'amitié, d'estime que pour nous.
Loin, loin de moi ces préjugés vulgaires,
Sources de haine et de divisions!
En tous pays tous les bons cœurs sont frères.
Mais, sans haïr les autres nations,
On peut aimer et respecter la sienne;
On peut penser qu'aux rives de la Seine
Il est autant de vertus et d'honneur,
D'esprit, de grâce, et même de bonheur,
Que sur les bords de la froide Tamise,

De l'Éridan, ou du Tage, ou du Rhin.
Vous le prouver, voilà mon entreprise.
Chemin faisant, si quelque trait malin
Vient par hasard égayer ma franchise,
Italien, Ibère, Anglais, Germain,
Que d'entre vous nul ne se formalise;
De vous fâcher je n'ai pas le dessein.

Près Caudebec, dans l'antique Neustrie,
Pays connu dans tous nos tribunaux,
Certaine poule avec soin fut nourrie.
C'était l'honneur des volailles de Caux.
Imaginez un plumage d'ébène
Parsemé d'or, une huppe d'argent,
La crête double et d'un rouge éclatant,
L'œil vif, l'air fier, la démarche hautaine :
Voilà ma poule. Ajoutez-y pourtant
Un cœur sensible et d'amitié capable,
De la douceur, surtout de la bonté,
Assez d'esprit pour savoir être aimable,
Et pas assez pour être insupportable.
Son seul défaut, c'était la vanité :
Las! sur ce point qui de nous n'est coupable?
Ma poule, à peine au printemps de ses jours,
Des coqs voisins tournait toutes les têtes :
Mais, dédaignant ces faciles conquêtes,
Elle voulait se soustraire aux amours.
C'est bien en vain qu'attroupés autour d'elle,
Les tendres coqs, dans leurs désirs pressans,
Le cou gonflé, sur leurs pieds se haussans,

Vont balayant la terre de leur aile :
Froide au milieu de ces nombreux amans,
Ma belle poule écoute leur prière
D'un air distrait, murmure un dur refus,
S'éloigne d'eux ; et lorsqu'un téméraire
Ose la suivre, ou veut hasarder plus,
D'un coup de bec lui marquant sa colère,
Dans le respect elle le fait rentrer.
Ainsi jadis cette reine d'Ithaque,
Que sa sagesse a tant fait admirer,
Des poursuivans sut éviter l'attaque.
L'orgueil toujours nous conduit de travers ;
Il n'est pas gai, de plus, et nous ennuie :
Des passions la plus triste en la vie
C'est de n'aimer que soi dans l'univers.
Bien l'éprouva notre Normande altière :
Elle tomba bientôt dans la langueur ;
Elle sentit le vide de son cœur,
Et soupira. Mais, hélas ! comment faire ?
Se corriger ? se montrer moins sévère ?
Des jeunes coqs ce serait bien l'avis :
Mais que diraient les poules du pays ?
On connaît trop leur caquet et leur haine.
Notre héroïne était donc fort en peine,
Lorsqu'un Anglais, qui toujours voyageait
Pour éviter l'ennui qui le suivait,
En reprenant le chemin d'Angleterre,
Vit notre poule et l'acheta fort cher,
Avec grand soin lui fit passer la mer,
Et l'établit dans sa nouvelle terre,

Au nord de Londres, auprès de Northampton.
Notre Cauchoise, à peine en Albion,
Se dit : Voici le moment favorable
Pour me montrer moins fière et plus traitable,
Pour radoucir ma morale et mon ton.
Jusqu'à présent je fus beaucoup trop sage ;
C'est une erreur pardonnable à mon âge :
Corrigeons-nous. Je veux, dans ce canton,
Prendre un époux jeune, aimable et sincère :
Pour être heureuse il faut que je sois mère ;
Au fond du cœur certain je ne sais quoi
M'a toujours dit que c'était mon emploi.
Parlant ainsi, notre belle héroine
Voit arriver plusieurs coqs du pays :
Ils sont tous grands, beaux, fiers ; mais à leur mine
On peut juger de leur profond mépris
Pour tout poulet qui n'est pas d'Angleterre.
D'un air hautain ils tournent à l'entour
De la Française ; et, sans autre mystère,
Le plus joli lui parle ainsi d'amour :
Écoute, miss, tu vois en moi ton maître,
Mais tu me plais : je suis sultan ici,
Et je veux bien dans mon sérail t'admettre ;
Viens donc m'aimer, je te l'ordonne ainsi.
A ce propos de gentille fleurette,
Notre Cauchoise, immobile et muette,
Ne sait comment répondre à tant d'honneur ;
Quand un des coqs, regardant l'orateur :
Goddam ! dit-il, vous avez bonne grâce !
Vous, maître ici ! vous, sultan ! ces deux mots

Dans notre langue eurent-ils jamais place?
Nous sommes tous Anglais, libres, égaux.
Et de quel droit vous seul feriez-vous fête
A cette poule? elle est de vos rivaux,
Comme de vous, la commune conquête.
Voici mon droit, répond le premier coq;
Et de son bec il vient frapper la crête
De l'opposant, qui, ferme comme un roc,
Soutient l'effort, sur ses ergots se dresse
En reculant, et revient en fureur,
Le cou tendu, fondre sur l'agresseur.
La troupe alors tout autour d'eux s'empresse
Et prend parti; l'on se mêle, on se bat,
On se déchire : et, pendant le combat,
Notre Française effrayée, interdite,
S'échappe et fuit à travers bois et champs,
Courant, volant, pour s'éloigner plus vite.
Ah! quel pays! dit-elle; quelles gens!
La liberté chez eux n'est que la guerre :
Jusqu'à l'amour, ils font tout en colère.
Fuyons, fuyons. Elle arrive à ces mots
A la Tamise, et découvre un navire,
Non loin du bord, qui sillonnait les flots.
Elle s'élance; et matelots de rire
En la voyant près d'eux tomber dans l'eau :
Mais aussitôt un grappin la retire,
Et la voilà saine et sauve au vaisseau.
Ce bâtiment allait droit en Espagne.
En peu de jours il relâche à Cadix;
Et notre poule aussitôt en campagne

S'échappe, et court visiter le pays.
Elle aperçoit dans les riches vallées
L'or des épis, la pourpre des raisins :
Ici l'olive et la mûre mêlées,
Là l'oranger bordant les grands chemins ;
Le citronnier qui, fécond dès l'enfance,
Parfume l'air de ses douces odeurs,
Et, près des fruits poussant encor des fleurs,
Donne l'espoir avec la jouissance ;
Et les brebis paissant sur les coteaux,
Et les coursiers se jouant près des eaux ;
Partout enfin la corne d'abondance
Versant ses dons sur ces heureux climats.
Ce long détail peut-être vous ennuie :
Passez-le-moi, j'aime l'Andalousie.
Ma poule aussi lui trouva des appas ;
En admirant, elle disait tout bas :
Ce pays-ci vaut bien la Normandie ;
Il me plaît fort, ne le quittons jamais.
Dans le moment elle voit à sa suite
Un jeune coq saluant ses attraits.
Ce jeune coq avait bien son mérite ;
Il n'était pas beau comme un coq anglais,
Mais il avait certain air de noblesse
Fort séduisant ; ajoutez-y deux yeux
Brillans d'esprit et remplis de tendresse.
A notre poule, en langage pompeux.
Très gravement ce discours il adresse :
Reine des coqs, ornement de ces lieux,
Soleil nouveau de notre heureuse terre,

Vous allez voir vos sujets amoureux
Quitter pour vous leur poule la plus chère.
Eh ! qui pourrait, hélas ! nous en blâmer?
Nos yeux ont pu s'être laissé charmer
Pour des beautés bien au-dessous des vôtres
Mais si nos cœurs ont soupiré pour d'autres,
C'était afin d'apprendre à vous aimer.
Ainsi parla le coq d'Andalousie ;
Et son discours, quoiqu'un peu recherché,
Ne déplut point : la Française attendrie
Y répondit d'un air doux et touché.
Les voilà donc marchant de compagnie,
L'amour en tiers, lorsque certaine pie,
A l'œil hagard, au manteau noir et blanc,
Vint à passer : Ah ! dit le coq tremblant,
Je suis perdu, c'en est fait de ma vie !
— Que dites-vous ? et d'où vient cet effroi ?
— De cet oiseau. — Vous craignez une pie?
A coups de bec je la plumerais, moi.
— Gardez-vous-en ! — Pourquoi donc? je vous prie.
— Je le vois bien, vous ignorez nos maux :
Apprenez donc que ces cruels oiseaux,
Qu'on hait ici, mais pourtant qu'on caresse,
Sous les dehors d'une douceur traîtresse
S'en vont partout guettant ce que l'on dit,
Ce que l'on fait, ce qu'on a dans l'esprit ;
Puis, le tournant en cent mille manières,
En rendent compte ; et d'après leurs rapports,
Tout aussitôt cuisiniers, cuisinières,
Nous font rôtir sans le moindre remords.

— Rôtir! — Et oui : nous sommes sans reproche,
Assurément : mais je vous parlais bas,
Vous écoutiez : cela suffit, hélas!
Pour que ce soir on nous mette à la broche
Oui! dit la poule en gagnant le vaisseau;
Dès ce moment je vais changer de route.
Votre pays est superbe sans doute;
Mais il y fait pour nous un peu trop chaud.
Je vous chéris, et vous plains, je vous jure :
Vous êtes doux, spirituels, galans;
Mais tous les dons que vous fit la nature
Deviennent nuls avec vos noirs et blancs.
Délivrez-en, croyez-moi, votre empire.
Disant ces mots, elle rentre au navire,
Qui de Livourne allait chercher le port.
Le trajet fait, on débarque; et d'abord
Voilà ma poule à courir sur la plage.
Elle aperçoit, assez près du rivage,
Un poulet gras, qui, d'un air doux et fin,
Tourne, salue, aborde l'étrangère,
Salue encore, et, d'un ton patelin,
Lui dit ces mots avec une voix claire :
Suave objet, si votre cœur bénin
Daigne choisir un poulet d'Italie
Pour Sigisbé de votre seigneurie,
J'ose briguer ce glorieux destin :
Je ne veux plus vivre qu'à votre suite.
Las! je connais mes imperfections;
Mais mon respect et mes soumissions
Remplaceront mon manque de mérite.

Il dit, et baisse, en soupirant, les yeux.
Notre Normande écoutait en silence,
Et se sentait certaine répugnance
Pour ce monsieur si gras, si mielleux,
Pour son discours, surtout pour sa voix claire.
Elle retourne aussitôt en arrière
Sans lui répondre ; et, voyant près de là
Une autre poule, elle l'interrogea :
Expliquez-moi, s'il vous plaît, ma commère,
D'où peut venir ma prompte aversion
Pour ce poulet? — Hélas! d'une raison
Triste, cruelle, et pourtant à la mode
Dans ce pays, où l'on a pour méthode
De préférer une brillante voix
A d'autres dons qui ne me touchent guères,
Mais qui pourtant deviennent nécessaires
Dans certains cas. On prétend qu'autrefois
Nos coqs étaient les plus beaux de la terre,
Vifs en amour, terribles a la guerre :
Tout change, hélas! ici nous l'éprouvons
Bien plus qu'ailleurs ; nos coqs sont des chapons.
Je vous plains fort, dit ma poule en colère :
J'ai parcouru déjà bien des pays ;
On a pensé me battre en Angleterre,
Puis me rôtir aux rives de Cadix ;
Mais vivre ici me paraît encor pis.
Disant ces mots, elle joint la voiture
D'un voyageur, et, je ne sais comment,
Grimpe dessus, puis la voilà courant,
Sans savoir où, pour sortir d'Italie.

Ce voyageur était un Allemand,
Qui la conduit bientôt en Germanie,
Dans son château de Kursberchtolfgaxen,
Près de la Drave, entre Inspruck et Brixen.
Ma poule à peine est dans cette contrée,
Que de cent coqs on la voit entourée.
Mais, avant tout, de ces nouveaux amans
Elle étudie un peu le caractère :
Et sur ce point tout doit la satisfaire.
Ces bons Germains sont doux, sensibles, francs,
Aimant l'honneur, et non les complimens,
Et préférant au grand art de paraître
L'art bien plus sûr et moins facile d'être.
A se fixer parmi ces bonnes gens
Voilà ma poule enfin déterminée.
Elle choisit le plus aimable époux,
Et lui déclare, en présence de tous,
Qu'ils vont serrer les doux nœuds d'hyménée.
Ah! quel bonheur! lui répond tendrement
Le jeune coq; mais parlez franchement :
Vous savez bien que, dans cette journée,
Il faut d'abord, pour articles premiers
Que vous puissiez fournir seize quartiers.
Seize quartiers! dit la poule étonnée.
— Oui, c'est le taux; rien de fait sans ce point.
— Expliquez-vous, je ne vous entends point :
Quartiers de quoi? — Mais vraiment, de noblesse :
Nous la cherchons bien plus que la tendresse
Dans nos hymens; et, sans cela, jamais
Nous ne pourrions faire entrer nos poulets

Dans certains lieux nommés ménageries,
Où, bien à l'aise, et sans servir à rien,
De la patrie ils vont manger le bien;
Tandis qu'ailleurs nos poulettes nourries
S'en vont jouir d'un état respecté,
Qui leur permet pendant toute leur vie
Mêmes plaisirs et même oisiveté.

A ce discours, notre poule ébahie
Ouvre le bec, écoute, et réfléchit,
Puis tout à coup, sans se fâcher, lui dit :
Mon cher ami, je n'ai point de noblesse,
Et vos grands mots me sont peu familiers :
Mais je connais l'amour et la sagesse,
Et les préfère à vos seize quartiers.
Voilà ma dot, qui suffira, j'espère.
En attendant, je quitte cette terre,
Où je croyais trouver plus de bon sens.
Mais, je le vois, chacun a sa folie :
Et, sans juger les pays différens
Où j'ai passé, j'aime mieux ma patrie.

Après ces mots elle part brusquement,
Pour retourner au bon pays normand.
Là, son projet était, dit-on, de faire
Un beau traité bien abstrait et bien long,
Surtout obscur, pour qu'il parût profond,
Comme on les fait, sur la cause première
Des lois, des mœurs, des droits des nations;
Semant partout force réflexions.
Un tel ouvrage aurait charmé sans doute;
Mais le renard mangea l'auteur en route.

LE CHIEN DE CHASSE.

CONTE.

Je me souviens qu'autrefois, quand j'aimais,
J'étais souvent trahi par ma maîtresse :
Lors furieux, j'abjurais ma tendresse,
Je renonçais à l'amour pour jamais.
Je me disais : Quittons ce vain délire ;
Que ma raison reprenne son empire ;
Soyons heureux et libre désormais ;
Brisons, brisons une importune chaîne
Qui m'avilit, et me lasse et me gêne ;
Vivons pour nous, vivons pour les beaux-arts,
Et livrons-nous tout entier à l'étude.
Quand c'était dit, je portais mes regards
Autour de moi ; tout était solitude,
Rien ne pouvait m'inspirer de désir,
Tout augmentait ma vague inquiétude :
Pour un cœur vide il n'est point de plaisir.
Bientôt quittant mes projets de sagesse,
Ayant besoin d'aimer ou de mourir,
Bien humblement aux pieds de ma maîtresse
Je revenais me faire encor trahir.
Tant de faiblesse est pour vous incroyable ;
Vous en riez, vous semblez en douter :
Pour vous convaincre il faut vous raconter
D'un épagneul l'histoire véritable.

Un jeune chien, qui s'appelait Médor,
Bien reconnu pour chien de bonne race,

Marqué de feu, plein d'ardeur et d'audace,
D'un bon vieux garde était le seul trésor.
Tous les matins il le suit à la chasse;
Au bois, en plaine, également savant,
Le nez en l'air, il va prendre le vent :
Tout à la fois il court, sent et regarde,
Quête toujours sous le fusil du garde;
Et, ramenant le gibier sous ses pas,
De plus d'un lièvre il cause le trépas.
Il va suivant la caille fugitive,
Ou le faisan, ou la perdrix craintive
Qui trotte et fuit à travers le guéret;
Médor l'atteint, et demeure en arrêt :
La patte en l'air et l'oreille dressée,
L'œil sur sa proie, immobile, il attend
Que la perdrix, par le chasseur poussée,
Parte, s'élève, et retombe à l'instant :
Sur elle alors il court avec vitesse,
Sans la meurtrir entre ses dents la presse,
Et la rapporte à son maître en sautant.
Tant de talens rendent Médor utile :
Mais de vertus ils sont accompagnés;
Médor, aimable autant qu'il est habile,
Possède un cœur qui vaut mieux que son nez :
Il est soumis, doux, caressant, docile,
Surtout fidèle. Hélas! au cœur du chien
Cette vertu choisit son domicile;
Au cœur de l'homme elle n'a plus d'asile,
J'en suis fâché, car nous y perdons bien.
Non-seulement Médor aime son maître,

Mais son épouse et les petits enfans,
Et les voisins, les amis, les parens.
Il se disait : Je dois bien reconnaître
Les soins de ceux qui daignent me nourrir :
Combien pour moi leurs cœurs ont de tendresse!
Si par malheur je venais à mourir,
Je suis bien sûr qu'ils mourraient de tristesse :
Aussi toujours je prétends les servir.
Du tendre chien tels étaient le langage
Et le projet. Mais dans le voisinage
Était alors un jeune grand seigneur,
Riche, brillant, déterminé chasseur,
Pour ses perdrix ruinant son village,
Laissant mourir de faim ses paysans,
Mais nourrissant dans l'hiver ses faisans,
Et se plaignant qu'aux moissons, aux semailles,
Les laboureurs venaient troubler ses cailles.
Il voit Médor, il veut l'avoir soudain :
Garde, dit-il, une bourse à la main,
Ton chien me plaît, prends cet or à sa place.
— Ah! monseigneur, mon chien est trop heureux :
Ici, Médor! il a l'air tout joyeux
De tant d'honneur. Médor, l'oreille basse,
A pas comptés arrive tristement;
Aux pieds du garde il se couche en tremblant;
Son air soumis semble demander grâce :
Mais c'est en vain. Loin de le caresser,
Le garde, au cou lui passant une chaîne,
Sans être ému, sans partager sa peine,
A coups de pieds ose le repousser

Vers le seigneur, qui sur-le-champ l'emmène.
Quoi, c'est ainsi qu'il m'aimait ! dit Médor ;
Un seul moment suffit pour qu'il m'oublie !
Hélas ! pour lui j'aurais donné ma vie ;
Et cet ingrat me donne pour de l'or !
La pauvreté l'y contraignait sans doute :
Aimer un chien est un plaisir qui coûte ;
Le sentiment n'est pas fait pour les gueux.
Las ! je les plains, ils sont bien malheureux !
Attachons-nous à notre nouveau maître ;
Le servant bien, je lui plairai peut-être ;
Et mon bonheur sera sûr dans ce cas,
Car il est riche, il ne me vendra pas.
Dès ce moment le beau chien ne respire
Que pour complaire à son nouveau seigneur.
Il y parvient : patience et douceur
Font obtenir tout ce que l'on désire.
Bientôt Médor du maître est favori,
Le suit partout, est admis à sa table :
Auprès du chien personne n'est aimable,
Autant que lui personne n'est chéri ;
Et monseigneur hautement le préfère
A ses amis, à sa famille entière,
Même à sa femme ; et l'on m'en croira bien,
Pour ces messieurs leur épouse n'est rien.
L'heureux Médor excite un peu l'envie :
Tel est le sort de tous les grands talens.
Dans la maison, valets et courtisans
L'abhorrent tous, et tous passent leur vie
A cajoler, à caresser Médor :

Qu'il est charmant ! il vaut son pesant d'or,
S'écriaient-ils ; et puis tournant la tête,
Disaient tout bas : Oh ! l'incommode bête !
Quand serons-nous délivrés de ce chien !
Un an s'écoule, et Médor, qui croit être
De plus en plus adoré de son maître,
Mange, dort, boit, et ne redoute rien.
Mais certain jour que monseigneur le mène,
Selon l'usage, à ses nobles travaux,
Soit négligence ou bien faiblesse humaine,
Le grand Médor passe sur des perdreaux
Sans les sentir. Monseigneur en colère
A coups de fouet vient corriger Médor.
Médor battu chasse plus mal encor,
Prend de l'humeur, et finit par déplaire
Complètement à son maître offensé.
Dans le moment l'arrêt est prononcé :
Chassez Médor. Aussitôt la canaille,
Avec transport, à grands coups de bâton,
Au beau Médor fait vider la maison.
Et notre chien, qui sort de la bataille
Borgne, boiteux, et le corps tout meurtri,
Commence à voir que ces grands que l'on vante
N'ont pas toujours une amitié constante,
Et quelquefois changent de favori.
Allons, dit-il, ceci me rendra sage :
Par un seigneur cruellement battu,
Et par un garde indignement vendu,
Je ne veux plus d'un si dur esclavage.
Je fuirai l'homme : il est dur et méchant.

Les femmes sont sans doute moins cruelles;
Elles ont l'air aussi douces que belles :
Éprouvons-les. Il dit : dans le moment
Notre Médor voit une belle dame
Qui se promène avec son jeune amant.
Un doux espoir s'empare de son âme;
Il s'en approche, et, d'un air suppliant,
De leurs souliers vient baiser la poussière,
Puis les regarde, et leur dit tendrement :
N'aurez-vous pas pitié de ma misère?
Les amoureux ont toujours le cœur bon.
Tout aussitôt cette dame attendrie
Du pauvre chien se déclare l'amie,
Et sur-le-champ le mène à sa maison.
Le bon Médor lui marque sa tendresse
Par plus d'un saut, par plus d'une caresse;
Et, rencontrant en chemin le mari,
Il aboya, soit hasard, soit adresse.
Ce dernier trait enchanta sa maîtresse;
Et dès ce jour Médor fut favori.
Voilà Médor menant joyeuse vie;
Et, plus heureux que chez le grand seigneur,
Il suit partout sa maîtresse chérie,
Le jour, la nuit, vigilant défenseur,
Couche auprès d'elle; et, sûr d'avoir son cœur,
Il ne craint plus ni le sort ni l'envie.
Tout allait bien. Une nuit, par malheur,
L'amant pour qui cette dame soupire,
Sans doute ayant quelque chose à lui dire
De très secret, se lève doucement;

Et, vers minuit, tandis que tout repose,
Dessus l'orteil marchant légèrement,
Il va gratter à la porte mal close
De la beauté qui ne dort pas encor.
Au premier bruit, le vigilant Médor
S'élance, jappe, et ses cris effroyables
Font que les gens se pressent d'accourir :
Notre amoureux n'a que le temps de fuir,
Donnant tout bas le chien à tous les diables,
Et jurant bien qu'il en serait vengé.
La dame aussi le jurait dans son âme :
Et, le matin, la charitable dame
Vient annoncer que Médor enragé
Depuis trois jours n'a ni bu ni mangé ;
Qu'à la douleur son âme était en proie,
Mais que pourtant, songeant au commun bien,
Et par raison sacrifiant son chien,
Elle consent aussitôt qu'on le noie.
Dans le moment, bâtons, broches, épieux,
Sont préparés au chien qu'on abandonne.
Médor le voit, Médor quitte ces lieux,
Et fuit la mort qui de près le talonne.
Il court bien loin, et dans d'épais taillis
Va se cacher loin de ses ennemis.
Allons, dit-il, pour peu que ceci dure,
Tous mes chagrins seront bientôt finis :
Jusqu'à présent tout va de mal en pis ;
La mort bientôt doit faire la clôture.
Mais je mourrai libre, ou je ne pourrai.
Je ne veux plus voir ni servir personne :

A mes besoins tout seul je pourvoirai;
J'irai, viendrai, resterai, chasserai,
Sans qu'un tyran à son gré me l'ordonne :
De tout péril je serai dégagé,
Et n'aurai plus à craindre qu'une belle
Dise partout que je suis enragé,
Lorsque je suis courageux et fidèle.
C'est décidé, je veux vivre pour moi.
Il le croyait; mais cette triste vie
En peu de temps le fatigue et l'ennuie :
Vivre en autrui, c'est la première loi
Des malheureux capables de tendresse.
Médor bientôt, accablé de tristesse,
Songe au passé, regrette jusqu'aux coups
Que lui donnaient son maître et sa maîtresse :
Il sent contre eux expirer son courroux,
Et va chercher jusque dans son village
Son premier garde, avec lui se rengage
Dans ses premiers, dans ses plus chers liens;
Et, tout honteux devant les autres chiens,
Il leur disait : J'ai tort, je le confesse;
Mais vous voyez jusqu'où va ma faiblesse
Pour ces humains qui ne nous valent pas.
Accordez-moi le pardon que j'implore.
Il est affreux de chérir des ingrats;
Mais n'aimer rien est cent fois pis encore.

A UN AMANDIER.

TRADUIT DE L'ESPAGNOL.

Le triste hiver durait encore,
A peine un timide zéphyr
Des beaux jours si lents à venir
Nous annonçait de loin l'aurore;

Quand je t'ai vu, pâle amandier,
Déployant ta douce verdure,
Solliciter de la nature
L'honneur de fleurir le premier.

Tu fleuris : rien n'osait éclore;
Levant seul un front couronné,
Tu te crus le plus fortuné
Des fils de Pomone et de Flore.

Pauvre amandier, ta vaine erreur
Ne fut pas de longue durée;
Hélas! un souffle de Borée
Emporta tes fruits et ta fleur.

Comme toi, ma folle imprudence
A trahi mes plus tendres vœux :
Trop tôt je voulus être heureux,
Et perdis pour toujours Hortense.

EPISODIO
DE IGNEZ DE CASTRO,
NO POEMA
OS LUSIADAS DE CAMOENS.

Canto III. oit. 118.

Passada esta tão prospera victoria,
Tornado Afonso à Lusitana terra,
A se lograr da paz com tanta gloria,
Quanta soube ganhar na dura guerra:
Oh caso triste, e digno da memoria,
Que do sepulchro os homens desenterra!
Aconteceo da misera e mesquinha,
Que despois de ser morta foi rainha.

Tu só, tu, puro Amor, com força crua
Que os coraçoens humanos tanto obriga,
Deste causa à molesta morte sua,
Como se fora perfida, inimiga:
Se dizem, fero Amor, que a sede tua
Nem com lagrimas tristes se mitiga,
He porque queres, aspero e tyrano,
Tuas aras banhar em sangue humano.

Estavas, linda Ignez, posta em socego,
De teus annos colhendo doce fruto,
Naquelle engano da alma, ledo, e cego,
Que a fortuna não deixa durar muito;

Melanges P. 91

EPISODE
D'INEZ DE CASTRO,
TRADUIT
DE LA LUSIADE DE CAMOENS.

Chant III. oct. 118.

Vainqueur du Maure, au comble de la gloire,
L'heureux Alphonse, après tant de combats,
Croyait goûter au sein de ses États
La douce paix que donne la victoire :
O vain espoir, d'Inez le triste sort
D'un si beau règne a terni la mémoire ;
En traits de sang on lit dans notre histoire
Qu'Inez obtint le trône après sa mort.

Cruel Amour, toi seul commis le crime.
La tendre Inez ne vivait que pour toi :
Jamais un cœur ne suivit mieux ta loi ;
Et tu la fis expirer ta victime !
Ainsi les pleurs des malheureux mortels
Pour toi, tyran, n'ont pas assez de charmes :
Tu veux encor, non content de leurs larmes,
Avec leur sang arroser tes autels.

Le front paré des roses du bel âge,
Charmante Inez, dans une douce erreur,
Tu jouissais de ce calme trompeur,
Toujours, hélas ! si voisin de l'orage.

Nos saudosos campos do Mondego,
De teus formosos olhos nunca enxuto,
Aos montes ensinando, e às hervinhas,
O nome, que no peito escrito tinhas.

Do teu principe alli te respondiam
As lembranças que na alma lhe moravam·
Que sempre ante seus olhos te traziam,
Quando dos teus formosos se apartavam;
De noite, em doces sonhos que mentiam,
De dia, em pensamentos que voavam;
E quanto em fin cuidava e quanto via
Eram tudo memorias de alegria.

De outras bellas senhoras e princezas
Os desejados thalamos engeita:
Que tudo emfin tu, puro Amor, desprezas,
Quando hum gesto suave te sugeita.
Vendo estas namoradas estranhezas
O velho pai sisudo, que respeita
O murmurar do povo, e a phantasia
Do filho que casar-se não queria,

Tirar Ignez ao mundo determina,
Por lhe tirar o filho que tem preso;
Crendo co'o sangue só da morte indina
Matar do firme amor o fogo aceso.
Que furor consentio, que a espada fina
Que pode sustentar o grande peso
Do furor Mauro, fosse levantada
Contra huma fraca dama delicada?

Du Mondégo, témoin de ton ardeur,
Tu parcourais les campagnes fleuries,
En répétant aux nymphes attendries
Le nom qu'Amour a gravé dans ton cœur.

Un doux lien à ton prince t'engage?
Le jeune Pèdre est digne de tes feux :
Un seul moment s'il est loin de tes yeux,
Tout vient aux siens présenter ton image :
Pendant la nuit, en songe il est heureux,
Pendant le jour il cherche ta présence :
Ce qu'il entend, ce qu'il voit, ce qu'il pense,
Tout est Inez pour son cœur amoureux.

A ses sermens Pèdre toujours fidèle
A dédaigné les filles de vingt rois.
O dieu d'amour! quand on vit sous tes lois,
Dans l'univers il n'est plus qu'une belle.
De ses refus son vieux père irrité
Apprend bientôt que le peuple en murmure:
Dès ce moment les droits de la nature
Sont immolés à son autorité.

Le cruel roi, pour vaincre la constance
D'un fils qui doit lui succéder un jour,
Veut dans le sang éteindre tant d'amour,
Et sur Inez fait tomber sa vengeance.
Le fer est prêt : ce fer qui, dans sa main,
Du vaillant Maure abattit la puissance,
Menace alors la beauté sans défense,
Et le héros devient un assassin.

Traziam-na os horrificos algozes
Ante o rei, jà movido a piedade;
Mas o povo, com falsas e ferozes
Razões, à morte crua o persuade.
Ella, com tristes e piedosas vozes,
Sahidas sò da magoa, e saudade
Do seu principe, e filhos que deixava,
Que mais que a propria morte a magoava.

Para o ceo cristalino levantando
Com lagrimas os olhos piedosos,
Os olhos, porque as mãos lhe estava atando
Hum dos duros ministros rigorosos:
E despois nos meninos attentando,
Que tão queridos tinha, et tão mimosos,
Cuja orfandade como mai temia,
Para o avò cruel assi dizia:

Se jà nas brutas feras, cuja mente
Natura fez cruel de nascimento,
E nas aves agrestes, que sòmente
Nas rapinas aerias tem o intento,
Com pequenas crianças vio a gente,
Terem tão piedoso sentimento,
Como co a mãi de Nino jà mostràram,
E co'os irmãos que Roma edificàram:

O, tu, que tens de humano o gesto, e o peito,
(Se de humano he matar huma donzella
Fraca, e sem força, sò por ter sugeito
O coracão à quem soube vencella)

Par des soldats indignement traînée,
Aux pieds d'Alphonse Inez attend son sort.
Le roi la plaint, et diffère sa mort :
Mais par le peuple elle était condamnée.
Les fils d'Inez, désolés et tremblans,
Sur son péril témoignaient leurs alarmes ;
C'était pour eux qu'elle versait des larmes,
Non pour ses jours moins chers que ses enfans.

Leur désespoir, leurs prières plaintives,
Ont des bourreaux suspendu les fureurs.
Inez au ciel lève ses yeux en pleurs,
Ses yeux... les fers tenaient ses mains captives.
Elle regarde, en poussant des sanglots,
Ces orphelins dont le sort l'épouvante :
Et, d'une voix affaiblie et tremblante,
A leur aïeul elle adresse ces mots :

Si l'on a vu plus d'un monstre sauvage
Près d'un enfant oublier ses fureurs ;
Si l'on a vu ces oiseaux ravisseur
Qui sont toujours altérés de carnage
Aimer, nourrir la mère de Ninus,
Comme l'on dit qu'une louve attendrie
Avec son lait soutint la faible vie
Des deux jumeaux Romulus et Rémus :

Vous, qui d'un homme avez la ressemblance
(Si l'on est tel quand on prive du jour,
Pour n'avoir pu résister à l'amour,
Un être faible et qu'on voit sans défense),

A estas criancinhas tem respeito,
Pois o não tens à morte escura della;
Mova-te a piedade sua, e minha,
Pois te não move a culpa que não tinha.

E se, vencendo a maura resistencia,
A morte sabes dar com fogo e ferro;
Sabe tambem dar vida clemencia
A quem para perdella não fez erro:
Mas se to assi merece esta innocencia,
Poemme em perpetuo e misero desterro,
Na Scythia fria, ou la na Libya ardente,
Onde em lagrimas viva eternamente:

Poemme onde se use toda a feridade,
Entre leoens e tigres; e verei
Se nelles achar posso a piedade,
Que entre peitos humanos não achei:
Alli co'o amor intrinseco, e vontade,
Naquelle por quem mouro, criarei
Estas reliquias suas que aqui viste,
Que refrigerio sejam da mãi triste.

Queria perdoar-lhe o rei benino,
Movido das palavras que o magoam;
Mas o pertinaz povo, e seu destino,
(Que desta sorte o quiz) lhe não perdoam.
Arrancam das espadas de aço fino,
Os que por bom tal feito alli pregoam;
Contra huma dama, ó peitos carniceiros;
Ferozes vos mostrais, e cavalleiros!

Oserez-vous montrer tant de rigueur
A ces enfans qui demandent ma vie?
Regardez-moi, je suis assez punie
D'avoir su plaire au maître de mon cœur.

Vous qui savez d'une main triomphante,
Avec ce glaive à qui tout est soumis,
Exterminer un peuple d'ennemis,
Sachez aussi sauver une innocente.
Si de don Pèdre il faut me séparer,
Exilez-moi dans la froide Scythie,
Dans les déserts brûlans de la Libye,
Partout, hélas! où je pourrai pleurer.

Dans les rochers, loin des lieux où nous sommes,
Chez les lions, capables d'amitié,
Je trouverai sans doute la pitié
Que je n'ai pu trouver parmi les hommes.
De mes amours ces fruits tristes et doux
Rempliront seuls mon âme désolée;
Et de mes maux je serai consolée,
En leur voyant les traits de mon époux.

A ce discours de la tendre victime,
Alphonse ému sent palpiter son cœur;
Mais les destins et le peuple en fureur
Ont résolu de consommer le crime.
Les grands, auteurs de ces affreux complots,
Le fer en main, volent sans plus attendre. . . .
Ciel! arrêtez! vous, nés pour la défendre,
Vous, chevaliers, vous êtes ses bourreaux!

Qual contra a linda moça Policena,
Consolação extrema da mãi velha,
Porque a sombra de Achilles a condena,
Co'o ferro o duro Pyrrho se aparelha:
Mas ella os olhos, com que o ar serena,
(Bem como paciente e mansa ovelha)
Na misera mãi postos, que endoudece,
Ao duro sacrificio se offerece.

Taes contra Ignez os brutos matadores,
No collo de alabastro, que sostinha
As obras com que amor matou de amores
A' quelle que depois a fez rainha,
As espadas banhando, e as brancas flores
Que ella dos olhos seus regadas tinha,
Se encarniçavam fervidos e irosos,
No futuro castigo não cuidosos.

Bem puderas, ò sol, da vista destes,
Teus raios apartar aquelle dia,
Como da seva mesa de Thyestes,
Quando os filhos por mão de Atreo comia!
Vós, ò concavos valles, que pudestes
A voz extrema ouvir da boca fria,
O nome do seu Pedro, que lhe ouvistes,
Por muito grande espaço repetistes.

Assi como a bonina, que cortada
Antes do tempo foi, candida e bella,
Sendo das mãos lascivas mal tratada,
Da menina, que a trouxe na capella,

Ainsi Pyrrhus, sur la rive troyenne,
Voulant ravir à la mère d'Hector
Le seul enfant qui lui restait encor,
Des bras d'Hécube arracha Polyxène.
Comme un agneau destiné pour l'autel,
Elle suivit le héros sanguinaire,
Et, ne songeant qu'aux douleurs de sa mère,
Sans murmurer reçut le coup mortel.

Telle est Inez; le glaive l'a frappée :
Ce sein d'albâtre, où le dieu de l'amour
Plaça son trône et fixa son séjour,
Est déchiré par la tranchante épée;
Ses yeux si doux se ferment pour jamais.
Les assassins, consommant leur ouvrage,
Ne pensent pas, dans leur aveugle rage,
Que Pèdre un jour punira leurs forfaits.

Et toi, soleil, que le coupable Atrée
Fit reculer loin d'un affreux festin,
Ah! tu devais reprendre ce chemin,
Le jour qu'Inez à la mort fut livrée.
Et vous, échos du paisible vallon,
A qui sa voix en mourant dit encore
Le nom chéri de l'amant qu'elle adore,
En longs accens répétez ce doux nom.

Comme la fleur qui, trop tôt moissonnée,
De la beauté pare un moment le sein,
Fraîche et brillante aux rayons du matin,
Et vers le soir languissante et fanée :

O chéiro traz perdido e a cor murchada :
Tal está morta a pallida donzella ;
Seccas do rosto as rosas, e perdida
A branca e viva cor, co' a doce vida.

As filhas do Mondego a morte escura
Longo tempo chorando memoràram ;
E, por memoria eterna, em fonte pura
As lagrimas choradas transformàram :
O nome lhe pozeram, que inda dura,
Dos amores de Ignez, que alli passàram :
Vede, que fresca fonte rega as flores,
Que lagrimas são agua, e o nome amores.

De même Inez ; à peine en ses beaux ans,
A descendu dans la nuit éternelle ;
Sur son visage une pâleur mortelle
A remplacé les roses du printemps.

Le Mondégo, dans sa course lointaine,
N'entend partout que de tristes regrets ;
Tout est en deuil : des nymphes des forêts
Les pleurs bientôt se changent en fontaine.
Ce monument dure jusqu'à ce jour,
Dans tous les temps mille fleurs l'environnent,
Et ce beau lieu que des myrtes couronnent,
S'appelle encor la fontaine d'amour.

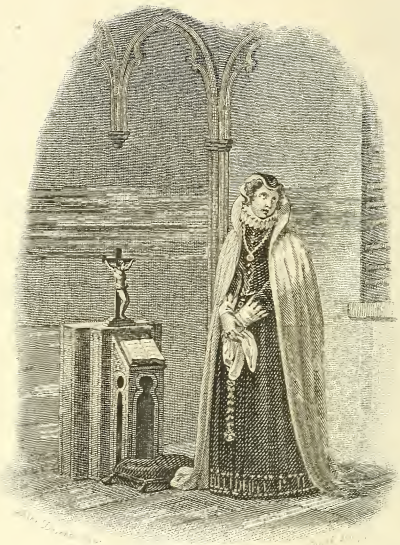
Inez, chargée de fers, sous le glaive des bourreaux, et s'efforçant d'émouvoir la pitié de son juge, ne devrait peut-être pas commencer son touchant discours en rappelant l'histoire de Sémiramis nourrie par des oiseaux de proie (que presque tout le monde ignore), et celle de Romulus et Rémus allaités par une louve : mais on s'est attaché dans tout ce morceau à être de la plus scrupuleuse fidélité ; et cette attention, qui ne peut être sentie que par ceux qui savent le portugais, les rendra peut-être plus indulgens sur les défauts de cette traduction, surtout s'ils veulent considérer qu'à la difficulté extrême de traduire en vers l'inimitable Camoëns s'est jointe celle de le rendre octave par octave, et presque vers par vers.

LAMENTATION OF QUEEN MARY.

I sigh and lament me in vain,
These walls can but echo my moan:
Alas! it increases my pain,
When I think of the days that are gone.
Thro' the grate of my prison I see
The birds as they wanton in air:
My heart how it pants to be free,
My looks they are wild with despair.

Above tho' oppressed by my fate,
I burn with contempt for my foes:
Tho' fortune has alter'd my state,
She ne' er can subdue me to those.
False woman, in ages to come
Thy malice detested shall be;
And when we are cold in the tomb,
Some heart still will sorrow for me.

Ye, roofs where cold damps and dismay
With silence and solitude dwell,
How comfortless passes the day!
How sad tolls the evening bell!
The owls from the battlements cry,
Hollow winds seem to murmur around:
O Mary, prepare thee to die.
My blood it runs cold at the sound.



Melanges P. 103.

COMPLAINTE DE LA REINE MARIE.

En vain de ma douleur affreuse
Ces murs sont les tristes échos :
En songeant que je fus heureuse,
Je ne fais qu'accroître mes maux.
A travers ces grilles terribles
Je vois les oiseaux dans les airs ;
Ils chantent leurs amours paisibles,
Et moi je pleure dans les fers.

Quel que soit le sort qui m'accable,
Mon cœur saura le soutenir.
Infortunée, et non coupable,
Je prends pour juge l'avenir.
Perfide et barbare ennemie,
On détestera tes fureurs,
Et sur la tombe de Marie
La pitié versera des pleurs.

Voutes sombres, séjour d'alarmes,
Lieux au silence destinés,
Ah ! qu'un jour passé dans les larmes
Est long pour les infortunés !
Les vents sifflent, le hibou crie,
J'entends une cloche gémir ;
Tout dit à la triste Marie :
Ton heure sonne, il faut mourir.

A L'IMAGINATION.

IMITÉ DE L'ANGLAIS.

O toi qui, souvent insensée,
Fais chérir jusqu'à tes erreurs,
Toi dont la robe nuancée
Brille de toutes les couleurs;

Fille charmante du génie,
Divine mère des désirs,
De l'espoir qui soutient la vie,
Des chagrins mêlés de plaisirs;

Soit que, de la mélancolie
Empruntant les pensifs attraits,
Tu livres mon âme attendrie
Aux souvenirs, aux doux regrets;

Soit que, rallumant sous la cendre
Un feu qui s'éteint chaque jour,
Tu ranimes mon cœur trop tendre
En lui parlant encor d'amour;

Ne me quitte point dans mes songes,
Sois-ma seule divinité,
Préserve-moi, par tes mensonges,
De la cruelle vérité.

A UN LIS.

TRADUIT DE L'ANGLAIS.

O LIS, combien j'aime ta fleur!
Simple et modeste avec noblesse,
Elle convient à la jeunesse,
Elle couronne la pudeur.

QUAND le zéphyr vient avec l'ombre
Ranimer l'arbrisseau mourant,
Je vois ton calice odorant
Se fermer devant la nuit sombre.

JUSQU'AU matin n'osant s'ouvrir,
Ta chaste fleur ainsi resserre
Les larmes, les sucs de la terre,
Qui doucement vont te nourrir.

DÈS que l'orient se colore,
Brillant de leurs attraits nouveaux,
Tes boutons plus frais et plus beaux
S'épanouissent à l'aurore.

COMME toi, baigné dans les pleurs,
La nuit je languis solitaire;
Mais, hélas! jamais la lumière
Ne vient suspendre mes douleurs.

XIMENA Y EL CID.

ROMANCE.

La noble Ximena Gomes,
Hija del conde Loçano,
Con el Cid marido suyo
Sobre mesa estava hablando.
Triste, quexosa, y corrida,
En ver que el Cid aya dado
En despresciar su compana,
Por preciar se de soldado...
Y con este sentimiento,
Tiernamente suspirando,
Con lagrimas amorosas,
Assi le dixo llorando:

Desdichada la dama cortesana,
Que casa la mejor que casar puede!
Y dichosa en extremo la aldeana,
Pues no ai quien de su bien la desherede;
Pues, si amanece sola a la manana,
No ai successo a la tarde que la vede
De anochecer al lado de su cuyo,
Segura del ausencia y dana suyo.

CHIMÈNE ET LE CID. (1)

ROMANCE.

Le Cid, après son hyménée,
Pour les combats veut repartir;
Sa Chimène en est consternée,
Mais n'ose pas le retenir.
Elle garde un profond silence,
Fixe sur lui des yeux en pleurs;
Et tout à coup sa voix commence
Ce chant d'amour et de douleurs :

Ah! qu'une chaîne glorieuse
Nous prépare de cruels maux,
La villageoise est plus heureuse,
Son époux n'est point un héros :
Si, pour aller au labourage,
Cet époux la quitte au matin,
Au moins le soir, après l'ouvrage,
Il revient dormir dans son sein.

(1) Cette romance est très ancienne, et se chante en Espagne depuis plusieurs siècles. Dans l'original, les premier et dernier couplets ne sont pas rimés ni mesurés comme les autres. Ces deux couplets sont traduits librement, mais tout ce que dit Chimène est à peu près littéral.

No la despiertan sueños de pelea,
Sino el sediento hijuelo por el pecho,
Con darsele y brincarle se recrea,
Dexandole dormido y satisfecho:
Piensa que todo el mundo esta en su aldea;
Y debaxo un pajizo y pobre techo,
De dorados palacios no se cura,
Que no consiste en oro la ventura.

Viene el disanto, muda se camisa,
Y la saya de boda alegremente,
Corales y patena, por divisa
De gozo y libertad que el alma siente.
Va se al solaz, y en el con gozo, y risa;
A la venina encuentra o al pariente,
De cuyas rudas platicas se goza:
Y en anos de vejez la juzgan moça.

No quiso el Cid que Ximena
Se le aquexe y duela tanto;
Y en la cruz de su Tizona,
Espada que ciñe al lado,
Le jura de no bolver
Mas al fronterizo campo,
Y vivir gozando d'ella
Y de su noble condado.

PAISIBLEMENT elle sommeille
Sans voir en songe des combats;
Si quelque chose la réveille,
C'est l'enfant qu'elle a dans ses bras.
Elle lui donne sa mamelle,
Le baise et l'endort doucement;
L'univers se borne pour elle
A son époux, à son enfant.

CHAQUE dimanche elle s'habille
Et prend ses beaux ajustemens :
Douce gaîté dans ses yeux brille,
Et lui donne l'air de quinze ans.
Vers l'église elle s'achemine,
Pressant son fils contre son cœur;
Elle rencontre sa voisine,
Et lui parle de son bonheur.

SUR le pommeau de son épée
Le Cid appuyé tristement,
De ces accens l'âme frappée,
Répond à Chimène en pleurant :
Va, rassure-toi, ma Chimène;
Nos deux cœurs ont même désir;
Peu d'instans finiront ta peine,
Je vais voir, vaincre, et revenir.

MUSETTE

IMITÉE DE MONTE-MAYOR.

L'autre jour, sous l'ombrage,
Un jeune et beau pasteur
Racontait ainsi sa douleur
A l'écho plaintif du bocage :
(1) Bonheur d'être aimé tendrement,
Que de chagrin marche a ta suite !
Pourquoi viens-tu si lentement,
Et t'en retournes-tu si vite ?

Ma bergère m'oublie ;
Amour, fais-moi mourir :
Quand on cesse de nous chérir,
Quel cruel fardeau que la vie !
Bonheur d'être aimé tendrement,
Que de chagrin marche à ta suite !
Pourquoi viens-tu si lentement,
Et t'en retournes-tu si vite ?

---

(1) Contentamientos de amor,
Que tan cansados llegays,
Si venis, paraque os vays ?
Monte-Mayor, Diana, lib. II.

TRADUCTION

DE L'ODE XXXIII D'ANACRÉON.

Quand le printemps se renouvelle,
Je te vois, aimable hirondelle,
Au nid qu'avec art tu bâtis
Revenir faire tes petits,
Et t'en retourner quand il gèle.
Dans mon cœur l'amour, en tout temps,
Établit son nid, sa demeure;
Ses petits naissent à toute heure,
Et l'heure d'après ils sont grands.
L'un n'a point de duvet encore,
Déjà son frère est près d'éclore,
Celui-ci demande à couver,
Celui-là sort de la coquille,
Ses aînés viennent l'élever,
Les plus forts ont déjà famille;
Tous ont besoin d'être nourris:
Pour peu que je les fasse attendre,
Ce sont des pleurs, ce sont des cris....
Je ne sais plus auquel entendre.

PIÈCES FUGITIVES.

A L'ÊTRE SUPRÊME

ET

A LA NATURE.

Qui déploya des cieux la tenture étoilée?
Aux astres éclatans dont leur voûte est peuplée
Qui donne la vie et la loi?
Qui suspendit la terre à la chaîne des mondes?
Qui resserra la mer dans ses digues profondes?
Ame de l'univers, c'est toi.

L'ombrage renaissant, la moisson nourricière,
La fraîcheur du ruisseau, la paix de la chaumière,
Et le faste de la cité,
Étalent tour à tour ta splendeur bienfaisante.
L'auteur de la nature en tous lieux se présente,
Il occupe l'immensité.

Trop long-temps des mortels les aveugles hommages
De leurs vices grossiers ont chargé tes images.
Grand Dieu! pourquoi le souffres-tu?
L'erreur te méconnaît, l'imposture t'insulte.
L'homme que tu créas te doit sans doute un culte;
Et ce culte, c'est la vertu.

VERS SUR ANET.

Vallon délicieux, asile du repos,
Bocages toujours verts, où l'onde la plus pure
Roule paisiblement ses flots,
Et vient mêler son doux murmure
Aux tendres concerts des oiseaux,
Que mon cœur est ému de vos beautés champêtres!
J'aime à me rappeler, sous ces rians berceaux,
Qu'en tout temps Anet eut pour maîtres
Ou des belles ou des héros.
Henri bâtit ses murs (1), monumens de tendresse;
Il y grava partout le nom de sa maîtresse :
Chaque pierre offre encor des croissans, des carquois,
Et nous dit que Diane ici donna des lois.
Vendôme (2), couronné des mains de la victoire,
Sous ces antiques peupliers
A long-temps reposé sa gloire,
Et lorsque de Philippe il guidait les guerriers,
Qu'il faisait fuir l'Anglais et soumettait l'Ibère,
Accablé sous le poids des grandeurs, des lauriers,

(1) On sait que Henri II bâtit Anet pour Diane de Poitiers : leurs chiffres sont partout dans le château.

(2) Le grand Vendôme a possédé et embelli Anet. Ce fut d'Anet qu'il partit pour aller mettre Philippe V sur le trône d'Espagne.

Vendôme, seul soutien d'une cour étrangère,
A regretté d'Anet le vallon solitaire.
Du Maine vint après (1); Du Maine, nom fameux,
Qui rappelle les arts, l'esprit, la politesse :
Sur les gazons d'Anet, théâtre de leurs jeux,
Des immortelles sœurs la troupe enchanteresse
Suivit et chanta sa princesse.
Enfin de ces beaux lieux Penthièvre est possesseur.
Avec lui la bonté, la douce bienfaisance
Dans le palais d'Anet habitent en silence :
Les vains plaisirs ont fui, mais non pas le bonheur.
Bourbon n'invite pas les folâtres bergères
A s'assembler sous les ormeaux;
Il ne se mêle point à leurs danses légères;
Mais il leur donne des troupeaux.
Que ton orgueil, Anet, sur ces titres se fonde :
D'avoir changé de maître, eh quoi! te plaindrais-tu?
Toi seul tu possédas tous les biens de ce monde,
Amour, gloire, esprit, et vertu.

---

(1) Madame la duchesse du Maine, si célèbre par son esprit et par son goût pour les lettres, tenait sa cour à Sceaux et à Anet.

AU PRINCE
HENRI DE PRUSSE

Visitant, avec MONSEIGNEUR LE DUC DE PENTHIÈVRE, la pyramide élevée par ce prince à Ivri, à l'endroit du champ de bataille où s'assit Henri IV après sa victoire.

Une jeune paysanne donna ces vers au héros prussien, en lui présentant une branche de laurier.

Ici se reposa des rois le plus aimable,
Le héros des Bourbons, l'idole des Français,
Comme César et vous aux combats redoutable,
Comme vous seul sensible et tendre dans la paix.
On doit aimer ceux qu'on imite.
A la place où s'assit cet illustre guerrier
Daignez enfoncer ce laurier :
Planté de votre main, il y croîtra plus vite,
O campagne d'Ivri, de ce nouvel honneur
Ne perdez jamais la mémoire ;
Un si beau jour vaut bien celui de la victoire.
Henri, de ses sujets le père et le vainqueur,
Reparaît à nos yeux sous une double image :
BOURBON, né de son sang, a ses vertus, son cœur;
Et d'OELS (1) a son nom et sa gloire en partage.

(1) M. le prince Henri avait pris le nom de COMTE D'OELS.

VERS

Gravés sur un rocher, à l'endroit du jardin d'Étupes où madame la duchesse de Wirtemberg, mère de madame la grande duchesse de Russie, a rassemblé tous ses enfans.

Ici la plus heureuse et la plus tendre mère
Réunit onze enfans, idoles de son cœur,
Et voulut consacrer cette époque si chère
De son amour, de son bonheur.
Passant, repose-toi sous cet épais feuillage;
Et si tu chéris tes enfans,
Respire ici quelques instans,
Tu les aimeras davantage.

AUTRES

SUR LE MÊME SUJET.

Ici, dans la même journée,
Onze enfans, fruit chéri du plus tendre hyménée,
Dispersés par l'amour sur des trônes divers,
Vinrent tous, au sein de leurs modèles,
Reprendre des vertus nouvelles
Pour le bonheur de l'univers.

EXPLICATION

D'UNE MÉDAILLE GRECQUE.

Quand la belle Vénus sortant du sein des mers,
Promena ses regards sur la plaine profonde,
Elle se crut d'abord seule avec l'univers :
Mais près d'elle aussitôt l'Amour naquit de l'onde.
Vénus lui fit un signe, il embrassa Vénus ;
Et, se reconnaissant sans s'être jamais vus,
Tous deux sur un dauphin voguèrent vers la plage.
Voyez-les s'approcher ensemble du rivage :
L'Amour impatient s'échappe de ses bras,
Et lance plusieurs traits, en criant : terre ! terre !
Que faites-vous ? lui dit sa mère.
Maman, lui répond-il, j'entre dans mes États.

RÉPONSE

A des vers de M. DIDOT, *fils aîné, sur* GALATÉE.

DIDOT, je sais pourquoi vous chérissez ma fille,
C'est que les mœurs de mes bergers
Sont les mœurs de votre famille.
Mais je devais trembler en songeant aux dangers
Qu'allait courir ma Galatée :
Heureusement votre nom l'a dotée.
Si le sien peut aller à la postérité,
Ce sera par vos soins et par votre suffrage.
Je compte plus, pour l'immortalité,
Sur DIDOT que sur mon ouvrage.

(1) Ces vers se trouvent à la page 88 d'un ouvrage intitulé, ESSAI DE FABLES NOUVELLES, dédiées au Roi, suivies de POÉSIES DIVERSES, et d'une ÉPITRE SUR LES PROGRÈS DE L'IMPRIMERIE, par Didot, fils aîné. Paris, 1786, *in*-12.

RÉPONSE

DE GALATÉE A DES VERS DE M. DE FONTANES.

Le curé de notre village
Nous répète souvent qu'une bergère sage
Ne doit point écouter les propos enchanteurs
De ces beaux messieurs de la ville.
Ce langage leur est facile,
Dit-il; gardez-vous bien de tous ces séducteurs:
Le doux parler, l'esprit les manières gentilles,
Ils ont tout ce qu'il faut pour attraper les filles.
Notre curé dit vrai, vous me le prouvez bien.
Vos vers seront toujours gravés dans ma mémoire :
Mais jamais je ne croirai rien
De ce qu'ils disent à ma gloire.
J'aimerais à vous voir habitant de nos bois;
Mais je craindrais que ma musette
Ne pût accompagner votre brillante voix.
Mon père dit que la trompette
Célèbre dans vos mains les héros et les rois.
Et que votre muse savante,
Expliquant en beaux vers d'utiles vérités,
Embellit la raison, et, toujours triomphante,
Prouve que tout est bien (1), du moins quand vous chantez.

(1) Tout le monde connaît la traduction que M. de Fontanes a faite, en beaux vers français, de l'ESSAI SUR L'HOMME, de Pope, *in*-12.

En myrtes seulement notre vallon fertile
Produit peu de lauriers; vous devez vivre ailleurs.
Nous vous applaudirons, de notre obscur asile;
Et, quand nous irons à la ville,
Je vous apporterai des couronnes de fleurs.

AU MÊME.

Vous me louez, et je vous loue;
Un pareil commerce est fort doux;
Mais les méchans et les jaloux
Pourraient fort bien, je vous l'avoue,
Tant soit peu se moquer de nous.
Critiquez-moi plutôt, de peur que l'on ne pense
Que j'aime par reconnaissance
Le talent dont le ciel a voulu vous douer.
J'aime mieux renoncer, d'une âme généreuse,
A votre louange flatteuse,
Qu'au doux plaisir de vous louer.

A MADAME DE....

En lui envoyant un exemplaire de NUMA.

J'AI voulu dans ce faible ouvrage,
Présenter la vertu sous les traits les plus doux :
J'aurais dû peindre votre image,
Et je sens qu'Anaïs est encor loin de vous.
Aussi modeste et plus habile,
Mieux qu'elle vous savez régler tous nos désirs :
Ce qui coûte à son cœur pour le vôtre est facile ;
Et ses devoirs sont vos plaisirs.

A MADAME GONTHIER,

Après lui avoir vu jouer LA MÈRE CONFIDENTE.

QUE j'aime à t'écouter, quand d'un accent si tendre
Tu dis que la vertu fait seule le bonheur !
Ton secret pour te faire entendre,
C'est de laisser parler ton cœur.
Mais, en blâmant l'amour, ta voix trop séduisante
Vers l'amour, malgré moi, m'entraîne à chaque instant ;
Et depuis que j'ai vu LA MÈRE CONFIDENTE,
J'ai grand besoin d'un confident.

RÉPONSE

A une lettre anonyme d'une demoiselle de 18 ans.

Vous daignez lire mes romans,
Vous désirez de me connaître;
Mais à vos yeux de dix-huit ans
Je risquerais trop à paraître.

Moins fortuné que mes héros,
Je n'en aurais que la constance;
Et je souffrirais tous leurs maux,
Sans espérer leur récompense.

En m'écrivant, du nom d'ami
Votre aimable bonté m'honore;
En vous lisant, j'ai pressenti
Qu'il me faudrait un titre encore.

Pour punir ma témérité,
Vous fuiriez l'auteur et l'ouvrage;
Mes vers perdraient votre suffrage,
Mon cœur perdrait sa liberté.

POUR LE PORTRAIT DE CARLIN.

Il jouit du rare avantage
De conserver toujours ses amis, ses talens :
Son hiver reproduit les fleurs de son printemps;
Il est ce qu'il était : les Grâces n'ont point d'âge.

ÉPITAPHE

DE MA BONNE CHIENNE.

Ci gît Diane. O vous que le sort a fait naître
Pour aimer et servir, prenez ses sentimens.
Fidèle à ses devoirs jusqu'aux derniers momens,
Elle est morte à la chasse en regardant son maître.

LE PONT DE LA VEUVE. [1]

ROMANCE.

De la mère la plus tendre
Je vais chanter les malheurs :
Bons fils, venez sur sa cendre
Répandre avec moi des pleurs ;
Vous qui, toujours en alarmes,
Vivez pour vos seuls enfans,
Bonnes mères, que vos larmes
Se mêlent à mes accens.

(1) Le sujet de cette romance est un fait arrivé dans le royaume de Valence. A trois quarts de lieue de S. Philippe, sur la route de Valence à Alicante, on passe le Pont de la Veuve, et tous les habitans du pays savent l'anecdote qui l'a fait bâtir.

Au royaume de Valence
Une veuve avait un fils ;
Amour, bonheur, espérance,
Sur lui s'étaient réunis.
Jeune, riche, aimable et belle,
A l'hymen se refusant,
Peut-on aimer, disait-elle,
Un autre que son enfant?

Un beau tournois dans Valence
Attirait maint chevalier ;
L'enfant meurt d'impatience
D'y montrer son beau coursier.
Sa mère y consent, et pleure,
Et lui dit en l'embrassant :
Si tu ne veux que je meure,
Ne sois pas trois jours absent.

L'enfant part avec sa suite :
Bientôt il trouve un torrent ;
Son coursier l'y précipite,
Les flots emportent l'enfant.
Pour le ramener à terre
Efforts et secours sont vains.
Ah ! trop malheureuse mère,
C'est toi surtout que je plains !

Un saint pasteur va chez elle
Pour l'instruire de son sort ;
A cette âme maternelle
Il donne le coup de mort.

Elle demeure accablée
Par l'excès de ses douleurs;
Sa vue est fixe et troublée,
Et ses yeux n'ont point de pleurs.

Sans proférer une plainte,
Renfermant tout dans son cœur,
Enfin d'une voix éteinte
Elle dit au saint pasteur :
J'irai bientôt, je l'espère,
Près de ces funestes eaux;
Vous m'y conduirez, mon père,
J'y trouverai le repos.

La, que ma fortune entière
D'un pont devienne le prix,
A l'endroit de la rivière
Où j'ai perdu mon cher fils :
Et qu'au moins dans ma misère
Ce pont trop tard élevé
Préserve toute autre mère
Du malheur que j'éprouvai.

Je veux qu'on porte ma bière
Parmi ces tristes roseaux,
Qu'on la couvre d'une pierre
Où l'on gravera ces mots :
« Dans cette demeure affreuse
« De mon corps sont les débris;
« Mais mon âme, plus heureuse,
« Mon âme est avec mon fils. »

Elle dit, et tombe morte.
On suivit sa volonté :
Près du torrent on la porte ;
Un pont s'élève à côté.
Ce pont, non loin de Valence,
Se fait encore admirer :
On le traverse en silence,
Et jamais sans y pleurer.

LE NOVICE DE LA TRAPPE.

ROMANCE.

Lainval aimait Arsène,
Et ne put l'obtenir.
Traînant partout sa chaîne,
Il cherchait à mourir.
A la Trappe il espère
Terminer son ennui :
Il entre au monastère ;
L'amour entre avec lui.

En lui donnant la haire,
Qu'il reçoit à genoux,
L'abbé lui dit : Mon frère,
Quel nom porterez-vous ?
Ah ! qu'on m'appelle Arsène,
Ce nom qui fit mon sort,
En redoublant ma peine,
Avancera ma mort.

Frère Arsène est novice,
Et sert d'exemple à tous;
Discipline et cilice
Lui paraissent trop doux.
Pour éteindre sa flamme,
Il fait de vains efforts :
On ne guérit point l'âme
En déchirant le corps.

Il s'écoule une année
Sans qu'il soit plus heureux.
Enfin vient la journée
De prononcer ses vœux :
Il hésite, il chancelle,
Sentant bien qu'à jamais
Son cœur sera fidèle
Aux premiers qu'il a faits.

Le désespoir l'emporte;
Mais, dans l'instant fatal,
Un homme est à la porte
Qui demande Lainval.
On le refuse. Il crie :
Lainval, mon doux ami,
Ton amante chérie
Vient t'arracher d'ici.

Au fond du monastère
Cette voix retentit;
Du pied du sanctuaire
Le frère l'entendit.

Il court, hors de lui-même,
A des accens si doux;
Il voit l'objet qu'il aime,
Et tombe à ses genoux.

Son amante adorée
Lui présente la main;
Le ciel l'a délivrée
D'un tuteur inhumain.
Ce couple qui s'adore
Fuit loin de ce séjour :
Tous deux pleurent encore,
Mais des larmes d'amour.

COUPLETS

A madame la duchesse d'Orléans et à monseigneur le prince Henri de Prusse, assistant ensemble à un spectacle de société.

Sur l'air du vaudeville de la Rosière.

Que de ce beau jour à jamais
La mémoire soit honorée!
Il offre à nos yeux satisfaits
Le dieu Mars assis près d'Astrée.
Couronnons-les des mêmes fleurs,
La gloire et la vertu sont sœurs.

L'un fait admirer ses exploits,
Et rien ne résiste à ses armes;
L'autre nous fait chérir ses lois,
Et rien ne résiste à ses charmes.
Couronnons-les des mêmes fleurs,
La gloire et la vertu sont sœurs.

L'esprit de l'un sait tout charmer,
Au Parnasse il vaincrait encore;
Le cœur de l'autre sait aimer,
C'est son secret pour qu'on l'adore.
Couronnons-les des mêmes fleurs,
La gloire et la vertu sont sœurs.

Leur front modeste s'est baissé
Quand on a joint leurs noms ensemble;
L'un se croit par l'autre effacé,
Dès qu'un même lieu les rassemble.
Couronnons-les des mêmes fleurs,
La gloire et la vertu sont sœurs.

A MADAME L. M. D M.

Couplets chantés par ses enfans le jour de S. Louis, sa fête.

Sur l'air : *Triste raison, etc.*

Votre patron, bien moins tendre qu'austère,
Gagna le ciel en quittant ses parens ;
Ah ! puissiez-vous ne trouver au contraire
Le paradis qu'au sein de vos enfans !

Si vous l'aviez suivi dans son voyage,
Quand de l'Égypte il courait les déserts,
Loin d'y trouver comme lui l'esclavage,
Les Sarrasins auraient brigué vos fers.

A son retour, par de belles sentences,
Du peuple franc il respecta les droits ;
L'esprit à peine entend ses ordonnances,
Le cœur suffit pour comprendre vos lois.

HYMNE A L'AMITIÉ.

Fille du ciel, source sacrée
Des plaisirs les plus doux, des devoirs les plus saints,
C'est aux premiers malheurs qu'ont soufferts les humains
Que tu volas vers eux de la voûte éthérée.
Consumé de douleurs, accablé de travaux,
L'homme allait accuser la céleste sagesse :
Tu vins secourir sa faiblesse,
Ses biens surpassèrent ses maux.

L'orphelin qui pleure sa mère,
Le jeune époux qui voit à peine en ses beaux jours,
Mourir le chaste objet de ses pures amours,
Auprès de ce cercueil va finir sa carrière.
Il lui reste un ami : cet ami dans son cœur
Fait lentement couler un baume salutaire;
Il vient partager sa misère,
Il en est le consolateur.

Le mortel à qui la fortune
Vendit si chèrement ses trompeuses faveurs,
Solitaire au milieu de ses nombreux flatteurs,
Prodigue ses trésors à leur foule importune.
Il cherche l'amitié : c'est vers son doux lien
Qu'il tourne ses désirs, et non son espérance;
Il en achète l'apparence;
Pour lui ton nom seul est un bien.

Au sein même de la victoire,
Tu charmes le guerrier, qui, dans le champ de Mars
D'un peuple de héros guidant les étendards,
Cueille à la liberté les palmes de la gloire.
Par ses frères vainqueurs lorsqu'il se sent presser,
Des larmes qu'il répand son courage s'honore;
Mais ses pleurs sont plus doux encore
Quand son ami vient l'embrasser.

Le sage dans la solitude,
Libre des passions, dégagé de tout soin,
S'applaudit de sentir l'impérieux besoin
De mêler tes plaisirs aux douceurs de l'étude.

Par toi contre la mort ses sens plus affermis
Des horreurs du trépas soutiennent mieux la vue ;
Socrate buvant la ciguë
Sourit à ses jeunes amis.

Le saint amour de la patrie
Par tes divines lois est encore épuré.
Contemplez des amis le bataillon sacré
De l'oppresseur des Grecs affrontant la furie ;
Accablés, non vaincus, après un long effort,
Ils meurent.... Voyez-les couchés sur la poussière :
Chacun tient la main de son frère,
Aucun d'eux n'a senti la mort.

Ainsi ta douce et vive flamme
Ajoute à la sagesse, augmente la valeur,
L'innocence et la paix, la force et le bonheur
Accourent à ta voix s'emparer de notre âme.
Relevant les humains par le vice abattus,
Jusqu'au plus haut du ciel avec eux tu t'élances ;
Tes devoirs sont des récompenses,
Et tes plaisirs sont des vertus.

LETTRE A M. L. C. D. S. E.

Du château d'Anet, le 3 mai 1779

Je suis chargé, mon cher pasteur, au nom de tous les habitans d'Anet, de vous adresser des plaintes sur votre départ précipité. Nous sommes tous fâchés contre vous. Le peu de jours que vous avez passés ici va rendre moins agréables ceux que nous devons y passer encore; et à présent que vous n'y êtes plus, nous aimerions mieux que vous n'y fussiez pas venu : car le plaisir ressemble à ce livre de l'Apocalypse qui était si doux dans la bouche, et si amer quand il était mangé.

Depuis votre départ, les bergers de nos bois
Aux sons du chalumeau n'accordent plus leur voix;
On n'entend plus chanter la tendre Philomèle;
Le printemps est fini; déjà la fleur nouvelle,
Qui de l'amant de Flore annonçait le retour,
Se fane et va mourir sans avoir vu le jour.

Si j'osais vous parler de notre prince, je vous dirais qu'il n'est pas le moins chagrin de votre absence; et cela seul vous rend inexcusable.

Quoi! vous quittez sans murmure
D'Anet le charmant séjour,

Ce vallon où la nature
Epuisa ses trésors pour contenter l'amour!
Vous fuyez sans regret un prince qui vous aime,
Qui sait fixer ici le volage bonheur,
Et veut déposer sa grandeur
Pour être chéri pour lui-même;
Qui se plaît à marquer chaque jour d'un bienfait;
Et dont l'esprit toujours aimable
Egaie avec douceur les propos de la table,
Et sait parler de tout, hors du bien qu'il a fait.

Heureusement pour vous, mon cher pasteur, nous savons votre secret; et, quoique nous y perdions, il faut vous en aimer davantage :

La voix des malheureux vous appelle à Paris :
Vous y courez leur tendre une main secourable;
Et, quittant pour eux vos amis,
Vous aimez encor mieux être utile qu'aimable.

Je finis ma lettre, car je l'avais commencée avec le projet de vous faire des reproches, et je ne sais comment il arrive que je ne puis vous parler que de mon respectueux et très tendre attachement.

LÉOCADIE,

Anecdote Espagnole imitée de CERVANTES.

Une nuit d'été, par un beau clair de lune, vers les onze heures à peu près, un pauvre vieux gentilhomme revenait de se promener hors de la ville de Tolède avec sa femme, dont il tenait le bras, sa fille âgée de seize ans, et une servante qui composait tout son domestique. Ce vieux gentilhomme, indigent et vertueux, s'appelait don Louis; sa femme, dona Maria; sa fille, dont la figure était céleste, et dont l'âme était encore plus belle, se nommait Léocadie.

Dans le même instant sortait de la ville, pour aller à la promenade, un cavalier de dix-huit ans appelé Rodolphe, qui se croyait dispensé d'avoir des mœurs parce qu'il avait de la noblesse et de la fortune. Il venait de quitter la table; il était environné de ses compagnons de débauche, échauffés comme lui par le vin. Bientôt cette troupe bruyante se trouva vis-à-vis du vieux don Louis et de sa famille : c'était la rencontre des loups et des brebis.

Les jeunes gens s'arrêtèrent en regardant d'une manière insolente la bonne mère et sa

fille. L'un d'eux embrasse la servante, le vieux gentilhomme veut dire un mot, il est insulté : sa main tremblante tire son épée; Rodolphe en riant le désarme, saisit la jeune Léocadie; l'enlève dans ses bras, et fuit avec elle vers la ville, escorté de ses coupables amis.

Tandis que le vieux don Louis faisait des imprécations contre sa faiblesse, que dona Maria jetait des cris, et que la servante s'arrachait les cheveux, la malheureuse Léocadie était évanouie dans les bras de Rodolphe, qui, parvenu jusqu'à son hôtel, ouvre une porte secrète, congédie ses amis, et gagne son appartement avec sa victime. Il entre sans lumière, sans être vu de ses valets : il s'enferme dans sa chambre; et, avant que Léocadie ait repris ses sens, il consomme le plus grand crime que puissent faire commettre l'ivresse et la brutalité.

Rodolphe, après avoir satisfait ses désirs infâmes, demeura un moment indécis sur le parti qu'il avait à prendre : il éprouvait sans doute un sentiment de remords, lorsque Léocadie revint à elle. La plus profonde obscurité régnait dans l'appartement. Elle soupire, elle tremble, et s'écrie d'une voix faible : Ma mère! ma mère, où êtes-vous? Mon père! répondez-

Melanges P. 136

moi. .. où suis-je? quel est ce lit?... O Dieu! ô mon Dieu! m'avez-vous abandonnée? Quelqu'un m'entend-il?... Suis-je dans mon tombeau?.. Ah! malheureuse!... plût au ciel!...

Dans ce moment Rodolphe saisit sa main; l'infortunée jette un cri perçant, s'échappe avec précipitation, et va tomber à quelques pas. Rodolphe la suit. Alors, à genoux, avec des sanglots, avec un accent lamentable : O vous, lui dit-elle, qui que vous soyez, vous qui avez causé tous mes maux, vous qui venez de me rendre la plus malheureuse et la plus méprisable des créatures, s'il reste dans votre âme le moindre sentiment d'honneur, si vous êtes capable de la moindre pitié, je vous supplie, je vous conjure de m'ôter la vie; vous n'avez que ce seul moyen de réparer le mal que vous m'avez fait. Au nom du ciel, au nom de tout ce que vous aimez, si vous aimez quelque chose, égorgez-moi. Vous le pouvez sans courir le moindre péril : nous sommes sans témoins, personne ne saura votre crime; il sera moins grand que celui que vous avez commis; et je crois, oui, je crois que je vous pardonnerai tout, si vous m'accordez cette mort devenue ma seule ressource.

En disant ces mots elle se traînait sur le

carreau pour embrasser les genoux de Rodolphe.

Rodolphe, sans lui répondre, sortit de la chambre, ferma la porte sur lui, et courut sans doute s'assurer que personne dans sa maison ou dans la rue ne pourrait s'opposer au dessein qu'il méditait.

Aussitôt qu'il est sorti, Léocadie se lève, s'approche des murailles, cherche avec ses mains, et trouve une fenêtre qu'elle ouvre pour se précipiter. Une forte jalousie l'en empêche; mais la lune, dans son plein, pénètre par la jalousie et vient éclairer l'appartement. Léocadie demeure immobile, en proie à ses réflexions, et, regardant autour d'elle, examine avec soin cette chambre, observe les meubles, regarde les tableaux, la tapisserie, découvre sur un oratoire un crucifix d'or, s'en empare, et le cache dans son sein. Ensuite refermant la fenêtre, elle attend dans l'obscurité le barbare qui doit décider de son sort.

Rodolphe ne tarde pas à revenir : il était seul, et toujours sans lumière. Il s'approche de Léocadie, lui bande les yeux avec un mouchoir, la prend par la main sans lui dire une seule parole, sans qu'elle ose prononcer un mot, la fait sortir de la chambre, descend avec elle dans la rue, fait plusieurs tours et

détours, arrive près de la grande église, quitte le bras de l'infortunée, et s'enfuit précipitamment.

Léocadie fut quelque temps sans oser ôter le mouchoir qui lui couvrait les yeux. Enfin, n'entendant plus le moindre bruit, elle le détache, et porte ses regards autour d'elle. Se voyant seule près de la grande église, qu'elle reconnut, son premier mouvement fut de tomber à genoux, et d'adresser à Dieu une prière fervente. Sa prière achevée, elle se lève, et gagne en tremblant la maison de don Louis.

Ce malheureux père, avec son épouse désolée, pleurait sa fille dans ce moment. Il entend frapper, il court à la porte, ouvre, voit Léocadie, et s'élance à son cou en poussant un cri de joie.

La mère accourt à ce cri, elle se précipite dans les bras de sa fille; tous deux l'embrassent et lui parlent à la fois; tous deux l'appellent leur enfant chéri, leur unique joie, le seul soutien de leurs vieux jours; tous deux, en la baignant de pleurs, multiplient les questions, et ne lui donnent pas le temps d'y répondre.

La triste Léocadie, après s'être livrée à de si tendres transports, se jette aux genoux de

son père, et, les yeux baissés, la rougeur sur le front, raconte tout ce qui était arrivé. Elle put à peine achever ce récit.

Le vieux don Louis la relève et la presse contre son sein : Ma chère fille, lui dit-il, le déshonneur n'est que dans le crime, et tu n'en as point commis. Interroge ta conscience; peut-elle te reprocher la moindre parole, la moindre action, la moindre pensée? Non, ma fille, tu es toujours la même, tu es toujours ma sage Léocadie; et mon cœur paternel t'estime, te respecte, te vénère peut-être plus qu'avant ton malheur.

Léocadie, soulagée par ces paroles, ose lever les yeux vers son père : elle lui montre le crucifix qu'elle avait emporté dans l'espoir qu'il pourrait un jour lui servir à reconnaître son ravisseur. Le vieillard regarde long-temps ce crucifix, sur lequel tombaient ses larmes : O mon Dieu, lui disait-il, que votre justice éternelle daigne me faire connaître le barbare qui m'a outragé dans la moitié la plus chère de moi-même, qu'elle daigne l'offrir à mes yeux; et, malgré mes cheveux blancs, malgré ma faiblesse, je suis sûr de laver mon outrage dans son coupable sang!

Les transports de don Louis redoublent la douleur de Léocadie; sa bonne mère l'apaise,

arrache le crucifix au vieillard, et celui-ci oublie sa colère pour aller de nouveau consoler sa fille.

Après quelque temps donné aux larmes, la malheureuse Léocadie semblait goûter un peu de calme : elle ne sortait jamais de sa maison; il lui semblait que tout le monde aurait lu son outrage sur son front. Hélas! elle eut bientôt des motifs plus cruels de se cacher.

Léocadie s'aperçut qu'elle était enceinte; et son père et sa mère purent à peine obtenir d'elle qu'elle ne se laissât pas mourir. Elle fut plusieurs jours sans vouloir prendre de nourriture; enfin, pour l'amour de ses parens et par respect pour son état de mère, elle consentit à supporter ses maux.

Dès que le terme approcha, don Louis et sa femme louèrent une petite maison de campagne où ils se rendirent sans domestiques : ils ne voulurent pas même appeler de sage-femme; ce fut dona Maria qui en tint lieu. Avec son unique secours, Léocadie mit au monde un garçon plus beau que le jour. Don Louis le porta sur les fonts de baptême, où il lui donna son nom. Bientôt la mère fut rétablie; et sa tendresse pour son fils fut si vive, la vue de cet enfant devint si nécessaire à son existence, qu'on résolut de garder dans la

maison le petit Louis, en le faisant passer pour un neveu du vieillard.

Ils revinrent tous à Tolède, où personne ne s'était douté du motif de leur absence. L'aventure de Rodolphe n'avait fait aucun éclat; il était parti peu de temps après pour Naples: et Léocadie, respectée, aimée de tout le monde, jouissait du bonheur de l'état maternel et de tous les honneurs de l'état de fille.

Cependant le petit Louis croissait et devenait tous les jours plus aimable et plus charmant. Son esprit, ses grâces devançaient son âge, qui n'était encore que de sept ans, lorsqu'un jour où il devait y avoir un grand combat de taureaux, cet enfant se mit à la porte de la maison de sa mère pour voir passer les jeunes cavaliers qui allaient combattre. Il était seul; il voulut traverser la rue pour voir une troupe de jeunes gens qui venait de l'autre côté: dans le moment un de ces étourdis, emporté par son cheval, vient au grand galop, et passe sur le corps du petit Louis. Le pauvre enfant reste étendu sur le pavé, jetant des cris, perdant beaucoup de sang d'une plaie que le fer du cheval lui avait faite à la tête. Le peuple s'amasse et s'écrie. Tout à coup un cavalier vénérable, suivi de beaucoup de valets, qui passait pour aller aux courses, voit cet

enfant, court à lui, le prend dans ses bras, le baise, le caresse, essuie le sang qui couvrait son visage, envoie un de ses gens chercher le meilleur chirurgien de la ville; et, perçant la foule qui l'environnait, il emporte l'enfant chez lui.

Pendant ce temps, don Louis, sa femme et sa fille, avaient appris l'accident. Léocadie, comme une insensée, courait déjà dans la rue en criant, en demandant son fils. Son père la suivait à peine, et lui recommandait en vain de ne pas l'appeler son fils. Tout le monde les plaignait, et leur indiquait le chemin qu'avait pris le vieux cavalier. Ils courent, ils volent à sa maison; ils montent en jetant des cris jusqu'à la chambre où l'enfant était déjà entre les mains du chirurgien. Léocadie arrive la première, se précipite vers lui, le presse, le serre contre son cœur, le baigne de douces larmes, et demande à voir sa blessure. L'aimable enfant, qui pleurait encore, se met à sourire en voyant sa mère; il la caresse, il l'assure qu'il n'a point de mal. Le chirurgien visite la plaie, et ne la trouve pas dangereuse: Léocadie se le fait répéter cent fois, tandis que don Louis et sa femme rendent grâce au vieux cavalier, lui disent que cet enfant est

leur petit neveu, et cherchent à excuser l'amour extrême que leur fille montre pour lui.

Enfin, lorsque Léocadie eut bien embrassé le petit Louis, lorsqu'elle fut bien certaine qu'il n'y avait aucun danger pour sa vie, elle s'assied au chevet du lit, et jette les yeux sur cette chambre.

Quelle est sa surprise en reconnaissant les mêmes meubles, les mêmes tableaux qu'elle avait observés au clair de la lune! Elle revoit le même oratoire sur lequel elle avait pris le crucifix; la tapisserie est la même, rien n'est changé dans l'appartement : Léocadie ne peut douter qu'elle ne soit dans la maison, dans la chambre où la conduisit son ravisseur.

A cette vue, elle demeure interdite, la pâleur couvre son visage, une vive rougeur lui succède, elle tombe sans connaissance. On s'empresse, on la secourt, on la ramène chez elle : on veut y rapporter l'enfant; mais le vieux cavalier s'y oppose, il demande, il supplie qu'on le lui laisse jusqu'à ce qu'il soit rétabli. Don Louis, occupé de sa fille, cède aux instances du vieux cavalier, et retourne dans sa maison avec sa femme et Léocadie.

A peine furent-ils seuls, que Léocadie leur déclara ce qu'elle avait vu, et les assura que

cette maison était celle de son ravisseur. Don Louis court sur-le-champ prendre des informations sur celui qu'il a tant d'intérêt de connaître : il savait déjà que le vieux cavalier s'appelait dont Diègue de Lara; il apprend bientôt qu'il a un fils unique nommé Rodolphe, que ce fils est à Naples depuis près de sept ans, et que son séjour en Italie l'a, disait-on, rendu aussi sage, aussi retenu, que jusqu'à son départ il avait été fougueux et déréglé. On ajoute que ce jeune homme est le plus beau, le plus aimable de la ville, et le meilleur parti de Castille.

Don Louis vient rapporter ces nouvelles à sa femme et à sa fille. On ne pouvait douter que ce Rodolphe ne fût celui qui avait déshonoré Léocadie; mais pouvait-on se flatter qu'il réparerait cet outrage en donnant la main à une personne, noble il est vrai, mais la plus pauvre de Tolède? Don Louis ne l'espérait pas, et méditait déjà la vengeance. Léocadie le supplia de lui laisser conduire toute cette affaire, et de ne s'en mêler que lorsqu'elle viendrait recourir à lui. Le vieillard eut de la peine à faire cette promesse; mais enfin il se rendit, et Léocadie fut plus tranquille.

Elle réfléchit mûrement sur le parti qu'elle avait à prendre. Son enfant était toujours

chez don Diègue, où ce bon vieillard lui prodiguait les soins les plus tendres. Sa blessure se guérissait; et sa mère, don Louis et sa femme passaient les journées près du convalescent.

Un jour que Léocadie était seule avec don Diègue, et que ce bon vieillard tenait dans ses bras le petit Louis, le baisait, le caressait, et parlait avec complaisance du sentiment si vif et si tendre qui l'attachait à cet enfant, Léocadie ne put retenir ses larmes, et voulut en vain les cacher. Don Diègue lui en demanda le sujet avec tant d'intérêt et d'amitié, qu'enfin Léocadie, les yeux baissés et avec des sanglots, lui raconta tout ce qui s'était passé dans sa maison, lui montra le crucifix, que don Diègue reconnut; et finissant par tomber aux pieds du vieillard : Votre fils m'a déshonorée, lui dit-elle, et j'embrasse vos genoux; votre fils m'a condamnée à l'opprobre et au malheur, et je ne puis m'empêcher de vous aimer comme le père le plus tendre.

Le petit Louis, qui voit pleurer Léocadie, tombe lui-même aux genoux de don Diègue, lui tend les bras, et lui demande de ne pas affliger sa bonne amie; c'est ainsi qu'il appelait sa mère.

Don Diègue ne put résister à ce touchant

spectacle : il relève en sanglotant Léocadie et son fils, il les serre dans ses bras, et leur jure que jamais Rodolphe n'aura d'autre épouse que Léocadie.

Dès le jour même il écrit à son fils de revenir à Tolède, où il lui avait trouvé un mariage convenable. Rodolphe part, arrive chez son père. Il était convenu que Léocadie, don Louis et sa femme ne se trouveraient pas chez don Diègue à l'instant où Rodolphe arriverait.

Après les premiers momens donnés au plaisir de se revoir, don Diègue parle à Rodolphe du mariage qu'il avait, disait-il, arrêté pour lui. Il s'étend sur les richesses de la future épouse, et finit par lui montrer un portrait épouvantable qu'il avait fait faire à ce dessein. Rodolphe recula d'horreur, et voulut représenter à son père qu'il lui serait impossible d'aimer une pareille femme. Mais don Diègue, d'un ton sévère, lui répondit que la fortune était le seul point qu'il fallait envisager dans le mariage. Alors Rodolphe, avec beaucoup d'éloquence, déclama contre ce principe, rappela tous les malheurs qu'il avait causés, ajoutant qu'il n'avait jamais demandé au ciel que de trouver une épouse sage et belle dont

il pût faire la fortune, et près de laquelle il trouvât le bonheur.

Don Diègue, dissimulant sa joie, feignait de combattre l'avis de son fils, quand on annonça Léocadie, sa mère et le petit Louis, qui venaient souper chez don Diègue.

Jamais Léocadie n'avait été si belle : il semblait que, par une permission divine, sa grâce et sa beauté fussent dans tout leur éclat. Elle éblouit les yeux de Rodolphe, qui demande avec empressement quelle est cette charmante personne. Son père ne fait pas semblant de l'entendre, court aux deux dames, et s'aperçoit avec douleur que le visage de Léocadie se couvrait d'une pâleur mortelle, que ses mains tremblaient dans les siennes, et que la vue de Rodolphe allait lui ôter l'usage de ses sens. Malgré ses efforts, malgré son courage, la sensible Léocadie tombe bientôt sans mouvement, et Rodolphe court à son secours avec une ardeur, avec un intérêt qui charment le bon vieillard.

Enfin elle revient à elle : on se met à table; et, pendant tout le souper, les yeux de Rodolphe ne quittent point Léocadie. Elle le voit, et baisse les siens : elle parle peu, mais tout ce qu'elle dit a une grâce touchante et une empreinte de mélancolie qui ajoutent en-

core au charme que Rodolphe trouve à l'entendre. Le petit Louis, placé près de son père, le regardait sans cesse involontairement, lui parlait, le caressait; et, s'attirant son attention et son amitié, il faisait dire à Rodolphe que le père d'un tel enfant devait s'estimer bien heureux.

On sort de table. Rodolphe, épris des charmes de Léocadie, tire son père en particulier, et lui dit d'un ton respectueux, mais décidé, que rien ne pourra le forcer à épouser celle dont il a vu l'horrible portrait. Il le faudra pourtant, répond le vieillard, à moins que tu ne préfères cette jeune et noble personne avec qui tu viens de souper. Ah! Dieu! s'écria Rodolphe, je serais le plus heureux des hommes si elle daignait accepter ma main!..... Et moi le plus heureux des pères, si mon fils, par cet hyménée, réparait le crime dont il s'est souillé!

Alors il raconte à Rodolphe tout ce qu'il sait; et tirant de son sein le crucifix d'or: Voilà, mon fils, lui dit-il, voilà le témoin et le juge de l'horrible attentat que vous avez commis; voilà celui qui ne vous le pardonnera que lorsque Léocadie vous l'aura pardonné.

Rodolphe écoute, rougit, et court se jeter

aux pieds de Léocadie. J'ai mérité votre haine et votre mépris, s'écrie-t-il ; mais si l'amour le plus respectueux, si le repentir le plus vrai sont dignes de quelque grâce, ne me refusez pas la mienne. Songez qu'un mot de votre bouche va me rendre pour jamais le plus vil, le plus malheureux des hommes, ou le plus tendre et le plus heureux des époux.

Léocadie le regarde un moment en silence avec des yeux remplis de larmes ; puis se tournant vers le petit Louis, elle le prend dans ses bras, et le porte dans ceux de son père : Voilà ma réponse, dit-elle avec une voix entrecoupée : puisse cet enfant vous donner autant de bonheur que vous avez causé de peine à sa mère !

Aussitôt on envoie chercher un prêtre, un alcade et deux témoins : cet heureux hymen est terminé le soir même ; et Rodolphe, rendu pour toujours à la vertu, éprouva qu'il n'est de bonheur que dans un amour légitime.

FIN.

TABLE

DES

PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

ÉLOGE DE LOUIS XII, *roi de France*..... Pag. 1

Envoi à madame du Vivier, nièce de Voltaire..... 11

Voltaire et le Serf du mont Jura..... 39

CONTES EN VERS.

Le cheval d'Espagne..... 50

Le tourtereau..... 61

La poule de Caux..... 70

Le chien de chasse..... 81

IMITATIONS ET TRADUCTIONS.

A un amandier, traduit de l'espagnol..... 89

Épisode d'Inez de Castro, traduit de la Lusiade du Camoëns..... 91

Complainte de la reine Marie..... 103

A l'imagination, imité de l'anglais..... 104

A un lis, traduit de l'anglais..... 105

Chimène et le Cid, romance..... 107

Musette, imitée de Monte-Mayor..... 110

Traduction de l'ode XXXIII *d'Anacréon*..... 111

PIÈCES FUGITIVES.

A l'Être suprême et à la Nature..... 112

Vers sur Anet..... 113

Au prince Henri de Prusse..... 115
Vers gravés sur un rocher, pour madame la duchesse de Wirtemberg..... 116
Autres sur le même sujet..... *ibid.*
Explication d'une médaille grecque..... 117
Réponse à des vers de M. Didot, fils aîné, sur GALATÉE..... 118
Réponse de GALATÉE *à des vers de M. de Fontanes*..... 119
Au même..... 120
*A madame de *** en lui envoyant un exemplaire de* NUMA..... 12
A madame Gonthier, après lui avoir vu jouer LA MÈRE CONFIDENTE..... *ibid.*
Réponse à une lettre anonyme d'une demoiselle de 18 ans..... 122
Pour le portrait de Carlin..... *ibid.*
Epitaphe de ma bonne chienne..... 123
Le pont de la veuve, romance..... *ibid.*
Le novice de la Trappe, romance..... 126
Couplets à madame la duchesse d'Orléans et au prince Henri de Prusse..... 128
A madame L. M. D. M...... 130
Hymne à l'amitié..... *ibid.*
Lettre à M. L. C. D. S. E...... 133
LÉOCADIE, *anecdote espagnole*..... 135

FIN DE LA TABLE.

LETTRES

DE FLORIAN

A M. DE BOISSY D'ANGLAS.

A PARIS,

CHEZ ANT. AUG. RENOUARD.

M. DCCC. XX.

IMPRIMERIE DE RIGNOUX.

NOTICE
SUR FLORIAN.

FLORIAN, fils d'un gentilhomme du Bas-Languedoc, dont la fortune était médiocre, se nommait Claris; il s'appelait Florian, du nom de sa terre. Sa mère était d'origine espagnole; elle avait conservé quelque chose des mœurs et des habitudes particulières au pays où elle était née, et elle l'avait transmis à son fils avec la gaieté naturelle au sien propre. Il est sûr qu'on trouve dans ses ouvrages beaucoup de ce caractère généreux, chevaleresque et galant, que les Maures avaient imprimé sur les habitans de ces contrées long-temps soumises à leurs lois, et de cette sensibilité pastorale que l'on peut, dit-on, remarquer encore parmi les bergers des rives du Tage ou des campagnes de l'Estramadure. Sa conversation brillait plus

particulièrement de l'esprit français et de la gaieté languedocienne, et faisait éprouver autant d'agrément à ceux qui ne le voyaient que d'une manière fugitive, que les qualités de son âme faisaient goûter de charmes à ceux qui avaient avec lui un commerce habituel.

Il fut destiné de bonne heure au service militaire. Son père avait consumé la plus grande partie de sa modique fortune dans les honneurs obscurs d'une compagnie de cavalerie, et il fallait bien que le fils suivît cet exemple : c'était l'usage de ce temps-là parmi les personnes d'un certain rang, et Florian n'aurait pu s'y soustraire sans honte ; il est vrai que, grâce à M. le maréchal de Ségur, tout le monde n'avait pas cet avantage [1]. Après avoir été pendant quelque temps page de M. le duc de

[1] On sait que, d'après une ordonnance de ce ministre, nul ne pouvait entrer au service comme officier, s'il ne prouvait qu'il avait quatre degrés de noblesse.

Penthièvre, Florian fut placé dans son régiment : son oncle était écuyer de ce prince, et en était extrêmement aimé : c'était le même qui avait épousé la nièce de Voltaire, veuve d'un M. Fontaine, et qui vint ensuite s'établir à Ferney, où il fit bâtir une jolie maison sur le plan que le propriétaire de ce lieu célèbre, aussi bon architecte que grand écrivain, avait pris plaisir à tracer pour lui. Ce fut donc à cet oncle, neveu de Voltaire et écuyer du duc de Penthièvre, que Florian dut le bon accueil qu'il reçut dès son enfance à l'hôtel de Toulouse et à Ferney, et l'avantage d'être soutenu, dès ses premiers essais dans la carrière des armes et dans celle des lettres, par le petit-fils de Louis XIV, et par l'historien de son siècle. Avec ce double appui, il marcha d'un pas presque égal dans l'une et l'autre carrières ; et ses succès y furent en quelque sorte parallèles, si je peux m'exprimer ainsi. Il obtint la croix de Saint-Louis et le grade de lieutenant colonel au moment même où il fut nommé

membre de l'Académie française; presque en même temps il reçut une pension comme homme de lettres, et, pour retraite militaire, une lieutenance de roi.

Le duc de Penthièvre, qui appréciait ses qualités personnelles, tandis que Voltaire appréciait son esprit, le nomma son gentilhomme, et le chargea particulièrement de la distribution d'une partie des nombreux bienfaits, je dirais presque des bienfaits immenses, qu'il versait chaque jour secrètement sur des milliers de malheureux. Ministère respectable sans doute, bien précieux pour le cœur de Florian, et que son âme douce et compatissante sut toujours convenablement remplir; car, au lieu de les faire considérer à ceux qui les recevaient comme des secours humilians, il avait l'art de les montrer à leurs yeux comme de véritables marques d'honneur et de légitimes récompenses.

Ce ne fut qu'après la mort de Voltaire que Florian obtint toute la faveur du prince auprès duquel il avait le bonheur

de vivre ; mais nous voyons, dans son immense correspondance, qu'il rendait depuis long-temps un respectueux hommage aux hautes et touchantes vertus qui caractérisaient M. le duc de Penthièvre, et qu'il voyait avec un grand plaisir le jeune homme auquel il s'intéressait si vivement, placé de manière à pouvoir s'honorer un jour d'une bienveillance aussi glorieuse. Ce qu'il y a de plus extraordinaire, et ce qui ajoute un charme de plus au souvenir qu'a laissé le vertueux prince dont je parle dans ce moment, c'est que son extrême piété ne le porta jamais à désapprouver la vive admiration de Florian pour les ouvrages de Voltaire, ni son attachement à sa mémoire. Il souffrait même que Florian travaillât pour le théâtre : seulement il se bornait à ne pas connaître ses pièces ; et ce scrupule, que personne n'osait combattre, donnait à l'auteur un grand avantage : il lui permettait de louer publiquement et justement son bienfaiteur, sans qu'il le sût, et

même de le mettre en scène ; non pour l'immoler à la risée publique, ce qui n'eût pas été possible, et ce que Florian ne pouvait vouloir ; mais pour le vouer de plus en plus à la vénération générale, en peignant sous le masque d'arlequin un père bon et sensible, un maître juste et généreux, que tout le monde reconnaissait, malgré les efforts que paraissait faire l'auteur pour déguiser les traits du modèle.

L'un des premiers essais de Florian, du moins l'un de ceux qui lui firent le plus d'honneur, fut consacré à célébrer la mémoire du grand homme qui avait accueilli son enfance, encouragé sa jeunesse, et que la France venait de perdre. Il remporta le prix de poésie, proposé par l'Académie française, dont le sujet était l'Abolition de la servitude dans les domaines du roi : il composa pour cela un dialogue entre Voltaire et un serf du mont Jura, dans lequel il eut souvent l'art de faire parler ce grand écrivain, à la fois

poëte et philosophe, d'une manière digne de lui, et le mérite de louer dignement aussi le monarque à qui la France avait dû cet acte éclatant de justice, ainsi que l'homme illustre qui l'avait provoqué le premier.

Florian a composé plusieurs pastorales en prose, mêlées de romances et de vers, à l'exemple de l'admirable auteur de don Quichotte, dont il faisait une étude particulière, et dont il se plaisait à reproduire ou à imiter les originales productions. Il traduisit et acheva Galatée, que Cervantes n'avait pas terminée; et ce fut son premier ouvrage en ce genre. Il finit sa carrière littéraire par la traduction abrégée du roman de Cervantes, sans contredit le premier titre de gloire du peuple chez lequel il fut écrit; je dirais presque le seul, si l'on pouvait ne pas compter pour beaucoup des pièces de théâtre où le grand Corneille n'a pas dédaigné de puiser un grand nombre de ses hautes idées et de ses magnifiques situations dramatiques.

Galatée est remplie de délicatesse et de grâce; mais le succès de la traduction, ou plutôt de l'imitation de don Quichotte, ne fut pas aussi complet : elle ne servit guère qu'à prouver de plus en plus l'impossibilité de faire passer dans notre langue le charme enchanteur de l'original.

Le roman d'Estelle, dont la scène se passe en Languedoc dans les contrées même où est né l'auteur, et dont les sites et les mœurs locales sont tracés avec une rigoureuse exactitude, est un ouvrage du genre de Galatée, et présente des situations plus touchantes et d'une mélancolie plus profonde. C'est à propos de cet ouvrage, et du défaut d'opposition dans les caractères et dans les événemens, que le vicomte de Ségur disait : *Ces bergeries sont charmantes; mais elles le seraient bien davantage, si de temps en temps on y rencontrait quelques loups.*

Un des plus agréables ouvrages de Florian est celui qui a pour titre *Éliézer et Nephthali,* lequel n'a paru que quelques

années après la mort de l'auteur. C'est un poëme en prose en plusieurs chants, et dans les mœurs juives : la scène se passe du temps des *juges*, et le sujet est l'héroïsme de l'amitié fraternelle. L'auteur, dans cette composition, semble s'être étudié à imiter la manière de Gessner ; et il y a plus d'une fois réussi. On croit souvent lire la Mort d'Abel, ou quelque production du même poëte. L'ouvrage est rempli de sentimens touchans, et offre quelquefois des situations pathétiques, quoiqu'il y en ait aussi de forcées. Le style en est extrêmement agréable, sans manquer de noblesse et de sentiment : c'est la simplicité juive dans toute sa pureté ; et après la Mort d'Abel, dont j'ai déja parlé, c'est l'ouvrage profane où l'on retrouve le mieux le charme des livres saints.

Gonsalve de Cordoue et *Numa* n'eurent que peu de succès ; et le jugement que l'on en porta ne fut pas injuste : rien n'y rachetait la monotonie de cette prose poétique, dont on a de nos jours fait un si

grand abus, et qu'il est bien plus aisé de construire qu'il ne l'est d'exprimer correctement avec méthode et clarté, et d'une manière naturelle, des pensées simples et justes. Dans Numa, l'auteur s'excusait fort spirituellement d'avoir essayé de marcher sur les traces de l'auteur de Télémaque ; il se trompait, du moins quant au style : la prose de Fénélon est simple, harmonieuse, correcte, facile même et quelquefois traînante, comme dit Voltaire, dans la charmante pièce du Mondain ; mais elle n'est point poétique, quoique son ton soit élevé quand il le faut. Il serait souvent impossible d'exprimer autrement que ne l'a fait l'auteur, la plus grande partie des choses qu'il veut dire ; et s'il a presque toujours l'air antique, c'est moins par l'expression dont il se sert que par le fond même des idées.

A la tête de Gonsalve de Cordoue, on trouve un morceau historique sur les Maures, qui a été universellement applaudi : il réunit toutes les qualités qui

constituent un bon historien ; et on regrette, en le lisant, que l'auteur n'ait pu exécuter le projet qu'il avait conçu de publier d'après Rollin un abrégé de l'histoire ancienne.

Florian a fait un grand nombre de romances, soit pour les placer dans ses pastorales, soit pour les publier séparément. Elles sont pleines de délicatesse et de grâce, quelquefois plus spirituelles que naïves, mais toujours remplies de mélancolie et de douceur [1]. Ses arlequins, dont j'ai déjà fait mention, ont un caractère particulier, aussi neuf que piquant : c'est encore le sentiment joint à l'esprit et à la gaieté, et il fait naître en nous tout à la fois l'attendrissement et le rire.

Mais le genre dans lequel Florian a le mieux réussi, c'est celui de la fable : les siennes sont supérieures à toutes celles

[1] Celles qu'on trouve dans Estelle sont fort agréables, et plusieurs compositeurs habiles se sont empressés de les mettre en musique.

qui ont paru depuis notre inimitable La Fontaine, avec lequel personne, dans aucune langue, ne peut soutenir de comparaison, sans en excepter l'abbé Aubert, à qui Voltaire écrivait, et qui faisait graver sous son portrait : *que ces fables étaient du sublime écrit avec naïveté.* Celles de Florian ne sont pas sublimes; mais elles ont de l'originalité, et les sujets en sont neufs et heureux. Le style en est simple, spirituel et concis; la morale en est aussi aimable que naturelle; les pensées en sont justes et piquantes, et elles sont toujours racontées avec la facilité la plus heureuse.

La révolution surprit Florian au milieu de sa carrière, au moment où il y marchait avec avantage, et recevait déjà la récompense de ses premiers travaux. Il prit peu de part à ces mouvemens politiques, et ne semblait guère occupé qu'à se défendre de leurs atteintes, lorsqu'il en devint la victime.

Le décret qui forçait les nobles de s'éloigner de Paris l'obligea d'aller s'éta-

blir à Sceaux, où il avait conservé un petit appartement, par reconnaissance pour les habitans de ce village, dont il était véritablement aimé. Je n'épargnai rien pour obtenir en sa faveur une exception à cette loi, non moins impolitique qu'injuste. Je hasardai d'aller solliciter le comité d'instruction publique, dont je connaissais à peine deux membres, de le mettre en réquisition, c'est-à-dire, de l'autoriser à rester à Paris pour se livrer à des travaux utiles. Je lus même, pour appuyer ma demande, quelques morceaux de l'ouvrage historique [1] dont j'ai parlé, en choisissant de préférence ceux qui pouvaient avoir pour objet les républiques de la Grèce. On m'avait écouté avec intérêt, et je me croyais sur le point de réussir, lorsqu'un membre du comité, nommé *Bouquier*, en qui je n'eusse pas soupçonné cet excès de mémoire, se mit

[1] L'Histoire ancienne abrégée.

à réciter l'épître dédicatoire de Numa, adressée plus de dix ans auparavant à la reine, et en conclut qu'on ne pouvait rien attendre de bon ni d'utile de celui qui en était l'auteur, quoique j'osasse le recommander. Ma demande fut donc rejetée ; elle le fut tout d'une voix : il ne me resta que le regret de l'avoir faite, et la crainte qu'elle ne fût nuisible à celui qui en était le sujet.

Hélas ! il ne m'est pas démontré qu'elle ne lui ait pas été funeste. A peine était-il établi à Sceaux, qu'un ordre du comité de sûreté générale vint l'enlever à cette retraite, et le traduire dans une des prisons de Paris. Dès qu'il y fut, il m'écrivit pour réclamer encore mon faible appui : l'illustre et respectable Ducis, qui avait pour lui beaucoup d'amitié, vint se joindre à moi pour solliciter sa liberté ; mais nos démarches furent inutiles, quoique répétées jusques à l'obstination. On nous parla encore de la dédicace de Numa ; et

on nous conseilla impérieusement de laisser oublier notre ami, pour son intérêt, comme pour le nôtre.

Enfin, le 9 thermidor arriva : il fit justice des oppresseurs de la Convention, et rendit sa marche moins tyrannique. Beaucoup de prisons furent ouvertes aussitôt, et celle de Florian fut de ce nombre. J'eus le bonheur de briser ses fers, ainsi que ceux de plusieurs autres [1]; mais, hélas! je ne pus sauver sa vie : son âme avait été trop rudement froissée, pour que ses fa-

[1] Ces *mises en liberté,* il les fallait solliciter du comité de sûreté générale, composé encore comme au temps de Roberspierre, et on ne les obtenait qu'avec peine. Un jour que mon obstination m'en avait fait obtenir plusieurs, un de ceux à qui je m'adressais de nouveau, fatigué de mes nombreuses demandes, me dit brusquement : *Te voilà encore! combien te donne-t-on pour faire ce métier?* Je dévorai cet outrage; mais j'obtins la délivrance de celui pour qui je sollicitais, et je me crus bien dédommagé.

cultés physiques ne s'en ressentissent pas cruellement. Il avait vu, pendant les derniers temps de sa captivité, l'échafaud dressé sous ses yeux, et sans doute aussi pour lui-même; il avait vu plusieurs de ses amis y monter, comme pour lui en montrer le chemin; il avait vu journellement des compagnons de sa captivité s'arracher de ses bras pour aller recevoir la mort; enfin il avait vu la France couverte de deuil et de larmes, envahie et dévastée par des forcenés qui s'en disputaient les lambeaux, et s'efforçaient d'en détruire jusques aux débris. Sans consolation comme sans espoir, sans avenir comme sans passé, ne pouvant plus se rattacher à rien, il n'avait pu éprouver impunément de si terribles impressions. Il emporta de la prison le germe d'une maladie mortelle dont il fut frappé peu de temps après son retour à Sceaux, et à laquelle il succomba promptement.

Je ne l'y vis que deux fois, l'une des deux avec son ami Ducis, qui se réjouis-

sait comme moi de pouvoir le serrer dans ses bras, et dont la tendre sensibilité nous rappelait ces vers touchans échappés à son cœur dans une autre circonstance:

Ah! sortant de la tombe où l'on fut endormi,
Qu'il est doux de revoir le ciel et son ami!

Nous en écoutions d'autres de lui, non moins heureux, sur le retour de Florian; d'autres de Florian lui-même sur les douleurs de la captivité; d'autres, bien plus faibles sans doute, mais qu'un même sentiment inspirait.... Le parc de Sceaux subsistait encore; nous allions y chercher, sous d'antiques chênes, le lieu célèbre qu'une vieille tradition nous avait indiqué comme celui où le grand Racine avait récité ses premiers vers au grand monarque par qui ses chefs-d'œuvre d'un âge plus mûr furent ensuite si bien accueillis. Nous parcourions ces autres asiles, riches de souvenirs plus récens, où Voltaire, Lamotte, Fontenelle, et tant d'autres hommes dis-

tingués du dernier siècle, étaient venus parer la cour et embellir encore les journées de la petite-fille du grand Condé et de la bru de Louis XIV..... Nous félicitions notre ami d'avoir retrouvé sa douce retraite : nous lui promettions de venir l'y visiter souvent, nous l'espérions nous-mêmes. Hélas! il portait dans son sein le germe d'une mort prochaine; nous le quittions pour ne plus le revoir : encore huit jours, et il n'était plus.... Il n'était plus..... Et comme si à son deuil devait s'associer celui de tous les objets qui nous avaient charmés dans les derniers instans que nous avions passés avec lui, tous allaient périr avec lui, ou peu de temps après lui : la main qui a frappé Florian dans la maturité de son âge, a fait tomber presque en même temps ces chênes, qui dans leur vieillesse l'avaient couvert ainsi que nous de leur ombre, et avaient entendu nos derniers adieux. Ces monumens, ces palais, ces cascades, ces chefs d'œuvre dans tous les genres, ces grou-

pes, ces statues, ces marbres, rassemblés par la richesse et le génie, pour attester aussi la splendeur du grand siècle; nous les vîmes alors pour la dernière fois; et la bêche achevait à peine de recouvrir la sépulture de notre ami, lorsque la hache et la charrue consommèrent leurs destructions.

Personne n'a senti plus vivement que Florian le bonheur d'avoir des amis, et n'a été plus digne de le goûter: il offrait toutes les qualités qui le font naître, et toutes celles qui en garantissent la durée; la douceur d'un commerce sûr, et le charme d'une société agréable. En le voyant on l'aimait; on s'attachait de plus en plus à lui à mesure qu'on le fréquentait davantage. On se sentait heureux de lui inspirer de l'estime: son jugement était sain, sa raison solide, son caractère loyal et franc: c'était l'homme qu'il fallait consulter dans des circonstances difficiles; celui qu'il fallait appeler dans ses périls ou dans ses besoins... Hélas! je n'ai été lié avec lui que

pendant quelques années, mais il y a vingt-cinq ans que je le regrette; et si la mort ne me l'eût pas enlevé, il eût été le consolateur de ma vie.....

LETTRES

DE FLORIAN

A M. DE BOISSY D'ANGLAS.

LETTRES
DE FLORIAN
A M. DE BOISSY D'ANGLAS.

Si Némorin chantait comme M. de Boissy écrit, il serait bien sûr d'obtenir de tout le monde les éloges qu'il ne doit qu'à l'amitié de ses compatriotes : mais M. de Florian aime mieux devoir ces éloges à l'amitié qu'à la justice ; car la reconnaissance rend bien plus heureux que l'orgueil. Il remercie bien tendrement M. de Boissy de son aimable attention, et il ira, au premier moment, lui dire combien il trouve doux et glorieux d'être le compatriote, le confrère et l'ami de celui qu'il aurait choisi pour frère.

Paris, ce 16 novembre 1787.

J'ai reçu, Monsieur, presque en même temps, les deux aimables lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Je vous dois des excuses d'avoir tardé à y répondre : mais d'abord il faut du temps pour vous lire; et de plus, quand on imprime, même des bagatelles, les épreuves, les visites à l'imprimeur, et les autres occupations qu'on a toujours à Paris, vous prennent tous vos momens. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'après ceux passés avec vous, je n'en connais guère de plus doux que de cultiver votre amitié, et de me rappeler à votre souvenir.

Là dessus, je n'ai point de querelle avec Mme de V....., avec M. et Mme du....., et tous ceux qui vous ont connu, c'est-à-dire qui vous regrettent. Nous avons l'espoir de vous voir de retour avec le printemps; et quand bien même je ne serais pas faiseur de pastorales, ce seul espoir me rendrait le mois de mai le plus agréable de l'année.

Je vous prie de dire à M. de Montgolfier,

combien je suis reconnaissant de tout ce dont il a bien voulu vous charger pour moi. Je n'aurai pas encore recours à ses bontés cette fois-ci, parce que la hâte que j'avais de mettre sous presse mon livret ne m'a pas permis d'attendre. Je le prie de me conserver son obligeance pour un autre ouvrage. Mon intérêt le plus cher se trouve d'accord avec ses offres; car le nom seul de son papier doit faire espérer que le livre ira à la postérité.

Estelle est achevée, et sèche tristement auprès des poêles de M. Didot. Vers la fin de décembre elle prendra son essor, et tournera d'abord ses pas vers Annonay; elle ira vous saluer au bord de ce ruisseau charmant que je connais, que j'aime sans l'avoir vu, et où mon heureuse Estelle entendra des vers plus doux et plus harmonieux que ceux de son Némorin.

Laissons là les médiocres ouvrages, pour parler de bonnes œuvres. J'aurais désiré de tout mon cœur pouvoir servir en quelque chose M. votre receveur, mais malheureusement, le M. du Petit-Val mon ami n'est point le M. du Petit-Val régisseur général: c'est bien le même nom, mais non pas la

même personne ; et je n'ai nulle relation avec celui dont vous avez besoin. Cependant, l'obligeante Mme du Petit-Val, la femme du mien, s'est chargée de votre mémoire, et tâchera de le faire arriver à son adresse, en le recommandant de son mieux.

Je ne puis vous dire grand'chose de nos théâtres ; je n'y vais presque point. J'ai consacré mes soirées à relire avec quelques amis mes poëtes et mes historiens latins. Cela fait que je vois encore moins de monde que je n'en voyais, et que je suis plus en état de vous donner des nouvelles des troubles de la loi agraire, ou des ridicules de Nomentanus et de Damasippe, que des réformes de M. de Toulouse, et des succès de M. de La Reynière. Je ne soupe plus qu'avec Cicéron, je mange un morceau avec Tite-Live; et, en attendant les poésies légères de M. Dussaulx, j'explique Horace et Catulle.

J'aimerais mieux causer avec vous, Monsieur; revenez dans notre capitale le plus tôt qu'il vous sera possible : vous y avez laissé de vrais amis, à qui il n'arrive plus de rire, de raisonner ou de disputer, sans regretter que ce ne soit pas avec vous.

Comme votre première lettre finit avec infiniment de cérémonie, vous sentez bien que, quoi qu'en dise mon amitié, je ne puis me dispenser de vous assurer que

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, avec tous les sentimens qu'il est si doux d'éprouver pour vous,

Votre très-humble
et très obéissant serviteur,

FLORIAN.

P. S. Voici une triste réponse faite à M. le sénéchal au sujet de l'affaire qui vous intéresse, et à laquelle il a fait tout ce qu'il a pu.

Paris, 19 décembre 1787.

Voici, Monsieur, la jeune bergère [1] dont vous avez bien voulu protéger l'enfance. Si vous aviez pu achever son éducation, elle serait bien plus aimable ; mais avec tous ses défauts, elle se présente devant vous. J'ai fait ce que j'ai pu pour obtenir d'elle de ne point vous parler de sa compagne Adélaïde, ni du somnambule Isidore : je lui ai représenté que ce n'était pas comme ce berger que vous dormiez, que vous exigiez que l'on ronflât ou qu'on fût éveillé, que toutes ces nuances de sommeil n'étaient propres qu'à vous endormir ; je n'ai jamais pu venir à bout de la persuader. Elle est entêtée, mademoiselle Estelle, surtout dans la dispute ; raison ou tort, elle ne cède point (défaut que vous devez bien blâmer encore). Enfin, il a fallu la laisser avec Isidore ; et l'insolente m'a répondu que vous auriez beau critiquer cet endroit, vous n'en

[1] Estelle.

direz jamais tant de mal que d'autres en ont dit de bien.

Nous parlons souvent de vous, Monsieur, avec tout ce qui vous a connu ici, nous vous regrettons tous de compagnie. Quand reviendrez-vous donc ? Savez-vous que voilà deux fois que je vais au Lycée entendre M. de La Harpe sur la Henriade ? Il nous a dit de très belles choses ; mais l'idée que j'étais au Lycée sans vous a été cause que je me suis ennuyé à périr. Vous à qui la gloire du Lycée est si chère, revenez donc me prouver que j'ai tort de vous y regretter autant.

Adieu, mon cher confrère ; je cabale à Nismes pour faire recevoir M. de Choisi de l'Académie. Je ressemble au cardinal Alberoni, qui, n'ayant pu troubler l'Espagne, alla mettre le feu à la république de Saint-Marin. N'allez pas dire tout ce que je vous conte, au moins ; car je ne dispute et ne badine jamais qu'avec mes amis, et toute plaisanterie avec eux est un combat à fer émoussé qui devient duel dès que d'autres s'en mêlent. Si je vous aimais moins, je serais plus souvent de votre avis, et je finirais gravement ma lettre, au

lieu que je la finis par vous embrasser de tout mon cœur.

Voulez-vous bien me rappeler au souvenir de M. de Montgolfier.

Vernon, ce 24 janvier 1788.

Il y a long-temps, mon cher confrère, que je vous dois des remercîmens pour les deux lettres si aimables qui se sont croisées avec les miennes. Je vous dois surtout de la reconnaissance pour la manière dont vous avez accueilli Estelle. Vous lui avez dit de plus jolies choses qu'elle n'en a jamais entendu de Némorin, et votre indulgence pour elle la consolera de quelques sévérités qu'elle a éprouvées de M. l'abbé Morellet.

Malgré ses critiques, malgré les vôtres, mon confrère, et celles de quelques autres, Estelle va bien : mon édition est presque épuisée, et l'on imprime la seconde. Après un mois des tracas que donnent le jour de l'an et la publication d'un ouvrage, j'étais venu

passer dans le calme une quinzaine de jours à Vernon ; mais la trompette sonne et me rappelle aux alarmes. Le cardinal de Luynes est mort, et je pars demain matin pour aller demander sa place à l'Académie. Tous mes amis m'y excitent : quand je dis tous, j'ai tort, car j'en ai bien quelques-uns qui, sans doute par intérêt, craignent que je n'aie pas mérité ce que je brigue, et sans critiquer mes anciens ouvrages, me poussent à en faire de nouveaux. Comme les extrêmes se touchent, leur extrême amitié ressemble à l'indifférence : mais cela m'est égal, je ne les en aime pas moins quand ils sont aimables; et je n'ai besoin de personne pour savoir que ce que j'ai fait, tout médiocre qu'il est, vaut mieux que les titres de mes rivaux, voire même de beaucoup de mes..... Suffit. Je commence à être un peu piqué de me voir toujours préférer des personnes que je ne connais que lorsqu'elles passent devant moi; et, cette fois-ci, je veux en découdre absolument. M. Vicq-d'Azir est mon plus redoutable rival; il a sur moi le grand avantage de n'avoir été lu de personne; mais je n'en oserai pas moins troubler son triomphe, et je me bat-

trai de toutes mes forces; j'ai déjà mis en jeu mes princes, mes princesses, mes amis. J'ai cru long-temps que le travail seul devait conduire aux récompenses; je m'amende, et, pour cette seule fois, je vais employer d'autres moyens.

Vous voyez, mon cher confrère, quelle est ma confiance en vous; je la pousserai plus loin encore, car je viens vous demander de vouloir bien écrire le plus tôt qu'il vous sera possible à M. de La Harpe, votre ami, pour lui demander de m'honorer de son suffrage. Lorsque je lui envoyai Estelle, j'en reçus un billet très obligeant qui finissait par ces mots soulignés : *Comptez sur moi.* Depuis, je l'ai trouvé plus froid, et il m'a fait entendre qu'il pourrait bien donner sa voix à M. Vicq-d'Azir. Je vous demande de vouloir bien lui en écrire, et lui représenter que son amitié pour M. de Voltaire, qui aima mon enfance, et à qui je suis allié, son amitié pour moi-même, qui n'ai rien fait pour la perdre, si ce n'est Numa, sembleraient devoir m'assurer un appui dans lui; et que de le voir contre moi, ne fera pas beaucoup d'honneur ni à moi, ni peut-être à lui. Je laisse tout cela à votre prudence

et à votre amitié. Au surplus, je fais cette émarche vis-à-vis de vous, sans prétendre faire la moindre bassesse vis-à-vis de M. de La Harpe; mais par le désir que j'ai de lui avoir une obligation qui me le fasse toujours aimer.

Ce moment-ci m'occupe beaucoup, mon cher confrère, et va beaucoup m'occuper. Je me console d'avance du succès, quel qu'il soit. Car, si je réussis, je serai fort aise; et si je ne réussis pas, je serai *à l'aise* avec beaucoup de personnes. J'aurai fait ma demande, on me 'accordera ensuite quand on voudra. J'attendrai sans colère, je vous en réponds. Parlons pourtant d'autre chose, celle-ci doit vous ennuyer.

Les vers charmans que vous avez bien voulu faire pour moi sont assurément peu mérités; mais ils sont si jolis, que j'ose les aimer devant tout le monde. J'aurais beau jeu pour vous en rendre; mais je ne suis pas en train de rimer, et mon cœur un peu plein peut à peine vous exprimer sa reconnaissance.

Vous savez la mort de ce pauvre M. d'Argental. Madame de Vimeux en a été dans une douleur profonde. Écrivez-lui quand vous le

pourrez : elle vous aime presque autant que je vous suis attaché.

J'oublie de vous dire que M. Garat se présente aussi, et divisera peut-être la faction Suard, qui est Vicq-d'Azir. M. de Bauveau, qui en entraîne beaucoup ordinairement, s'est déclaré tout haut pour Estelle. Sedaine prend la même cocarde publiquement, et quelques autres aussi sont pour moi. Il est vrai que ce sont ceux que je connais le moins, ce qui fait bien la satire de mon caractère; mais enfin la journée sera chaude. Élevez vos bras au ciel en ma faveur, et Amalec tombera sous les coups d'Israël.

Adieu, mon cher confrère, je vous embrasse et je vous aime de tout mon cœur, comme vous méritez d'être aimé de quiconque vous connaît un peu.

Anet, 7 mars 1788.

Vous êtes le premier, mon cher confrère, à qui j'écris pour annoncer que l'Académie française m'a élu hier jeudi 6 mars, pour remplir la place vacante par la mort du cardinal de Luynes. M. Vicq-d'Azir, mon concurrent, m'a disputé la place de si près, que j'ai eu la pluralité d'une seule voix. Quinze contre quatorze m'ont fait gagner ma cause. Mais les soins, les peines, les courses qui m'ont entièrement occupé depuis six semaines, la nécessité de partir dans la nuit pour venir ici annoncer mon élection à M. le duc de Penthièvre, tout cela m'a réduit à un tel excès de fatigue, que je peux à peine tenir ma plume. Ceci est le combat d'Argant et de Tancrède; le vainqueur est peu différent du vaincu.

Cependant, mon cher confrère, je me reprocherais de laisser passer un jour de plus sans vous remercier de tout ce que je vous dois, des efforts que vous avez employés auprès de M. de La Harpe. Je ne doute pas

plus à présent de son amitié que de la vôtre, et c'est mon plus fort serment; c'est vous dire aussi, j'espère, combien elle m'est chère, combien j'y attache de prix. J'en sens beaucoup plus que je ne puis vous en dire, mon cher confrère; je suis épuisé de fatigue, mais je suis bien reconnaissant et surtout bien tendrement attaché. Je vous embrasse de tout mon cœur comme je vous aime.

Au château de Sceaux, 6 avril 1788.

Il y a long-temps, mon cher confrère, que je vous aurais remercié de vos aimables lettres et de l'intérêt que vous avez bien voulu prendre à mes petits succès; mais, en vérité, depuis un mois, les heures du jour ne m'ont jamais suffi pour remplir tout ce que j'avais à faire. Vous savez combien l'on est occupé à Paris : si vous y ajoutez les visites, les courses, les remercîmens qu'ont exigés de moi une place à l'Académie et la croix de Saint-Louis, obtenues en même temps, vous me pardonnerez peut-être un retard que je ne me pardonne pas. Enfin je commence à res-

pirer, car mon discours est fait; et le premier délassement que je prends est de vous écrire, de vous remercier des services que vous m'avez rendus auprès de M. de La Harpe, de l'intérêt que vous m'avez marqué, et de la réparation que vous avez faite de vos sanglantes critiques sur la pauvre Adelaïde. Heureusement elle ne vous craint plus; la voilà sauvée de sa terrible maladie et de vos pates; car, en vous faisant son médecin, vous avez, selon l'usage, pensé tuer cette pauvre fille. Dieu vous le pardonne! pour moi, je l'ai encore sur le cœur.

Il me serait difficile, mon cher confrère, de vous rendre un compte détaillé de ma grande bataille avec M. Vicq-d'Azir. Elle a duré long-temps, et chaque semaine la victoire changeait de parti. La veille du jour, j'étais battu; et, sans le maréchal de Duras, que j'allai voir le matin, et que je décidai, tout était perdu. M. de La Harpe m'a marqué une amitié à laquelle je suis bien sensible, et dont j'aime à vous devoir une partie; mais celui à qui je dois ma place, c'est M. de Marmontel, qui m'a servi avec beaucoup de succès et de zèle. Je ne l'oublierai jamais.

Je compte que ma réception se fera le 15 de mai, jour que M. le duc de Penthièvre a choisi. Il y sera avec son adorable fille, et les enfans d'Orléans. J'espère que ce sera un beau jour, et que sa présence donnera de l'éloquence à mon discours. Le lendemain, mon aimable prince priera à dîner toute l'Académie à Sceaux, où les eaux joueront, et où ils seront sûrement contens de la politesse du seigneur du lieu. Voilà nos projets; que ne puis-je y mêler l'espoir de vous embrasser cet été, de faire avec vous de ces agréables promenades qui ne le seront plus tant sans vous! Tâchez de le réaliser bientôt, cet espoir, mon cher confrère; et croyez qu'à Nismes, et même à Annonay, vous n'avez pas de meilleurs amis que ceux qui vous regrettent ici, et surtout celui qui vous embrasse de tout son cœur.

Paris, 31 mai 1788.

Depuis long-temps, mon cher confrère, je forme tous les jours le projet de vous écrire et de vous envoyer mon discours; mais, depuis le mois de janvier, je n'ai pas respiré un instant. J'ai été écrasé de bonheurs; tout m'est arrivé à la fois, et les jours m'ont à peine suffi pour les visites et les devoirs indispensables que tant de félicité m'a imposés. J'ai obtenu en trois semaines le brevet de lieutenant colonel, la croix de Saint-Louis, mon fauteuil académique, et une abbaye à six lieues de Paris pour une tante à moi, religieuse à Arles.

Je commence à respirer un peu, et mon premier soin est de vous faire hommage d'un discours qu'on a reçu avec beaucoup de bonté. La séance où je l'ai prononcé était très nombreuse et très brillante. M. le duc de Penthièvre et son adorable fille y ont été accueillis avec transport. Tout ce qui les regardait était saisi avec enthousiasme, et le plaisir que donnait leur présence a rejailli sur mon faible discours. Ce jour enfin a été le plus beau de

ma vie. Il a été beau aussi pour notre ami commun, M. de La Harpe, dont les beaux vers sur la poésie descriptive ont été applaudis autant qu'ils le méritaient. Après ces beaux vers, j'ai risqué quelques fables, et on les a parfaitement reçues; vous voyez que quelquefois Pope a raison, *et tout va bien.*

Le lendemain, mon prince a donné à Sceaux une fête superbe à l'Académie. Ils ont tous été enchantés de la grâce, de la politesse noble et franche du petit-fils de Louis-le-Grand. Les Muses, si long-temps citoyennes de Sceaux, ont reconnu leur ancien asile; nos naïades sont toutes sorties de leurs grottes pour voir les successeurs des Fontenelle, des Saint-Aulaire et des Malezieu : il ne manquait à a fête que M. Dussaulx, et nos nymphes en perdaient la tête.

L'Académie est fort contente, mon cher confrère; elle a consigné dans ses registres les bontés de M. le duc de Penthièvre, et lui a fait une visite en corps pour lui exprimer sa reconnaissance. Tous ceux dont je n'ai pas eu la voix me comblent d'amitiés, et semblent m'offrir leur cœur. Combien de gens ne voudraient pas de ce marché.

Je joins à mon discours, mon cher confrère, un exemplaire du troisième volume de mes Comédies qui vous manque, à ce que je crois. Acceptez tout cela comme un faible gage de la tendre amitié que je vous ai vouée pour ma vie, et avec laquelle je vous embrasse de tout mon cœur.

Voulez-vous bien me rappeler au souvenir de votre illustre ami, M. de Montgolfier.

Paris, 10 octobre 1788.

J'ai reçu, mon très cher confrère, les deux lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, avec celle pour Mme de V....., à qui je l'ai remise fidèlement, et les deux mémoires que vous y avez joints. Je n'ai pas répondu à la première, par la grande raison que je n'en ai pas trouvé le moment. J'ai été à Genève chercher une de mes tantes, religieuse, pour la conduire à l'abbaye que j'avais obtenue pour elle. Les affaires de cette abbaye m'ont infiniment occupé; ajoutez à cela mes petits travaux ordinaires, mes devoirs, mes

courses journalières, et vous me pardonnerez, parce que vous êtes bon, de n'avoir pas répondu à une lettre qui a galopé un mois après moi, que je ne puis lire qu'avec plusieurs heures de travail, et qui me charge de commissions qu'il m'est très difficile de remplir.

Tout ce que vous écrivez, mon cher confrère, est fort aimable; on reconnaît partout votre esprit; votre cœur se reconnaît de même dans l'intérêt que vous prenez aux personnes pour qui vous faites des mémoires. Mais il faut vous avouer le triste état où je me trouve en fait de crédit. Depuis dix ans j'ai donné à M. le duc de Penthièvre à peu près un millier de mémoires; j'ai fini par l'impatienter si bien, que ce prince m'a fait la défense absolue de lui en présenter de nouveaux. Malgré cette défense, comme le dernier regarde un de vos parens, j'aurais sûrement désobéi, si notre prince n'était malade depuis trois mois. Un catarrhe affreux a exigé des vésicatoires qui ont porté sur ses nerfs et lui ont causé des souffrances continuelles, et des vapeurs infiniment contraires à tout mémoire. Je serais sûr de lui déplaire et d'être refusé en allant

lui parler d'affaire. Je vous exhorte donc, mon cher confrère, à vous donner la peine d'écrire vous-même à M. Perrier, secrétaire général de la marine, et de bien exposer votre demande. Je lui en ai déjà parlé, je lui en parlerai encore, et je ne doute point que votre affaire ne réussisse; mais dans toutes ces maisons-ci, chacun aime qu'on s'adresse directement à lui pour tout ce qui le regarde; et comme je n'ai nul trait au département de la marine, le secrétaire, avec raison, me parle de l'Opéra lorsque je lui parle de ses affaires. Adressez-vous donc à M. Perrier, à l'hôtel de Toulouse, à Paris; et pour cela je vous renvoie votre papier, auquel je n'entends non plus qu'aux Lettres sur l'Italie de M. Dupaty.

J'ai grand regret, mon cher confrère, à vous écrire trois grandes pages de petite écriture pour ne pas vous dire un mot de ce dont j'aime à causer avec vous. Mais à qui la faute? Il ne me reste de papier que pour vous prier de me rappeler au souvenir de l'aimable M. de Saint-Étienne [1] que nous regrettons tous les jours avec Mme de V.....; pour vous enga-

[1] L'infortuné Rabaut-Saint-Étienne.

ger à revenir bien vite dans ce pays, où l'on vous aime tendrement, et pour vous prier enfin de me conserver un peu d'amitié, malgré la nullité de mon crédit, en faveur de celle que je vous ai vouée, et avec laquelle je vous embrasse de tout mon cœur.

M. de Florian a l'honneur de présenter son respect, ses hommages, sa foi, sa soumission, à M. le législateur. Il prend la liberté de lui demander si dimanche 20 de ce mois, seul jour de la semaine où M. le représentant de la nation ne travaille pas au bonheur public, il voudrait faire l'honneur à M. de Florian de venir dîner chez lui avec M. et Mme de Saint-Étienne, qui lui ont promis pour ce jour-là. M. de Florian s'est présenté à la porte de M. de Boissy pour lui faire cette prière. Il n'a pas eu le bonheur de le trouver; il espère de son ancienne amitié, qu'il voudra bien lui accorder sa demande.

Ce 10 décembre 1789.

Je vous remercie de tout mon cœur, mon très illustre et très puissant compatriote, du bel ouvrage que vous avez eu la bonté de m'envoyer. J'ai déjà commencé à le lire, et comme je l'entends, j'en suis fort content. Ce n'est pourtant pas que j'y trouve cette éloquence mâle, géante, massive, que vous admirez avec tant de raison dans le grand orateur auquel vous daignez me comparer. Mais je n'espérais pas l'y trouver, et je sais qu'il n'y a qu'un soleil, comme il n'y avait qu'une Bastille. Je pense la plus grande partie de ce que j'ai déjà lu; j'espère les autres, je souhaite le tout. Mais il ne suffit pas de bien dire lorsque l'on est législateur, il faut nous donner la paix, il faut nous établir l'ordre, il faut que nous puissions conduire gaiement nos troupeaux sur les bords fleuris de la Sorgue ou du ruisseau d'Annonay, et que rien ne trouble le doux plaisir que nous avions autrefois à écouter vos vers charmans. J'aime toujours les vers, moi, et je tremble que quelqu'un de vos confrères, ennemi des académies comme M. Boutidoux, ne fasse une

motion contre les vers, attendu que ceux de Racine ne sont pas libres. Je compte sur le brave Gauvain pour repousser M. Boutidoux.

Adieu, mon cher compatriote; j'irai moi-même vous remercier du plaisir que je vous ai dû, dès que je serai sûr de vous trouver un jour. En attendant, je vous répète que je vous aime de tout mon cœur, et vous embrasse de même.

Recevez, mon très aimable confrère, les remercîmens que je vous dois pour l'excellent ouvrage que vous avez bien voulu m'envoyer. Je l'ai trouvé aussi bien pensé que bien écrit, aussi raisonnable qu'élégant, et je fais des vœux bien sincères pour que tous nos compatriotes, en vous lisant, éprouvent ce que j'ai éprouvé. Je l'espère, et alors votre petit ouvrage leur vaudrait autant de bonheur qu'il vous aurait procuré de gloire. Ce sont deux belles et bonnes choses que le bonheur et la gloire. Continuez à les donner, dans votre assemblée, à notre pétulante nation.

Adieu, mon cher compatriote; je vous pré-

viens que vous êtes engagé à dîner à Sceaux, avec M. et Mme Saint-Étienne, le dimanche d'après la Saint-Jean, 27 de juin. Je m'y prends d'avance, pour que vous ne soyez pas retenu ce jour-là chez quelque belle dame, et je vous embrasse de tout mon cœur comme je vous aime.

Ce samedi.

Mon cher et illustre compatriote,

J'ai un besoin pressant de votre justice et de votre amitié. Depuis deux ans je commande la garde nationale de Sceaux, et j'ose dire que je l'ai fait de manière à m'attirer l'estime et la reconnaissance de tous nos soldats-citoyens. Malheureusement je me trouvais à Paris le jour de la fuite du Roi ; les portes furent fermées, je ne pus me rendre ici. Le bon ordre qui a régné à Paris, le désir de savoir des nouvelles, et les peines qu'il fallait prendre pour avoir un passe-port, me firent retarder trois jours ; je ne vins ici que vendredi, jour de la Saint-Jean. Cette absence,

ma qualité de militaire et d'attaché à un ci-devant prince, les soupçons qu'inspire naturellement l'état où nous sommes, les circonstances du moment, tout enfin, réuni contre moi dans ces tristes circonstances, a fait naître de la fermentation et de la défiance dans une petite partie de ma troupe. Vous devez juger qu'avec ma sensibilité, cette position fait le malheur de ma vie, puisque je vois mon honneur et mon repos au moins compromis. Dans les temps où nous sommes, personne ne peut savoir où cela peut s'arrêter.

Vous connaissez dès long-temps mes principes; peut-être y a-t-il quelque mérite à les avoir dits tout haut dès avant la révolution; et depuis la révolution, ils n'ont jamais varié. Je vous réponds de la pureté de mon cœur, je vous en jure par mon honneur et par le vôtre. D'après cela, je demande à vous, mon cher compatriote, à vous qui me connaissez et m'estimez, j'ose le croire, depuis long-temps; à vous, représentant du département où je suis né, je vous demande de vouloir bien écrire et signer ce que vous savez, ce que vous pensez, ce que vous jugez de moi. Je ne veux pas partir d'ici, je ne veux prendre

aucune résolution que ma justification ne soit établie. Je me charge de l'établir ; mais comme votre nom justement célèbre doit être d'un poids immense, opposé à ceux des calomniateurs ou des soupçonneurs imbéciles, je vous demande ce nom que j'ai toujours aimé, sans croire qu'il pût m'être utile dans pareille circonstance. Si vous jugez à propos de faire signer par d'autres ce que je demande, M. du Séjour, M. Bailly, M. de Saint-Étienne, ne refuseraient pas. Mais là dessus, je m'en rapporte à ce que votre prudence, votre amitié, verront de mieux à faire.

Pardon, mille fois pardon de vous importuner dans de pareils instans. Mais je pense que votre cœur est de ceux qui croient que dans tous les temps, un honnête homme, un compatriote, un ami, mérite l'attention d'un honnête homme et d'un ami. Je n'en dirai pas plus. J'ai l'âme brisée, en vérité; après tout ce que j'ai fait! après tous les intérêts sacrifiés! je m'attendais peu à ce prix. Faut-il donc, dans la nature entière, ne compter que sur vous seul? Je vous embrasse, et j'attends de vous les biens les plus chers, ma justification et mon repos. Si votre écrit ne suffisait pas,

j'aurais encore recours à vous, que je révère autant que j'aime.

Sceaux, ce 26 juin 1791.

Il y aurait bien de l'amour-propre à moi, mon cher et illustre confrère, d'imaginer qu'au milieu des importantes occupations qui remplissent vos jours fortunés, mes pauvres héros maures et castillans [1] eussent trouvé le moment de venir vous faire leur cour. Ce n'est pas à un législateur, à un administrateur, à un procureur général syndic qu'il faut aller chanter des romances ou raconter des contes bleus. Vous avez vraiment d'autres choses à faire dans le département de l'Ardèche, quand ce ne serait que de jouir de la douce paix, de l'heureux repos que vos grands travaux nous ont procurés. J'ai cru qu'il fallait laisser passer les bénédictions, les actions de grâces, les cantiques de reconnaissance qui retentissent en votre honneur dans la France et dans toute l'Europe. Quand les échos de vos montagnes

[1] Gonzalve de Cordoue.

les auront assez répétés, alors je pourrai hasarder de venir jouer de la flûte à la porte de votre maison, comme les bergers de Sicile allaient jouer du chalumeau sur le passage jonché de fleurs des Platon et des Timoléon.

Cependant, d'après votre bonté extrême, d'après la douce indulgence que vous avez puisée au comité des recherches, d'après surtout votre demande, je prends la liberté de faire remettre chez M. d'Azémar, qui m'a promis de s'en charger, un exemplaire du grand Gonzalve de Cordoue. Notre ami commun, M. de La Harpe, a traité ce capitaine avec autant de sévérité que Gonzalve traitait nos capitaines français dans la guerre qu'il leur fit à Naples. La différence qu'il y a, c'est que Gonzalve nous ôta pour toujours ce beau royaume, et que M. de La Harpe ne m'a presque point ôté de lecteurs. Ma seconde édition va paraître, et mon ouvrage s'est fort bien vendu, malgré les circonstances peu favorables aux lettres, qui font rechercher avec plus de soin le Journal du Soir et le Logographe, que des récits de guerre et d'amour. Ce qui me fait pardonner à ces circonstances, c'est qu'elles me procurent le plaisir de lire

vos beaux discours, vos beaux mémoires d'administration, que je trouve fort éloquens, et que j'ai le projet de mettre en vers un de ces jours, en y joignant de petits morceaux anacréontiques que je viens de faire, sur la force publique et la perception des impôts.

Je ne doute point, mon cher confrère (et cela sans aucune espèce de poésie ou de plaisanterie), que vous ne soyez infiniment utile au pays que vous habitez. Si tout le monde avait votre amour pour le bien et vos moyens de le faire, nous n'en serions pas où nous sommes; mais on a perdu de vue la belle fable que faisait Fontenelle avec ses doigts, lorsqu'il parlait des vérités. De là, je crois, vient tout le mal. C'est à vous de le réparer, ou du moins de l'empêcher de croître; j'applaudirai à vos succès comme citoyen, comme confrère et comme ami.

Je passe doucement ma vie au coin de mon feu, lisant Voltaire, regrettant Gauvain [1], faisant des fables, et fuyant des sociétés qui sont

[1] Poëme de chevalerie auquel travaillait M. Boissy d'Anglas avant la révolution, et qu'il n'a jamais fini : il en avait lu plusieurs chants à M. de Florian.

devenues des arènes affreuses, où tout le monde hait la raison, où les vertus ne sont même plus louées, où l'humanité, la première des vertus, et la modération, la première des qualités, sont méprisées par tous les partis. Je me trouve fort bien de ma solitude, et si j'y recevais souvent de vos nouvelles, je l'aimerais encore plus.

Adieu, mon cher confrère, lisez Gonzalve dans vos momens perdus; vous en serez peut-être content. Vous le serez sûrement de l'histoire des Maures, peuple qui nous était absolument inconnu, et qui méritait au moins d'être autant célébré que certaines gens que je vois célèbres. La Harpe fait grand cas de cette histoire, et m'a dit avec repentir qu'il se portait fort mal quand il a lu mon livre. Portez-vous bien, aimez-moi toujours, et ne m'appelez point aristocrate, comme certains de mes amis m'appellent démagogue.

Homo sum; nihil humani à me alienum puto.

Je suis de plus votre bon confrère et ami.

Paris, ce 17 février 1792.

Sceaux-l'Unité, 15 prairial an 11.

Je vous remercie d'avance, mon cher et aimable confrère, du plaisir que vous me ferez en me venant voir dans ma solitude. Ce sera un beau jour pour moi. Je vous connais trop pour n'être pas sûr que cette idée vous fera venir plus tôt.

Indépendamment du plaisir bien vrai que j'aurai à vous embrasser, je suis impatient de vous lire une hymne, pour laquelle j'ai besoin de vos conseils, de vos corrections, de vos vers même, s'ils coulaient encore de votre plume, comme jadis, aussi purs, aussi limpides que le *ruisseau d'Annonay* [1]. De plus grands objets vous occupent; mais songez que mon hymne est à l'Amitié. Vous voyez bien qu'il faut vous la lire avant même qu'elle soit finie, et vous la dédier quand elle sera faite.

Je vous ferai part aussi du petit mémoire que je veux y joindre. Tout cela sera prêt

[1] Poëme de M. Boissy d'Anglas, qui n'a pas été publié.

demain. Venez donc quand il vous plaira. Je vous embrasse, en attendant, aussi tendrement que vous méritez d'être aimé.

22 prairial an II.

Vous avez raison, mon aimable confrère, je m'en rapporte entièrement à votre sage amitié; je ne demande que d'être utile, j'aimerai à vous devoir ce bonheur.

J'ai mis au net le plan de mon nouveau Cours d'histoire pour l'éducation nationale; je vous l'envoie. Il est bon que vous l'ayez, soit pour le lire, si on vous le demande, soit pour y jeter les yeux de la réflexion, et l'améliorer par vos conseils.

Une réflexion que j'ai oublié de vous faire, pour ceux qui vous demandent où j'en suis, c'est que venant de finir, après deux ans de travail, ma traduction de Don Quichotte, dont je renvoie une feuille à Paris aujourd'hui; ayant donné mes fables en 1792, Gonzalve et des Nouvelles en 1791, il est assez simple que je ne sois pas très avancé. D'ailleurs j'ai fait mon poëme hébreu. En cons-

cience on ne peut guère m'accuser de paresse. Mais j'insiste sur Don Quichotte, pour que l'on ne soit pas surpris de le voir paraître dans six mois, quoique l'on m'eût donné autre chose à faire. C'est une remarque importante.

Je persiste toujours, mon cher confrère en poésie, en philosophie, en amitié, à ne point quitter le séjour de la campagne. On ne travaille bien que là; partout ailleurs on dépense : les résultats sont différens.

Si on m'accorde ce que je demande, je me mets sur-le-champ au travail; si on ne me l'accorde pas, je me borne à rester au point où j'en suis. Voilà tout ce que je sollicite de votre infatigable et si douce amitié.

Salut et tendre fraternité.

Sceaux-l'Unité, 16 messidor an 11.

Diable! diable! mon cher confrère, voici un très beau et très utile ouvrage. Je l'ai lu de suite, sans m'arrêter, sans me douter qu'il avait plus de cent grandes pages. Je l'ai relu avec une attention plus sévère, j'ai retrouvé le même plaisir. C'est partout la réunion si douce de la vertu, de la raison, de l'amour de la patrie, de l'éloquence du cœur, de la tendre sensibilité. Cette dernière surtout me semble caractériser votre livre. Toutes les fois que vous parlez du mariage, des funérailles, des souvenirs, des consolations qui restent à la pauvre humanité, on voit que vous êtes sur votre terrain, on sent que tout ce que vous dites coule d'une source abondante. Vous êtes un digne homme; je le savais bien; et vous êtes, de plus, éloquent avec du goût, chose moins méritoire, mais aussi rare.

Recevez mes remercîmens doux et sincères pour le plaisir que vous m'avez fait. J'en aimerais bien mieux ma fille aînée Galatée, si c'était elle qui vous eût inspiré quelques idées de

votre ouvrage. Je vous la léguerais en mourant, comme ce Grec, Eudamidas, je crois, légua sa fille à établir à son ami plus riche que lui. Je vous remercie de nouveau, et vous prie tendrement de venir me voir le plus tôt qu'il vous sera possible; car, depuis que je vous ai lu, j'ai plus d'envie de vous embrasser.

Nous causerons ensemble, mon cher confrère, beaucoup de vos ouvrages, et un peu de l'intérêt que vous prenez aux miens. Je ne puis ressembler à Ovide que par les regrets que son cœur donnait aux amis qu'il ne voyait plus. Votre présence les adoucira. Je vous embrasse de toute mon âme.

27 messidor an 11.

Mon cher confrère en Apollon, vous êtes instruit peut-être que je vais dans une maison d'arrêt, par l'ordre du comité de salut public. J'ai beau fouiller et scruter jusques au fond de mon cœur, je ne crains pas de vous dire, car le malheur ne peut être soupçonné d'orgueil, que ce cœur est pur comme le vôtre. Peut-être ai-je mal pris mon moment pour faire la demande de réquisition que votre zèle a sollicitée. Cette idée est superflue, avec une âme amicale comme la vôtre, pour vous engager à faire ce qui sera en votre pouvoir pour abréger ma captivité. Je vous le dis du profond de mon âme : si j'ai péché, c'est par ignorance. S'il est possible de faire abréger un châtiment plus grand pour les malheureux poëtes que pour les autres, le comité exercera un acte de justice et de bienfaisance. Ces deux mots sont les plus beaux de toutes les langues; et quand je songe à vous, je trouve que le plus doux est celui d'amitié.

Sceaux-l'Unité, 23 thermidor, an 11 de l'ère républ.

Recevez, mon cher bienfaiteur, les tendres actions de grâces que je vous dois, pour l'intérêt que vous avez pris à mon sort, pour les démarches que vous avez faites, pour la liberté, qui m'est bien plus douce en la rapportant à vos soins. Elle est le premier des biens; mais le premier des plaisirs est la reconnaissance, et c'est vous qui me prouvez cette sentimentale vérité.

En sortant de prison j'ai couru chez vous. La loi me défendait de vous attendre, il fallait la loi pour m'empêcher de jouir de ce bonheur. Accordez-le moi, mon ami, en venant promptement me voir. Venez dîner dans ma retraite, venez me voir reprendre mon luth, couvert déjà de poussière, et sur lequel je vais chanter d'une voix plus forte la liberté et l'amitié.

Adieu, mon bienfaiteur; venez aussitôt que le noble métier que vous avez pris d'être utile vous laissera un moment. Donnez-le-moi, ce moment. Je ne sentirai tout-à-fait ma liberté qu'en vous embrassant.

Sceaux-l'Unité, 15 fructidor.

Vous portez, mon cher et aimable législateur, la peine du plaisir que vous trouvez à obliger, et celle du plaisir que je trouve à me vanter de vous connaître. Le maire de cette commune, bon et digne citoyen, m'a demandé avec instance de vous importuner en faveur du cit. Osselet, qui vous remettra ce billet. Ce n'est pas une démarche, c'est un conseil que nous vous demandons pour le cit. Osselet. Il revient de combattre les ennemis de la République; il est sur le point d'y retourner; mais sa santé, dans un état déplorable, lui fait craindre qu'elle ne serve pas son zèle. De plus, le cit. est époux, père, fils, et fort malade. Il a les certificats et les preuves de sa mauvaise santé. Nous vous prions, mon cher confrère en Apollon, de vouloir bien lui dire à qui s'adresser, ce qu'il faut qu'il fasse, et les moyens de réussir. Votre cœur, heureux quand il fait du bien, ne vous rendra pas cette bonté pénible, et je vous en remercie d'avance.

Adieu, mon bon et cher confrère; Guil-

laume-Tell avance fort, et avancerait mieux sans quelques accès de fièvre, suite de mon été, ou précurseur de mon automne. J'ai cette fièvre en vous écrivant, et je n'en sens pas moins tout le plaisir de vous dire que je vous aime.

Nota. Cette lettre est la dernière qu'écrivit M. de Florian, il était atteint de la maladie qui l'enleva aux lettres et à l'amitié, et il mourut peu de jours après.

HYMNE

A L'AMITIÉ.

A M. BOISSY D'ANGLAS.

Fille du ciel, source sacrée
Des plaisirs les plus doux, des devoirs les plus saints,
C'est aux premiers malheurs qu'ont souffert les humains,
Que tu volas vers eux de la voûte éthérée.
Consumé de douleurs, accablé de travaux,
L'homme allait accuser la céleste sagesse;
Tu vins secourir sa faiblesse,
Ses biens surpassèrent ses maux.

L'orphelin qui pleure sa mère,
Le jeune époux qui voit, à peine en ses beaux jours,
Mourir le chaste objet de ses pures amours,
Auprès de ce cercueil va finir sa carrière.
Il lui reste un ami : cet ami, dans son cœur,
Fait lentement couler un baume salutaire;
Il vient partager sa misère;
Il en est le consolateur.

OCT 13 1947

Deacidified using the Bookkeeper process.
Neutralizing agent: Magnesium Oxide
Treatment Date: Jan. 2008

Preservation Technologies
A WORLD LEADER IN COLLECTIONS PRESERVATION
111 Thomson Park Drive
Cranberry Township, PA 16066
(724) 779-2111

LIBRARY OF CONGRESS
0 020 902 940 6